This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

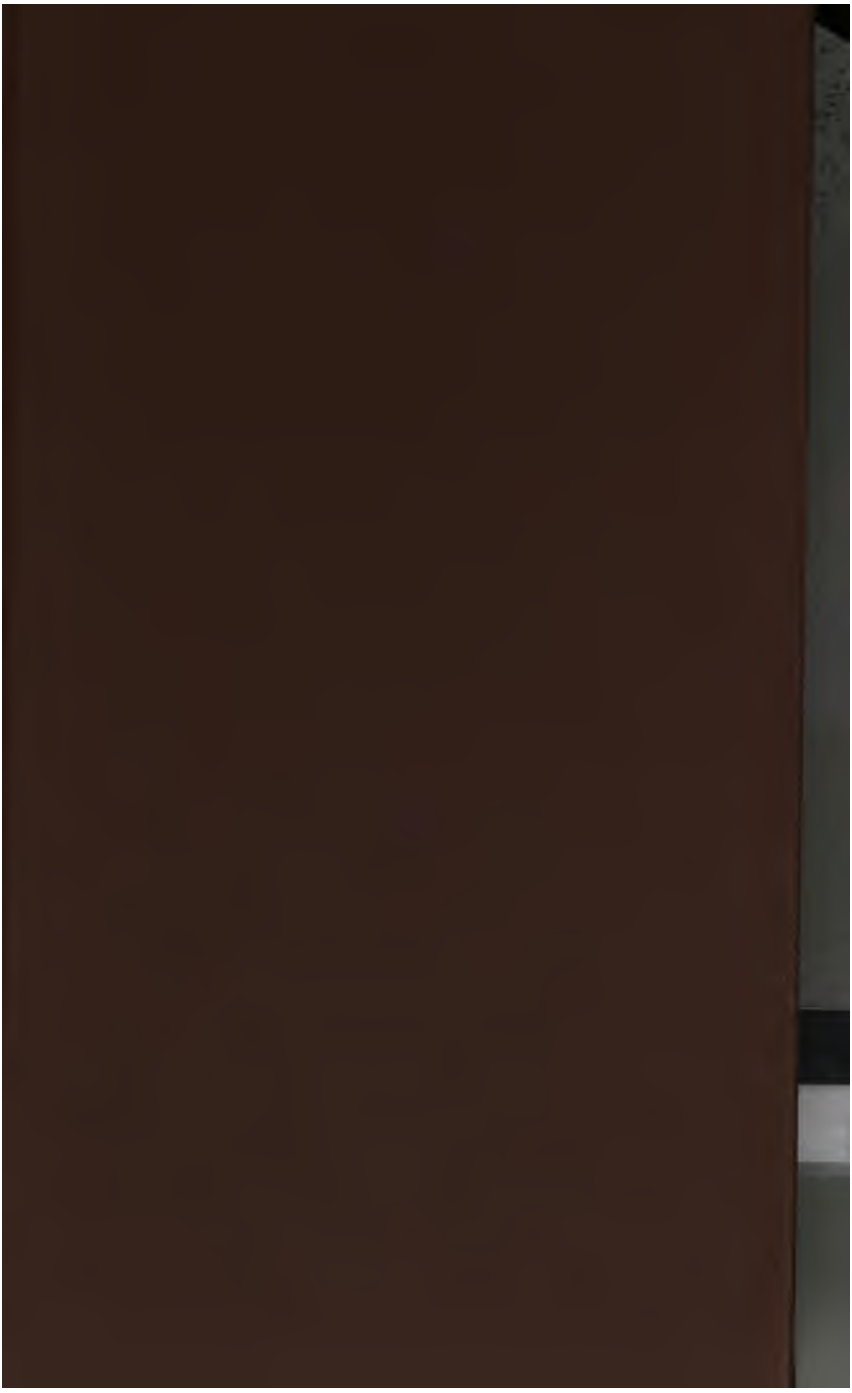
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



The Thorne Foundation

RD
SITY
IES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

0109

de l'ouvrier? Un enfant comprend-il un homme? comprend-il son père?

Mais d'ailleurs est-il bien vrai que l'enfant n'ait pas au moins l'*instinct* de son créateur? Nous pourrions en prendre à témoin ses petites rêveries, ses inquiétudes, ses craintes dans la nuit, et son penchant à lever les yeux vers le ciel. Voyez cet enfant qui, joignant ses deux mains innocentes, répète après sa mère une prière au *bon Dieu*. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il, avec tant d'amour et de pureté, le nom de ce souverain Être qu'il ne connoît pas?

Et qui pourroit, à la seule vue d'un nouveau-né, douter de la présence de Dieu dans cette petite créature? En voici un qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune femme? Deux ou trois syllabes à demi-formées, que personne n'a comprises; et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère qui les ignore encore. Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement? Ce [redacted] vous subjugue ici, est un mystère qui [redacted] des causes plus relevées, qu'à l'intéprendre en l'âge de cet enfant;

LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

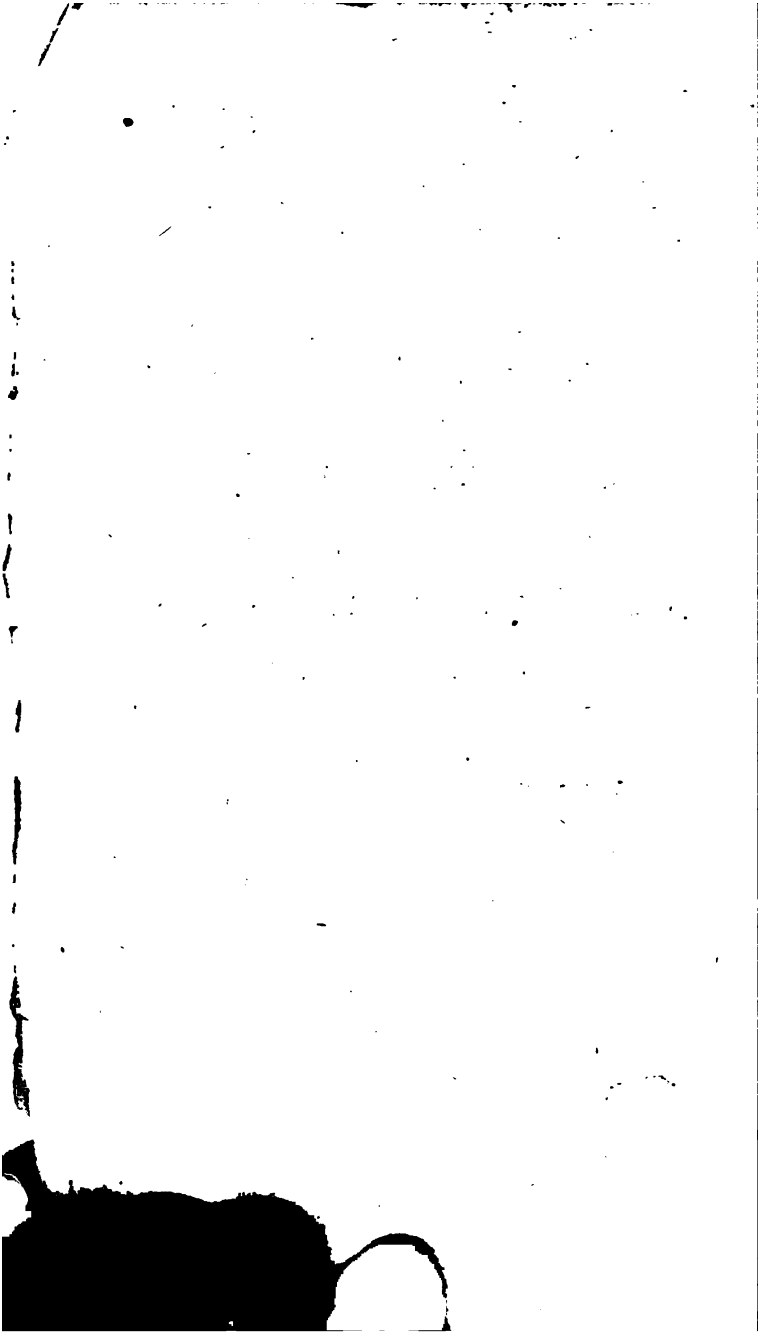
DE COULANGES,

ET DE LA FAYETTE;

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AISSÉ.



LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

DE COULANGES,

ET DE LA FAYETTE;

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ;

Accompagnées de Notices biographiques, de Notes explicatives, et de LA COQUETTE VENGÉE, par NINON DE L'ENCLOS.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
Rue Git-le-cœur, N°. 18.

AN XIII. — 1805.

DC 130.
A2 L4
1805
v.1

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LA rapidité avec laquelle a été enlevée la première édition du recueil des Lettres de *mesdames de Villars, de la Fayette et de Tencin et de mademoiselle Aïssé*, nous a déterminés à en donner une seconde. Nous avons fait à ce recueil plusieurs changemens dont il est à propos de rendre compte.

On a remarqué dans un journal très-répandu (1) que les Lettres de madame *de Tencin* déparoient la collection. Nous étions parfaitement de l'avis du

(1) *Voyez* le numéro du journal *des Débats* du 5 messidor an XIII.

journaliste sur le mérite de ces Lettres : nous avions dit nous-mêmes dans la notice qui les précéde, qu'elles étoient de madame *de Tencin,* intrigante, et non point de madame *de Tencin,* auteur des jolis romans du *Comte de Comminges,* du *Siége de Calais,* etc. ; mais nous avions considéré qu'elles étoient en petit nombre ; qu'il étoit fort souvent question de celle qui les a écrites, dans une autre correspondance qui fait partie du recueil, c'est-à-dire, dans les Lettres de mademoiselle *Aïssé;* et qu'enfin, puisque notre dessein étoit de rassembler des Lettres de femmes, celles de madame *de Tencin* rendroient

la réunion plus complète. Ces considérations nous ont bientôt paru d'un moindre poids que l'observation qui nous a été *faite ; et nous avons reconnu* que le principal but de ceux qui travaillent pour le public, étant de lui procurer de l'agrément ou de l'instruction, les Lettres de madame *de Tencin* devoient être exclues de notre recueil, puisqu'elles ne sont ni instructives, ni agréables.

Nous les avons remplacées par les Lettres de *Ninon de l'Enclos* et par celles de madame *de Coulanges*. Ce que nous avons ajouté étant beaucoup plus considérable que ce que

nous avons retranché, nous nous sommes vus forcés de faire deux volumes, au lieu d'un.

Le mérite des Lettres de mesdames *de Villars* et *de la Fayette*, et de mademoiselle *Aïssé*, est aujourd'hui trop bien constaté par les éloges que leur ont donnés les journaux, et par l'empressement que le public a mis à se les procurer, pour que nous croyions nécessaire d'en rien dire ici. Il est également inutile de s'étendre sur celles de madame *de Coulanges*. On sait qu'il n'en est pas de plus enjouées et de plus spirituelles; elles sont remplies de ces traits vifs et brillans, que l'on appeloit

les épigrammes de madame *de Coulanges*; et, en les lisant, on conçoit très-bien comment la femme qui les a écrites, faisoit *les délices de la société*, dans un siècle où l'on étoit si sensible aux grâces de l'esprit et du bon ton (1).

Quant aux Lettres de *Ninon*, elles exigent de nous une explication particulière. Beaucoup de personnes pourroient les con-

(1) Depuis plusieurs années, on a réuni aux Lettres de madame *de Sévigné* celles de mesdames *de Coulanges* et *de la Fayette*. Cette partie de notre collection fera un double emploi peu considérable pour ceux qui ont des éditions récentes de madame *de Sévigné*; et ceux qui n'ont que des éditions antérieures, seront sans doute bien aises de pouvoir les compléter au moyen de notre recueil.

fondre, d'après le simple énoncé du titre, avec les *Lettres de Ninon de l'Enclos au marquis de Sévigné*, ouvrage supposé, dont l'auteur est M. *Damours*, avocat au conseil, mort en 1788. Cette correspondance fictive ne jouit pas d'une grande estime auprès des gens de goût. Voici ce que *Voltaire* en écrivoit en 1771, à M.******, ministre du Saint Évangile, qui lui avoit demandé des détails sur *Ninon*. "Quelqu'un a imprimé, „ il y a deux ans, des Let- „ tres sous le nom de mademoi- „ selle *de l'Enclos*, à peu près „ comme dans ce pays-ci on „ vend du vin d'Orléans pour „ du Bourgogne. Si elle avoit

„ eu le malheur d'écrire ces „ Lettres, vous ne m'en au- „ riez pas demandé une sur „ ce qui la regarde „. On a *publié depuis un autre livre* du même genre, intitulé *Correspondance secrète entre Ninon de l'Enclos, M. de Villarceaux et madame de Maintenon*. Nous ne porterons aucun jugement sur cette dernière production, que nous n'avons point lue, et avec laquelle d'ailleurs nous n'avons rien à démêler, non plus qu'avec celle de M. *Damours*, puisque l'une et l'autre sont des suppositions. Les Lettres que nous donnons, sont les véritables Lettres de *Ninon*, adres-

sées à *Saint-Évremont*, dans les œuvres duquel elles sont comme ensevelies. On les en a déjà extraites une fois. Elles ont paru en 1751, précédées *de Mémoires* sur *Ninon*, que quelques-uns ont attribués à M. l'abbé *Raynal*. Ce volume se trouve aujourd'hui très-difficilement. Les Lettres qui nous restent de *Ninon*, sont au nombre de dix seulement; celles de *Saint-Évremont*, qui y correspondent, sont au même nombre, et nous les y avons jointes. Un recueil de Lettres, quel qu'il soit, ne peut que perdre du côté de l'intérêt, lorsqu'il n'offre que l'une des deux parties de la correspondance.

A la suite des Lettres de *Ninon*, nous avons mis *la Coquette vengée*, petit écrit attribué à cette fille célèbre par MM. *Mercier*, abbé de Saint-Léger et *Jamet* le jeune, deux des hommes du siècle dernier, qui ont été le plus profondément versés dans la bibliographie. L'assertion de tels érudits nous a paru suffire. Nous n'y ajouterons pas que nous avons cru reconnoître dans *la Coquette vengée*, le style de *Ninon* : on n'en pourroit juger que d'après ses Lettres ; et des Lettres, qui sont une conversation écrite, n'ont presque rien de commun avec un ouvrage exprès ; mais nous dirons, sans

craindre de trouver des contradicteurs, que cet opuscule, rempli de grâce et de finesse, ne peut guère être sorti que de la plume d'une femme, et qu'il est en tout digne de cette *Ninon*, dont l'esprit et la raison n'ont pas été moins célèbres que l'éclat et la durée de ses charmes. Nous allons dire à quelle occasion il fut fait. En 1659, il parut un petit livre intitulé : *le Portrait de la Coquette* ou *la Lettre d'Aristandre à Timagène*. *Aristandre* apprenant que *Timagène*, son neveu, se dispose à faire le voyage de Paris, veut le prémunir contre les dangers que son innocence courra dans cette

ville ; et de tous ces dangers, le plus grand, à son avis, ce sont les coquettes, dont il décrit à son neveu les différentes espèces. *Il est certain* que, *parmi* ces portraits, il en est plusieurs, et notamment celui de la coquette, qui affecte l'instruction, où la malignité des lecteurs dut vouloir retrouver quelques-uns des traits de *Ninon ;* et il n'est guère douteux qu'en effet le peintre ne l'ait prise pour modèle. Il appartenoit à une femme de venger *la plus grande partie* de son sexe outragée dans la Lettie d'*Aristandre ;* et ce soin regardoit sur-tout celle qui y paroissoit le plus directement

attaquée. Cette circonstance, suivant nous, donne un grand poids au témoignage de nos deux bibliographes; et, à défaut d'autres indices, elle auroit pu servir de base à leur opinion. *Ninon* (car nous croyons fermement que c'est elle qui est l'auteur de l'écrit) *Ninon* fit donc *la Coquette vengée*, dont le titre seul annonce suffisamment le dessein. Cette défense, ou plutôt cette récrimination est dirigée contre certains *philosophes*, nommés *pédans de robe courte, et docteurs de ruelles, qui dogmatisent dans des fauteuils, et raisonnent sans cesse sur l'amour, sans avoir rien de rai-*

sonnable pour se faire aimer. Pour expliquer l'emploi injurieux que *Ninon* fait ici du titre de *philosophe*, il faut dire que *l'auteur du Portrait de la Coquette* affiche de grandes prétentions à ce titre, pour lequel il assure que les coquettes ont une aversion insurmontable. Nous avouerons sans peine que *la Lettre d'Aristandre* nous a paru elle-même un ouvrage agréablement écrit, et vraiment digne de la colère de *Ninon*. Ce qui confirmeroit notre jugement, c'est qu'il fut réimprimé en 1685, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq ans après sa première publication. Nous ignorons si l'écrit de *Ni-*

non a eu aussi les honneurs de la réimpression ; en tout cas, nous pensons qu'il les méritoit pour le moins autant.

Dans la première édition de ce recueil, les notices biographiques avoient été placées toutes ensemble, au commencement du volume. Mais cette fois nous les avons disposées plus convenablement; chacune se trouve en tête de la correspondance à laquelle elle a rapport.

Dans l'avertissement qui précédoit ces notices, nous disions à quel point la seule édition qu'on eût eue jusqu'alors des Lettres de mademoiselle *Aïssé*, étoit incorrecte, et quels

efforts nous avions eu à faire pour restituer le sens altéré à chaque page par des omissions ou par des changemens de mots, et *rétablir les noms propres*, presque toujours défigurés à n'être pas reconnoissables. Nous avons fait, dans les écrits du temps, de nouvelles recherches au sujet de ces noms, et nous avons réintégré dans leur véritable *orthographe* tous ceux qui n'*ont* pas appartenu à des personnages totalement ignorés. Nous avons aussi ajouté *quelques notes explicatives* à celles que nous avions trouvées ou que nous avions faites nous-mêmes.

Nous ne croyons pouvoir

mieux terminer cet avertissement, qu'en rapportant un passage de *La Bruyère*, où ce moraliste ingénieux et profond reconnoît et explique la supériorité que les femmes ont sur les hommes dans le genre épistolaire. " Les Lettres de ,, *Balzac*, de *Voiture*, dit-il, ,, sont vides de sentimens qui ,, n'ont régné que depuis leur ,, temps, et qui doivent aux ,, femmes leur naissance. Ce ,, sexe va plus loin que le ,, nôtre dans ce genre d'é- ,, crire : elles trouvent sous ,, leur plume, des tours et ,, des expressions qui, sou- ,, vent en nous, ne sont l'effet ,, que d'un long travail et d'une

„ pénible recherche : elles sont
„ heureuses dans le choix des
„ termes qu'elles placent si
„ juste, que, tout connus qu'ils
„ *sont, ils ont le charme de*
„ la nouveauté, et semblent
„ être faits seulement pour l'u-
„ sage où elles les mettent. Il
„ n'appartient qu'à elles de
„ faire lire dans un seul mot
„ tout un sentiment, et de ren-
„ *dre délicatement une pensée*
„ délicate. *Elles ont un en-*
„ chaînement de discours ini-
„ mitable, qui se suit naturel-
„ *lement et qui n'est lié que*
„ par le sens. Si les femmes
„ étoient toujours correctes,
„ j'oserois dire que les Lettres
„ de quelques-unes d'entr'elles

„ seroient peut-être ce que „ nous avons dans notre lan- „ gue de mieux écrit (1) „. Il n'est pas inutile de remarquer que *La Bruyère* proclamoit ainsi la prééminence des femmes dans l'art d'écrire des Lettres, à une époque où celles de madame *de Sévigné* n'étoient point connues du public, et ne l'étoient probablement pas de *La Bruyère* lui-même. Elles ont été imprimées pour la première fois plus de 30 ans après la publication des *Caractères*.

(1) Caractères de *La Bruyère*, chap. Ier. *des Ouvrages de l'Esprit.*

NOTICE

NOTICE

SUR

MADAME DE VILLARS.

MARIE DE BELLEFONDS, fille de Bernardin *Gigault de Bellefonds*, aïeul du maréchal de ce nom, fut mariée au marquis *de Villars*. Le vainqueur de Dénain, le célèbre maréchal *de Villars*, fut le fruit de ce mariage.

M. le marquis *de Villars* fut envoyé ambassadeur auprès de *Charles II*, roi d'Espagne, au moment où ce prince épousa Marie-Louise *d'Orléans*, fille de *Monsieur*, frère de *Louis XIV* et de Henriette-Anne *d'Angleterre*, sa première femme.

Madame *de Villars* suivit son mari dans cette ambassade, qui ne dura guère plus de dix-huit mois. Pen-

dant son séjour à Madrid, elle écrivit à madame *de Coulanges*. Il ne nous est parvenu que trente-sept Lettres de cette correspondance; elles commencent au 2 novembre 1679, et finissent au 15 mai 1681. Elles contiennent des détails très-curieux sur le caractère du roi et de la reine, sur leur manière de vivre, sur les intrigues et l'étiquette de leur cour, enfin sur les mœurs et les usages de l'Espagne. Une preuve de la confiance qu'elles méritent, c'est que le président *Hénault*, écrivain sévère dans le choix de ses autorités, les cite, en parlant du pouvoir absolu que les ministres de l'Empereur exerçoient à la cour de *Charles II* (1). Du reste, elles sont écrites d'un style simple, facile et agréable;

(1) *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, tom. 3, p. 846.

c'est celui d'une femme, qui à beaucoup de sens et d'esprit naturel joignoit ce ton délicat et fin qui distingue la bonne compagnie. Ces Lettres étoient lues avec beaucoup de plaisir par *les personnes les plus spirituelles* de la plus aimable société qui ait peut-être jamais existé. Qui pourroit se piquer d'être plus difficile qu'elles ? Voici ce que madame *de Sévigné* écrivoit à sa fille, au sujet des Lettres de madame *de Villars*. « Madame *de Villars* » mande mille choses agréables à » madame *de Coulanges*, chez qui » on vient apprendre les nouvelles. » Ce sont des relations qui font la » joie de beaucoup de personnes ; » M. *de la Rochefoucault* en est » curieux ; madame *de Vins* et moi, » nous en attrapons ce que nous » pouvons. Nous comprenons les » raisons qui font que tout est ré-

» duit à ce bureau d'adresse; mais » cela est mêlé de tant d'amitié et » de tendresse, qu'il semble que son » tempérament soit changé en Es- » pagne. Cette reine d'Espagne est » belle et grasse; le roi amoureux, » et jaloux sans savoir de quoi, ni » de qui; les combats de taureaux » affreux; deux grands pensèrent » y périr; leurs chevaux tués sous » eux; très-souvent la scène est en- » sanglantée. Voilà les divertisse- » mens d'un royaume chrétien; les » nôtres sont bien opposés à cette » destruction et bien plus aisés à » comprendre (1) ». Madame *de Sévigné*, dans une autre lettre à madame *de Grignan*, avoit déjà parlé ainsi de celles de madame *de Villars*. « Madame *de Villars* n'a

(1) Lettre de madame *de Sévigné* à madame *de Grignan*, du 8 octobre 1679.

» écrit uniquement, en arrivant à » Madrid, qu'à madame *de Coulanges;* et, dans cette lettre, elle nous » fait des complimens à toutes nous » autres vieilles amies. Madame *de* » *Schomberg*, mademoiselle *de* » *Lestrange*, madame *de la Fayette*, » tout est en un paquet. Madame » *de Villars* dit qu'*il n'y a qu'à* » *être en Espagne pour n'avoir* » *plus d'envie d'y bâtir des châ-* » *teaux* (1). Vous voyez bien qu'elle » ne pouvoit mieux adresser sa let- » tre, puisqu'elle vouloit mander » cette gentillesse (2) ».

---

(1) Cette phrase est une preuve que toutes les Lettres de madame *de Villars* à madame *de Coulanges* n'ont pas été conservées; elle ne se trouve dans aucune de celles qui nous restent.

(2) Lettre de madame *de Sévigné* à madame *de Grignan*, du 28 février 1680.

Madame *de Villars* mourut le 24 juin 1706, âgée de 82 ans.

Ses Lettres étoient entre les mains de M. le chevalier *de Perrin*, éditeur de celles de madame *de Sévigné*, qui se disposoit à les faire imprimer, lorsqu'il mourut en 1754. Elles l'ont été depuis sur le manuscrit que l'on a trouvé dans ses papiers.

LETTRES

DE

MADAME DE VILLARS,

A MADAME DE COULANGES.

LETTRE PREMIÈRE.

Madrid, 2 *novembre* 1679.

Me voici enfin à Madrid, où je suis résolue d'attendre tranquillement le retour du roi, et l'arrivée de la reine, sa femme. Je n'ai pas eu le courage d'aller à Burgos. *M. de Villars*, qui m'attendoit ici, est parti pour rejoindre le roi, qui va chercher la reine d'une telle impétuosité, qu'on ne peut le suivre; et si elle n'est pas encore arrivée à Burgos, il est résolu d'emmener avec lui l'archevêque de cette ville-là, et d'aller jusqu'à Vittoria, ou sur la frontière, pour épouser cette princesse. Il n'a voulu écouter aucun conseil contraire à cette diligence. Il est transporté d'amour et d'impatience. Ainsi, avec de

telles dispositions, il ne faut pas douter que cette jeune reine ne soit heureuse. La reine douairière, qui est très-bonne et très-raisonnable, souhaite passionnément qu'elle soit contente. Je trouvai, en venant, toutes les dames, et tous les officiers de sa maison, qui est très-nombreuse, auprès de Burgos. La duchesse *de Terranova*, sa *camarera mayor*, fit arrêter sa litière auprès de la mienne. Elle me parut spirituelle et très-honnête, point aussi vieille que je me l'étois figurée. Toutes les dames et filles d'honneur me montroient de loin leurs mouchoirs que l'on met en l'air en signe d'amitié. Je pensai oublier d'en faire autant; et, si ma fille ne m'en eût fait aviser, j'allois débuter par une grande sottise. Vous ne sauriez vous imaginer quelles honnêtetés je reçois ici. La reine mère m'a envoyé son majordome pour savoir comment je me trouvois des fatigues de mon voyage, et me donner beaucoup de marques de bonté. On dit qu'elle n'a pas accoutumé d'en user de la sorte avec les autres am-

bassadrices ; ce n'est pas à mon médiocre mérite que j'attribue cet honneur.

Je n'ai pas encore voulu recevoir de visites. J'attends le retour de M. *de Villars*. Il y a tant de manières et tant de cérémonies à *observer*, *qu'il faut* qu'il m'instruise de tout, depuis les moindres choses jusques aux plus importantes. Rien ne ressemble ici à ce qui se pratique en France.

Don *Juan* est mort de chagrin ; le roi commençoit à lui en donner, en rappelant, sans lui en parler, plusieurs grands qu'il avoit exilés.

Je ne sais si la princesse d'Harcourt entrera dans le carrosse de la reine.

La connétable *Colonne* m'a envoyé visiter. Elle est toujours dans son couvent, *dont elle s'ennuie fort ; elle espère* en sortir quand la reine sera ici, et loger chez sa belle-sœur, la marquise *de los Balbasès*. L'abbé *de Villars*, qui l'alla voir l'autre jour, l'a trouvée très-bien faite, et j'entends dire qu'elle n'est pas reconnoissable de ce qu'elle étoit en France :

telles dispositions
que cette jeun
La reine do
et très-ra
ment
en
off

ite, un tei-
des d
. F
pei
. il est fort dive
habillée à l'espagnole d'un fou
air, mais ayant retranché et aug-
menté, ce qui en effet est mieux.

LETTRE II.

Madrid, 30 *novembre* 1679.

On ne peut mener une plus plaisante vie, que celle que je mène ici depuis mon arrivée, ne faisant aucune visite, et n'en voulant recevoir qu'après le retour de M. *de Villars*. Je sors quelquefois, quand il fait beau, pour aller, ce qu'on appelle *tomar el sol* (1), hors des portes. Le soleil est très-agréable en cette saison.

(1) Littéralement, *prendre le soleil*.

Il faut soigneusement tirer tous les rideaux du carrosse dans la ville; autrement on passeroit pour n'être pas honnête femme, et par tout pays il seroit fâcheux de se décrier pour un si petit sujet.

Les ducs *d'Ossone* et *d'Astorga* se sont fort querellés devant la reine. L'on a jugé que le premier avoit tort, et on l'a envoyé ici attendre les ordres du roi. Je ne sais plus quelle charge il a(1); mais les bruits de Madrid sont que le marquis *de los Balbasès* la pourroit bien avoir. Je n'ai point encore vu de beautés Espagnoles.

M. *de Villars* vient d'arriver de Burgos. Il m'a conté beaucoup de détails de tout ce qu'il vient de voir. Il se flatte que le prince et la princesse *d'Harcourt* auront été contens de lui. Il m'a parlé de la plus belle robe du monde qu'avoit la princesse. Madame *de Grancey* a très-

(1) Gouverneur du Milanais, conseiller d'état, président du conseil des ordres et grand écuyer de la reine.

bien fait, et s'est fort bien servie de son temps de faveur auprès de la reine, pour ne lui donner que de très-bons conseils. On croit qu'elle aura du roi Catholique une pension de deux mille écus. On ne sait point encore si elle viendra jusques ici. Elle paroissoit fort tentée de s'en retourner avec la princesse *d'Harcourt*. Le roi et la reine viennent seuls dans un grand carrosse sans glaces, à la mode du pays. Il sera fort heureux pour eux qu'ils soient comme leur carrosse. On dit que la reine fait très-bien : pour le roi, comme il étoit fort amoureux avant que de l'avoir vue, sa présence ne peut qu'avoir augmenté sa passion. Elle reçut le roi avec un très-bel habit à la françoise, et une quantité surprenante de pierreries ; mais elle le quitta le lendemain pour s'habiller à l'espagnole ; et le roi la trouva beaucoup mieux. Madame *de Grancey* en mit un aussi, que la reine lui donna, et se coiffa à l'espagnole ; ce qui lui sied fort bien. Elle étoit avec les dames d'honneur, qui sont proprement

les filles de la reine. Elles passent toutes deux à deux, après la comédie, devant le roi et la reine, faisant leurs révérences : madame *de Grancey* figuroit avec une qui étoit de fort bonne grâce. Je n'ai point entendu dire que la maréchale *de Clerembault* figurât avec personne, mais qu'elle parloit fort bien espagnol. Le roi et la reine seront ici dans trois jours, et viendront demeurer à Buen-Retiro, maison royale aux portes de Madrid, jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'entrée de la reine. Que j'appréhende de m'habiller, et de commencer à sortir ! Je ne suis point du tout née pour représenter.

Je viens d'apprendre que madame *de Grancey* est partie de Burgos pour Paris avec le prince et la princesse *d'Harcourt*. Elle a eu mille louis, deux mille écus de pension, et un présent de diamans de dix-huit cents ou deux mille pistoles, tout pareil à celui qu'on a donné à la maréchale *de Clerembault*. Il y en a eu deux autres de trois mille pistoles pour le

camarera mayor, pour lui dire ce que la reine avoit mandé, et la permission que le roi lui avoit donnée de me voir *incognito*. La *camarera* répondit qu'elle ne savoit point cela. Le gentilhomme espagnol, que nous lui avions envoyé, la supplia de vouloir s'en informer; elle répondit qu'elle n'en feroit rien, et que la reine ne verroit personne, tant qu'elle seroit au Retiro. Nous fîmes savoir à la reine la diligence que nous avions faite: on ne pouvoit pas moins après l'envie qu'elle avoit témoignée que j'eusse l'honneur de la voir. Après cela, nous nous sommes tenus en repos. Je n'ai pas même voulu aller à l'église, où l'on peut la voir d'une tribune, de peur qu'on ne m'accusât de trop d'empressement. Le roi en a un très-grand pour elle. Il ne voudroit jamais la perdre de vue. Cela est très-obligeant. Mais, pour en revenir à cette envie de me voir, je fus dimanche, pour la première fois, rendre mes devoirs à la reine mère, qui est bonne, obligeante, disant tout ce qu'elle peut et tout ce qu'il faut

faut pour plaire. Elle me demanda si je n'avois pas encore vu la reine, sa belle-fille. Je lui dis que non. Elle me répondit : Elle a fort envie de vous voir ; vous la verrez dès que vous le voudrez, et dès demain. Ce demain est aujourd'hui. Je vous ai écrit tout ceci par avance. Ce sera sur les quatre heures que je me rendrai à cette audience de la reine. Je vous rendrai compte comme tout cela m'aura paru. On dit qu'elle se conduit fort bien : j'en suis persuadée. Aucun François ne l'a vue. Il y a deux jours que la marquise *de los Balbasès* la voulut voir : elle alla dans l'appartement de la *camarera*, qui touche à celui de la reine. Dès que la jeune princesse le sut, elle y vint tout aussitôt ; mais comme elle voulut parler à la marquise, la *camarera* prit la reine par le bras, et la fit entrer dans sa chambre. Ce sont des usages qui ne sont pas si extraordinaires ici qu'ils le seroient ailleurs.

LETTRE IV.

Madrid, 15 *décembre* 1679.

Je fus hier au Retiro, cette maison où le roi et la reine sont présentement. J'entrai par l'appartement de la *camarera mayor*, qui me vint recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés; elle me conduisit par de petits passages dans une galerie où je croyois ne trouver que la reine; mais je fus bien étonnée quand je me vis avec toute la famille royale; le roi étoit assis dans un grand fauteuil, et les reines sur des carreaux. La *camarera* me tenoit toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avois à faire, et qu'il falloit commencer par le roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de sa majesté Catholique, que je ne comprenois point ce qu'elle vouloit que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence; sans

vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir. Quand je contai cela à M. *de Villars*, il me dit que sans doute la *camarera* vouloit que je baisasse la main à sa majesté. Je m'en doutai bien; *mais je ne m'y sentis pas portée. Il m'ajouta qu'elle* avoit proposé à la princesse *d'Harcourt* de baiser cette main, et que, sur l'avis que cette princesse lui en avoit demandé, il lui avoit répondu de n'en rien faire.

Me voilà donc au milieu de ces trois majestés; la reine mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligeantes, et *la jeune reine me paroissant fort aise* de me voir. *Je fis ce que je pus pour* qu'elle ne le témoignât que de bonne sorte. Le roi a un petit nain flamand qui entend et qui parle très-bien françois. Il n'aidoit pas peu à la conversation. On fit venir une des filles d'honneur en *guarda-infante* (1), pour me faire voir cette

(1) C'est une espèce de panier.

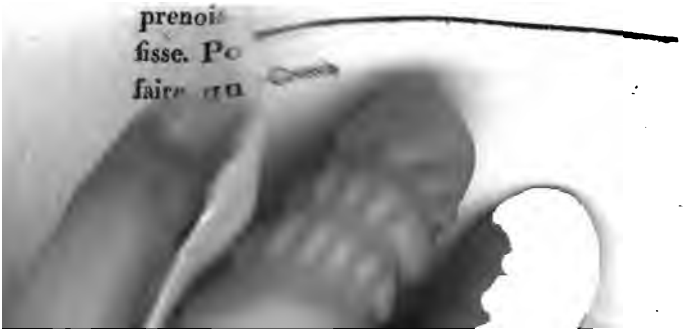
LETTRE

Madr[illegible] ...main.

...is. Hier m'a-

...*tmoada* (1 ...). Je

J'ai fus hier au ... instant pour o... éir,
le roi et la reine ... une légère occasio... de
trai par l'app... ut, parce que je vis beau-
mayor, qui ... *segnoras de honor* qui n'é-
sortes d'h... point assises, et que je crus leur
de petits ...re plaisir de faire comme elles : je me
croyois ... donc toujours debout, quoique les
fus b... reines me disent souvent de m'asseoir.
tou... La *jeune* fit une légère collation servie
da... à genoux par ses dames, qui ont des
de... noms admirables, et qui ne prétendent
toi... pas moins être que des maisons d'Arra-
non... g... de *Portugal*, de *Castille*, et autres
et q... les plus grandes. La *reine* mère prit du
me fi... bouillon : le roi ne prit rien.
sa ma... La jeune reine, comme vous pouvez
prenoi...
fisse. Po...
faire un...



ses

t le reste
le teint admirable,
bouche très-agréable
ue c'est une belle chose
agne ! Mais il est plaisant
fasse le portrait de la reine.
galerie est assez longue, ta-
de damas ou de velours cramoisi,
marré fort près à près de larges pas-
semens d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre, est le plus beau tapis de pied que j'aie jamais vu ; des tables, cabinets et brâsiers, des flambeaux sur les tables: et de temps en temps, on voit des menines très-parées, qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer, quand il faut moucher les bougies. Elles font de grandes et longues révérences de bonne grâce. Assez loin des reines, il y avoit quelques filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec leurs habits de veuves, debout, ap-

machine. Le roi me fit demander comment je la trouvois, et je répondis au nain que je ne croyois pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avoit fait donner une *almoada* (1). Je m'assis seulement un instant pour obéir, et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *segnoras de honor* qui n'étoient point assises, et que je crus leur faire plaisir de faire comme elles : je me tins donc toujours debout, quoique les reines me dissent souvent de m'asseoir. La jeune fit une légère collation servie à genoux par ses dames, qui ont des noms admirables, et qui ne prétendent pas moins être que des maisons d'Arragon, de Portugal, de Castille, et autres des plus grandes. La reine mère prit du chocolat : le roi ne prit rien.

La jeune reine, comme vous pouvez

(1) Coussin.

penser, étoit habillée à l'espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France; très-bien coiffée, ses cheveux de travers sur le front, et le reste épars sur les épaules. Elle a le teint admirable, de beaux *yeux*, *la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est* une belle chose de rire en Espagne! Mais il est plaisant que je vous fasse le portrait de la reine.

Cette galerie est assez longue, tapissée de damas ou de velours cramoisi, chamarré fort près à près de larges passemens d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre, est le plus beau tapis de pied *que j'aie jamais vu; des tables*, cabinets et brâsiers, des flambeaux sur les tables: et de temps en temps, on voit des menines très-parées, qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer, quand *il faut moucher les bougies*. Elles font de grandes et longues révérences de bonne grâce. Assez loin des reines, il y avoit quelques filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec leurs habits de veuves, debout, ap-

payées contre la muraille. Le roi et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi marchant le premier. La jeune reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint plus vîte que le pas me retrouver. La *camarera mayor* ne revint point, et il parut assez qu'on lui donnoit toutes sortes de libertés de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame fort loin. Elle me dit que, si la dame n'y étoit pas, elle m'embrasseroit bien. Il n'étoit que quatre heures quand j'arrivai là; il en étoit sept et demie avant que j'en sortisse; et ce fut moi qui voulus sortir.

Je vous assure, madame, que je voudrois que le roi, la reine mère et la *camarera mayor* eussent pu entendre tout ce que je dis à la princesse. Je voudrois que vous le sussiez aussi, et que vous nous eussiez pu voir nous promener dans cette galerie que les flambeaux rendoient très-agréable. Cette jeune reine, dans la nouveauté et la beauté de ses habits avec

une infinité de diamans, étoit ravissante.

Imaginez-vous une fois pour toutes, que le noir et le blanc ne sont pas plus différens que la vie d'Espagne et celle de France. Il me semble que cette jeune princesse *fait très-bien. Elle voudroit que j'eusse* l'honneur de la voir tous les jours ; je l'assurai que j'en serois charmée ; mais je la suppliai de m'en dispenser, à moins qu'on ne me fît voir clair comme le jour que le roi et la reine mère le souhaitoient presqu'autant qu'elle. La *camarera mayor* me vint prendre à la porte de la galerie pour me reconduire. *Je trouvai là des femmes françoises de* la reine, auxquelles je dis qu'il falloit apprendre l'espagnol, et s'empêcher, autant qu'il leur seroit possible, de dire un mot *de françois à la reine. Je savois* qu'on *les* grondoit un peu, quand elles lui parloient trop souvent. Je dis en espagnol à la *camarera mayor*, ce que je disois à ces Françoises : elle m'en sut un très-bon gré. Voilà, à peu près, ma-

dame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

Si vous aviez été aujourd'hui ici, vous auriez eu le plaisir de voir au travers d'une porte le plus beau nonce du monde et le mieux disant. Il parle un espagnol tout-à-fait aisé. Je l'ai reçu en cérémonie tout à mon aise sur des carreaux, et lui dans un fauteuil. Il m'a fort parlé de *Charles-Quint*. J'étois un peu honteuse d'en être si peu instruite ; je n'en ai pas fait semblant ; je disois quelques mots par-ci, par-là, rappelant dans ma mémoire beaucoup de beaux endroits, dont mon fils aîné m'a entretenue quelquefois. Mon fils l'abbé, qui m'assistoit en cette occasion, a beaucoup brillé dans cette conversation, et n'y a pas moins paru que sur les bancs de Sorbonne.

M. *de Villars*, qui revient de la ville, se met à vos pieds, pour parler en termes espagnols. Il me vient d'avouer qu'il a passé son après-dinée chez cette femme dont vous lui avez vu le portrait. Il dit qu'elle

qu'elle n'a plus de beauté, mais bien de l'esprit. J'en jugerai incessamment; car il veut que ce soit une des premières dont je reçoive visite.

Adieu, madame : si ma lettre ne vous prouve le plaisir que je prends à penser à vous, *et à vous entretenir, je ne sais* pas ce qu'il faut faire pour vous le persuader. Peut-être aimeriez-vous mieux en douter ; car cette lettre est bien longue pour une personne comme vous, au milieu de la bonne compagnie et des plaisirs. Telle cependant que vous voyez cette lettre, il y a mille choses que je ne vous mande point, et que je vous dirois bien. Je ne pense point, quand tout le monde verroit ceci, que je passe en recevoir ni reproche ni blâme. Cependant usez-en avec prudence.

couverte de tapis de pied, un grand brâsier d'argent au milieu. Je n'oublierai pas de vous dire que, dans ce brâsier; il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument, et qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce. Ce feu dure plus que la journée. La manière de s'entretenir et de se faire des amitiés, seroit trop longue à vous dire. Toutes ces femmes causent comme des pies dénichées; très-parées en beaux habits et pierreries, hors celles qui ont leurs maris en voyage ou en ambassade. Une des plus jolies, sans comparaison (1), étoit vêtue de gris par cette raison. Pendant l'absence de leurs maris, elles se vouent à quelque saint, et portent, avec leur habit gris ou blanc, de petites ceintures de corde ou de cuir. Je ne puis vous dépeindre aucune beauté; car je n'en ai point vu. La connétable de

(1) La marquise *del Carpio*, femme du marquis *de Liche*, alors ambassadeur à Rome.

Castille est des mieux faites; mais revenons à notre brâsier; toutes assises sur nos jambes, sur ces tapis; car, quoiqu'il y ait quantité d'*almohadas*, ou carreaux, elles n'en veulent point. Dès qu'il y a cinq ou six dames, on apporte la collation qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins de confitures sèches; ce sont des filles qui servent; après cela quantité de toutes sortes d'eaux glacées, et puis du chocolat; ce qu'elles ont mangé ou emporté de marons glacés, qu'elles nomment *castagnas*, ne se peut comprendre, tant elles les trouvent bons. Il règne une grande honnêteté parmi elles; touchées de plaire et de faire plaisir; avec tout cela, madame, que je fus aise de me trouver à la fin de mes trois jours! La plupart me sont venu voir deux fois; trois ou quatre entendent et parlent un peu le françois, et moi très-peu l'espagnol. Si ce récit vous paroît trop long, gardez-le pour le mettre en la place de la lecture que vous faites quelquefois les soirs. Il n'a tenu qu'à

moi de vous faire encore un détail des comédies et de leurs machines. La reine, avec qui je me suis trouvée deux fois, comme elle y alloit, m'y a voulu mener ; mais jusqu'ici je m'en suis exemptée par m'y figurer un ennui mortel, et je lui ai dit que j'irois quand elle seroit au palais. Cette jeune reine est assurément plus belle et plus aimable que toutes les dames de sa cour. Elle n'a point encore fait son entrée ; on dit que le deux du mois prochain on saura le jour destiné à cette cérémonie ; il y a des soupçons sur une grossesse. A l'égard de ne la pas voir aussi souvent qu'elle me témoigne le souhaiter, ce que je fais jusqu'à la dureté, ce n'est pas que je méprise cet honneur, et que je n'en sache faire tout le cas que je dois ; mais je crains plus que je ne puis vous le dire, qu'on ne me puisse accuser de trop d'empressement. Ce que la princesse fera de bien ou moins bien, ne me doit point être attribué ; elle se conduit fort prudemment ; il n'auroit pas été plus mal qu'on lui eût donné en

France quelque bonne tête en qui elle eût confiance; cette cour est remplie de plusieurs personnes, qui peuvent indirectement se mêler de lui donner des conseils; il y a bien peu qu'elle y est, pour savoir choisir les bons et rejeter les mauvais; ce ne *sont nullement mes affaires*; et, si la reine mère n'avoit souhaité que je visse plus souvent la reine que je ne me l'étois proposé, je n'y aurois été qu'une seule fois. Je vous assure, madame, que, quand il faut m'habiller, quoiqu'il me soit permis d'aller avec toutes sortes de manteaux, et qu'il me faut sortir de ma chambre, *je suis* triste et peinée par avance, *d'aller représenter en public*. On prépare, pour l'entrée de la reine, cinq ou six beaux arcs de triomphe. J'en ai vu un qui m'a paru tel. Si le deux *du mois prochain on la croit encore* grosse, elle fera son entrée dans une espèce de chaise découverte, que des hommes porteront sur leurs épaules; sinon elle la fera à cheval. J'étois, il y a peu de jours, avec elle; le roi vient faire de

petites *comparanzas* (1) et puis s'en reva. Elle me montroit un fort beau présent d'une parure de pierreries, que le roi lui avoit fait le matin. Ils se couchent tous les jours à huit heures et demie, c'est-à-dire, le moment d'après qu'ils sont sortis de table, ayant encore le morceau au bec.

Le prince de *Ligne* mourut, il y a trois jours; il étoit assez vieux; sa femme s'en retourne en Flandre. Il y en a huit qu'un fameux théatin, nommé le P. *Vintimille*, fut chassé; il étoit intrigant, à ce qu'on dit, des amis de feu don *Juan*, et ennemi déclaré de la reine mère; il eût fort souhaité d'être confesseur de la jeune reine; il ne lui auroit pas fait des scrupules de rien; il est ami de la connétable *Colonne* que je n'ai point encore vue, parce que je n'ai fait aucune visite: je les commencerai bientôt, et la verrai des premières. Elle ne

(1) Apparitions.

sort point de son couvent : on croyoit qu'elle demeureroit chez la marquise *de los Balbasès*, sa belle-sœur ; mais cela ne sera pas.

Le duc *d'Ossone* continue de ne pas aller à la cour.

Il y a *très-souvent* ce qu'on appelle des cérémonies de chapelle, dans l'église qui touche la maison où leurs majestés sont à présent ; on voit la reine à travers les barreaux d'une tribune ; elle est très-magnifiquement parée, aussi bien que toutes les dames : ce lieu d'oraison n'est pas moins chéri d'elles. La fête de Noël est solemnisée dans le palais par des parures extraordinaires, et la comédie sur les quatre heures. Sans beaucoup me divertir ici, je vous dirai, madame, qu'il n'y a lieu au monde où je voulusse être qu'en Espagne, tant que M. *de Villars* y sera, cela s'entend ; voilà la pure vérité.

petites *comparanzas* (1)
Elle me montroit un
d'une parure de pier
avoit fait le matin
les jours à huit h
dire, le mome
tis de table
au bec.
Le pri
trois jour
s'en ret
qu'un
Vin
à
J

1680.

ar **ma dernière**
, avais **reçues** ; je
le détail de celles
oubliai de vous dire que
ides dames ne se **parlent que**
oi ; c'est une marque d'amitié.
ommençons à nous tutoyer. Le roi
la reine usent de ces termes entr'eux.

La reine n'est plus grosse. Dès le lendemain qu'elle ne le fut plus, le roi *et la* reine allèrent au Pardo, jolie maison à deux lieues d'ici ; elle eut le plaisir de monter un peu à cheval, et de voir tuer un sanglier par le roi, son mari. Son entrée se fera samedi prochain ; on dit *qu'il* s'y verra des magnificences extraordinaires. Leurs majestés quitteront *le Retiro*, et iront demeurer au palais ; l'appartement de la reine est fort doré et très-bien

...âmes voir ... mais
et qu' ...
...ns. Toutes les ...
m'aiment assez,
...t que j'y serai tous
je puis un peu contri-
...re faire leur cour; mais, ma
...ame, entre vous et moi, non-
...ent je ne veux entrer en rien,
... je voudrois me mettre entièrement
...ors de portée d'aucun soupçon. Je vous
prie d'avoir quelque application pour en-
trevoir au lieu où vous êtes, si l'on ne
trouvera pas que ce soit le meilleur parti.
Il se peut fort bien qu'on ne prendra pas
la peine de songer à ce que je fais ou ne
fais pas, à moins que vous ne le mettiez
sur le tapis. Il n'y a presque pas de mi-
lieu entre voir la reine très-souvent, ou
ne la voir que très-rarement, en cher-
chant, pour le public et pour elle, des
raisons qui ne seront guère vraisembla-
bles, puisque le roi, la reine mère, et
la *camarera mayor* font paroître qu'ils

sont très-aises que je sois souvent avec elle, et tout le monde disant que l'ambassadrice d'Allemagne étoit tous les jours avec la reine mère, ne parlant ensemble qu'allemand. Vous voyez donc que, du côté de cette cour, tout veut que je sois souvent avec la reine; mais si je ne sais que la cour de France l'approuve, rien ne me peut empêcher de retirer mes troupes, et de laisser penser ici tout ce qu'on voudra : c'est pourquoi je vous supplie encore une fois de tâcher de savoir ce que vous pourrez là-dessus. Cette jeune reine se conduit jusqu'ici avec beaucoup de douceur et de soumission pour le roi; on dit qu'il l'aime fort : chacun a sa manière d'aimer; je le vois assez souvent venir dans une galerie où est la reine. Vous avez apparemment vu de ses portraits.

Le lendemain de l'entrée, il y aura une fête le soir, que l'on nomme mascarade, où tous les grands de la cour courent deux à deux dans une lice avec un flambeau à la main. Le roi court avec son

grand écuyer. Ce sont des habits extraordinaires ; je crois que cela sera plus beau à dépeindre qu'à voir. Un autre jour, ce sera *juego de cagnas* ; je ne sais pas trop ce que c'est ; on jette des cannes en l'air. Mais la grande fête, ce sera celle de la course des taureaux. Pour celle-là, je crois que ce sera une très-belle chose. Des Grands, des fils de Grands *tauricideront*. La magnificence du train et des livrées sera, à ce qu'on dit, surprenante. Pourvu qu'il ne s'y tue personne, j'y prendrai peut-être quelque plaisir. Si cela est, je vous souhaiterai souvent sur mon balcon. Hélas ! madame, si j'osois, je vous y souhaiterois, même quand la fête seroit ennuyeuse.

Je ne me suis point encore habillée à l'espagnole, quoique j'aie fait faire deux habits. La reine mère aime tout-à-fait l'habit à la françoise, et toutes les dames aussi ; c'est-à-dire, les manteaux principalement, et c'est ce qui m'accommode fort. Le noir ou la couleur ne marquent pas plus de respect l'un que l'autre.

Il fait aussi froid ici qu'à Paris; j'espère qu'il n'y fera pas plus chaud.

Le marquis de *Flamarens* est à Madrid avec l'habit espagnol et la *honille*. Je croirois sans peine qu'il s'y ennuiera bientôt. Le comte *de Charni*, prétendu fils naturel de feu *Monsieur* (duc *d'Orléans*), y passe une vie bien triste. C'est un honnête homme; et s'il est vrai, comme on n'en doute pas, qu'il ait l'honneur d'être frère de tant de princesses, celles qui sont en état de lui faire du bien, devroient bien lui en faire un peu, et lui procurer quelque moyen de subsister. Nous ne le voyons pas souvent, ni *Flamarens* non plus; il faut qu'ils aient des égards.

Je n'ai été qu'une seule fois chez la reine mère depuis que je suis ici.

La reine m'a expressément chargée de vous faire ses complimens. Je vous mène au palais toutes les fois que j'y vais; et votre nom, sans que je me le propose, est toujours dans toutes nos conversations. *La philosophie en-dehors, et les pieds*

en-dedans, la pensèrent faire mourir de rire. Ce que les François et Françoises trouvent ici de si triste, ne l'est nullement, et la reine m'a avoué de très-bonne foi qu'elle n'avoit jamais cru s'accoutumer aussitôt. Vous pouvez penser que *je ne lui tiens guère de propos qui soient propres* à faire soupirer incessamment après la France. Enfin jusqu'ici j'ai fait de mon mieux par le seul plaisir de bien faire.

LETTRE VII.

Madrid, 26 janvier 1680.

Je ne vous entretiendrai guère de l'entrée de la reine d'Espagne. Elle en étoit *le plus grand et le plus agréable* ornement; à cheval sous un grand *dais*, fort parée, un chapeau de plumes blanches, un habillement fait exprès pour ce jour de cérémonie; précédée de plusieurs Grands fort brodés, et quantité de

livrées riches et mal entendues, aussi-bien que les habits des maîtres. La reine avoit très-bonne grace. Elle quitta un peu sa gravité devant le balcon où nous étions, et je la lui vis reprendre. Il y a eu deux jours de suite des feux d'artifice devant le palais, où je me dispensai d'aller. Jusqu'ici il n'y a point eu d'autre fête. Le roi mène souvent la reine dans des couvens, et ce n'est point du tout une fête pour elle. Elle a voulu absolument que je l'y suivisse ces deux derniers jours. Comme je n'y connois personne, je m'y suis beaucoup ennuyée; et je crois qu'elle ne vouloit que j'y fusse, qu'afin de lui tenir compagnie. Le roi et et la reine sont assis, chacun dans un fauteuil; des religieuses à leurs pieds, et beaucoup de dames qui viennent leur baiser les mains. On apporte la collation; la reine fait toujours ce repas d'un chapon rôti. Le roi la regarde manger, et trouve qu'elle mange beaucoup. Il y a deux nains qui soutiennent toujours la conversation. Je croyois hier au soir, au sortir du couvent

couvent, m'en retourner chez moi ; mais la connétable de Castille me pria que nous allassions ensemble au palais ; car vous saurez que, sans l'avoir mérité, il ne tiendroit qu'à moi de me donner un grand air ici, les dames croyant que c'est assez qu'une ambassadrice soit de la même nation que leur reine, pour leur être de quelque agrément. Je fais aussi de mon mieux pour ne pas tromper leur attente. Voilà toutes les affaires que je veux avoir au palais. La reine mère est toujours une très-bonne princesse ; je n'en puis dire autre chose. Je n'abuse point des bontés qu'elle m'a fait paroître ; car, depuis que je suis à Madrid, je n'ai été que deux fois chez elle. Il y a, depuis deux jours, un ambassadeur d'Espagne nommé pour la France. L'on a révoqué celui que vous aviez. C'est le marquis *de la Fuente*, fils de celui que vous avez vu ambassadeur. Sa femme partira bientôt. Elle ne vous paroîtra ni jeune ni belle ; elle est peut-être l'un et

petites *comparanzas* (1) et puis s'en reva. Elle me montroit un fort beau présent d'une parure de pierreries, que le roi lui avoit fait le matin. Ils se couchent tous les jours à huit heures et demie, c'est-à-dire, le moment d'après qu'ils sont sortis de table, ayant encore le morceau au bec.

Le prince de *Ligne* mourut, il y a trois jours; il étoit assez vieux; sa femme s'en retourne en Flandre. Il y en a huit qu'un fameux théatin, nommé le P. *Vintimille*, fut chassé; il étoit intrigant, à ce qu'on dit, des amis de feu don *Juan*, et ennemi déclaré de la reine mère; il eût fort souhaité d'être confesseur de la jeune reine; il ne lui auroit pas fait des scrupules de rien; il est ami de la connétable *Colonne* que je n'ai point encore vue, parce que je n'ai fait aucune visite: je les commencerai bientôt, et la verrai des premières. Elle ne

(1) Apparitions.

sort point de son couvent : on croyoit qu'elle demeureroit chez la marquise *de los Balbasès*, sa belle-sœur ; mais cela ne sera pas.

Le duc *d'Ossone* continue de ne pas aller à la cour.

Il y a très-souvent ce qu'on appelle des cérémonies de chapelle, dans l'église qui touche la maison où leurs majestés sont à présent ; on voit la reine à travers les barreaux d'une tribune ; elle est très-magnifiquement parée, aussi bien que toutes les dames : ce lieu d'oraison n'est pas moins chéri d'elles. La fête de Noël est solemnisée dans le palais par des parures extraordinaires, et la comédie sur les quatre heures. Sans beaucoup me divertir ici, je vous dirai, madame, qu'il n'y a lieu au monde où je voulusse être qu'en Espagne, tant que M. *de Villars* y sera, cela s'entend ; voilà la pure vérité.

Madrid, 27 *janvier* 1680.

Comme le courrier ne partit point hier au soir, et qu'il me reste un peu de temps, je veux vous conter, si je puis, en peu de mots, une belle aventure. Nous arrivions hier, M. *de Villars* et moi, sur les dix heures du matin, quand nous vîmes entrer dans ma chambre une *tapada*, suivie d'une autre qui paroissoit sa suivante. Je fis signe à M. *de Villars* que c'étoit à lui à se mettre en devoir de faire les honneurs; la suivante se retira. L'autre fit signe qu'elle vouloit que quelques gens qui étoient dans l'antichambre, se retirassent aussi. Elle s'approcha d'une fenêtre avec M. *de Villars*, me faisant signe en même temps de m'approcher. Elle leva son manteau, je n'en étois guère plus savante. Je me souvenois un peu d'avoir vu quelque personne qui lui ressembloit; M. *de Villars* s'écria : c'est madame la connétable *Colonne* ! Sur cela je me mis à lui faire quelques complimens. Comme ce n'est pas son style,

elle vint au fait. Elle pleura et demanda qu'on eût pitié d'elle. Pour dire deux mots de sa personne, sa taille est des plus belles. Un corps à l'espagnole qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules. Ce qu'elle en montre, est très-bien fait : deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu : le reste de ses cheveux en désordre et mal peigné ; de très-belles perles à son cou ; un air agité qui ne siéroit pas bien à une autre, et qui pour lui être assez naturel, ne gâte rien ; de belles dents. Je voudrois bien vous faire entendre tout ceci en peu de mots. La connétable est dans un couvent royal, nommé *San-Domingo*. Elle en est déjà sortie quatre ou cinq fois ; et la dernière qu'elle y entra, le nonce fit semblant de vouloir parler à une religieuse à la porte ; et quand elle fut ouverte, la connétable que l'on croyoit bien loin, rentra promptement ; car en Espagne, dans ces sortes de couvens, il y a d'extraordinaires régularités sur les entrées et les sorties. Quand elle y fut,

les parens du connétable exigèrent d'elle qu'elle signeroit entre les mains du roi un papier, par lequel elle s'engageroit de ne plus sortir sans la permission de son mari, promettant que, si elle en sortoit, on pourroit la renvoyer à Saragosse, ou en tel autre lieu que son mari souhaiteroit. La voilà donc avec de doubles liens. Quand le marquis *de los Balbasès* revint avec sa femme, elle crut qu'ils la recevroient dans leur maison; mais ils s'en excusèrent, disant qu'elle étoit trop petite. Le bruit de l'entrée de la reine a fait prendre la résolution à madame *Colonne* de sortir encore de son couvent. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Elle envoie emprunter un carrosse, et s'en va droit chez la marquise *de los Balbasès*. Elle fut bien reçue, malgré leur surprise. Au bout de quelques jours, quelqu'un vint lui dire que *los Balbasès* l'alloit envoyer à Saragosse trouver son mari. Sur cela elle demande un carrosse pour aller prendre l'air; on lui en donne un. Elle fait quelques tours par la ville, et se fait descendre à notre porte; la voilà chez nous

disant qu'elle n'en vouloit plus sortir, et que l'on ne voudroit pas la mettre dans la rue. Il parut qu'elle seroit bien aise de voir le nonce. Nous la fîmes dîner; je lui fis de mon mieux, parce qu'en effet elle fait très-grande pitié d'être de l'humeur qu'elle est. Le marquis *de los Balbasès* envoie un de ses parens pour essayer de la résoudre à retourner, et à ne pas donner une nouvelle scène au public. Elle dit qu'elle n'en fera rien. Le nonce arrive; elle le prie qu'il la fasse rentrer dans son couvent. Il répond qu'il n'en a pas le pouvoir. Une dame de qualité de nos amies, qui est la comtesse *de Villombrosa*, dont le fils a épousé la fille de *los Balbasès*, vint ici. M. *de Villars* et le nonce firent plusieurs allées et venues chez *los Balbasès*, qui promit plusieurs fois, foi de cavalier, qu'il ne feroit nulle violence à madame *Colonne* pour retourner avec son mari; qu'il la prioit de revenir chez lui, et que l'on tâcheroit de faire en sorte que le roi qui avoit l'écrit de ma-

dame *Colonne*, ne sauroit rien de sa sortie, et que, si elle s'opiniâtroit à ne pas vouloir revenir, elle alloit mettre contre elle le roi, son mari, et toute sa famille. Enfin, madame, il étoit près de minuit que nous ne savions tous que faire par les conséquences que cette pauvre créature attiroit contre elle en demeurant chez nous. Mais enfin elle se résolut à s'en aller. La comtesse *de Villombrosa*, M. *de Villars* et moi la remenâmes chez le marquis *de los Balbasès*. Sa femme et lui la reçurent très-bien ; mille embrassades. Vraiment, c'est une chose inconcevable que les mouvemens extraordinaires qui se passent dans cette tête. Elle l'avoue elle-même. Si elle ne fait pas plus de chemin, ce n'est pas manque de bonne volonté. Cependant, s'il lui prend envie une autre fois de revenir chez nous et de n'en vouloir pas sortir, par les frayeurs qu'on ne la remette au pouvoir de son mari, nous en serions bien embarrassés. Si cette histoire vous ennuie, madame, prenez-

vous

vous-en à l'envie et au plaisir que j'ai de vous conter tout ce que je sais qui peut vous être écrit.

LETTRE VIII.

Madrid, 9 février 1680.

La reine d'Espagne, bien loin d'être dans un état pitoyable, comme on le publie en France, est engraissée au point que, pour peu qu'elle augmente, son visage sera rond. Sa gorge, au pied de la lettre, est déjà trop grosse, quoiqu'elle soit une des plus belles que j'aie jamais vues. Elle dort à l'ordinaire dix à douze heures. Elle mange quatre fois le jour de la viande ; il est vrai que son déjeûner et sa collation sont ses meilleurs repas. Il y a toujours à sa collation un chapon bouilli sur un potage, et un chapon rôti. Je la vois fort rire, quand j'ai l'honneur d'être avec elle. Je suis persuadée que je ne suis ni assez plaisante ni assez agréable pour la mettre en cette bonne humeur, et qu'il

faut qu'elle ne soit pas chagrine d'ordinaire. L'on ne peut assurément se mieux gouverner, ni avec plus de douceur et de complaisance pour le roi. Elle avoit vu son portrait ; on ne lui avoit pas fait celui de son humeur pour les manières et la vie solitaire. On n'a pas renversé toutes les coutumes du pays, pour y en mettre de plus agréables. Mais la reine mère fait tout ce qu'elle peut pour les adoucir. Il paroît à tous les gens de bon sens que la jeune reine ne peut mieux faire que de contribuer de son côté à s'attirer la continuation de l'amitié et de la tendresse que ce prince lui témoigne. Il y a cette duchesse de *Terranova, camarera mayor*, dont l'humeur passe pour être un peu hautaine. La jeune reine plaît infiniment à toutes les dames. Je fais tout ce que je puis, quand j'ai l'honneur d'être auprès d'elle, pour la faire souvenir de leur dire tout ce qui est le plus propre à les gagner. Quand je vous dis qu'elle est grasse, qu'elle dort, qu'elle rit, encore une fois, je vous dis

vrai. Il n'est pas moins vrai aussi, avec tout cela, que la vie qu'elle mène, ne lui est guère agréable. Enfin, madame, je vous assure qu'elle fait à merveille; j'en suis tout étonnée.

Il y eut hier la plus célèbre fête de taureaux qui *se soit vue depuis plusieurs* règnes des rois d'Espagne. Il y eut six Grands ou fils de Grands qui furent les *toreadors*. Je pensai mourir dans la première heure: mourir est un peu trop dire; mais j'eus une émotion et un si violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, et je me levois pour m'ôter de dessus le balcon où j'étois, si *M. de Villars* ne m'eût dit que pour rien au monde il ne falloit faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête. La bravoure des *toreadors* est grande. Aucuns taureaux épouvantables éprouvèrent bien celle des plus hardis et des meilleurs. Ils crevèrent de leurs cornes plusieurs beaux chevaux; quand les chevaux sont tués, il faut que les seigneurs combattent à pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous conter tout ce qui s'observe dans ces combats, qui ont bien des rapports avec ceux des anciens Maures et Grenadins. Les dames, dont les amans combattent, et qui sont présentes, doivent bien mal passer leur temps, pour peu qu'elles les aiment véritablement. Les seigneurs, qui doivent combattre, ont chacun cent hommes vêtus de leurs livrées. C'est une chose qui mériteroit de vous être contée plus en détail. Si j'étois roi d'Espagne, jamais on n'en reverroit.

Je crois vous avoir déjà parlé de la dévotion de ce pays. Nous avons été obligés, de peur d'y scandaliser séculiers et religieux, de manger de la viande le samedi. Nous ne mangeons point ce jour-là ce qu'on appelle *petits pieds*. C'est une médiocre mortification. Cela est par-tout en Espagne.

Toutes les dames, généralement parlant, sont honnêtes et civiles, sur-tout celles qui ont un peu voyagé avec leurs maris.

Le roi d'Espagne hait parfaitement François et Françoises.

Il y a ici un François dont je vous ai parlé : c'est le comte *de Charny*, qui mériteroit de vivre dans son pays, et de ne pas finir ses jours dans celui-ci. Nous le voyons peu ; mais ce que j'en connois est d'un homme sage et de bon sens. Nous voyons encore moins le marquis *de Flamarens*. J'ai assez bonne opinion de lui pour croire qu'il s'ennuie beaucoup. Adieu, madame.

LETTRE IX.

Madrid, 6 *mars* 1680.

Nous voici au mercredi des Cendres. Je n'ai rien à vous dire du carnaval. Comme le carême n'est point du tout ici un temps de pénitence, celui qui le précède ne se distingue par aucun plaisir ; car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un que de jeter sur les passans

beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine et les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur, mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on peut en trouver tant. Ils sont tous argentés et peints. La reine m'en donna un panier dont je régalai ma fille. Voilà, madame, par où l'on marque à cette jeune princesse des jours qu'elle passoit autrement en France, et dont je tâche, autant que je le puis, de lui ôter le souvenir. En vérité, sa douceur, sa complaisance et toute sa conduite, sont des choses extraordinaires à dix-huit ans. Il entre de tout dans cette heureuse composition; et, pour ajouter encore à la gloire qu'elle peut tirer de tout ce qu'elle fait, c'est que d'abord qu'elle arriva, on lui donna les plus méchans conseils du monde. Elle le connoît bien présentement.

J'ai été assez souvent à la comédie espagnole avec elle: rien n'est si détestable. Je m'y amusois à voir les amans re-

garder leurs maîtresses, et leur parler de loin avec des signes qu'ils font de leurs doigts; pour moi je suis persuadée que c'est plutôt une marque de leur souvenir qu'un langage; car leurs doigts vont *si vîte, que, si ces amans s'entendent, il faut* que l'amour d'Espagne soit un excellent maître dans cet art. Je pense que c'est qu'il y voit plus clair qu'ailleurs, et qu'il ne se soucie guère de faire plus de chemin.

Il y a, depuis peu de jours, un premier ministre, qui est le grand duc *de Medina Celi*, le plus grand seigneur de cette cour; il n'a que quarante ou quarante-cinq ans. Voilà tout ce que vous saurez des affaires d'Etat. Je n'en sais guère davantage. On n'a point remédié *à celle qui me tient* assez au cœur, qui est ce rabais des monnoies. C'est une chose bien triste, madame, que le peu d'argent qui nous vient de France par cette diminution, et qu'il faille sur chaque pistole en perdre plus de la moitié. La pitié que j'ai

de nous ne m'empêche pas d'en avoir pour ce pauvre peuple, qui paroît ne vivre que de ce qu'on appelle ici *tomar el sol;* tant il est maigre, abattu et misérable.

Il y eut dimanche, au Retiro, une comédie de machines, où les deux reines et le roi étoient. Il y falloit être à midi. L'on y mouroit de froid. Comme je me promenois dans les galeries de cette maison, qui sont très-agréables, habillée à ma commodité, comme devant voir cette comédie derrière des jalousies, et ne songeant ni à roi, ni à reine, j'entendis notre jeune princesse qui m'appeloit fort haut par mon nom. J'entrai dans le lieu d'où me paroissoit venir sa voix, avec un air un peu composé: je la trouvai assise au milieu du roi et de la reine mère. Elle n'avoit consulté, en m'appelant, que son envie de me voir, et avoit tout-à-fait oublié la gravité espagnole. Elle de rire en me voyant. La reine mère me rassura; elle est toujours aise que la reine sa belle-fille se diver-

tisse. Elle lui donna même occasion de me venir parler auprès d'une fenêtre ; mais je m'en retirai bientôt. Elle me demanda si je n'avois point reçu de vos lettres.

Au reste, madame, toutes les ambassadrices meurent à Madrid ; en voilà deux en six semaines, qui étoient plus jeunes que moi (1). J'aimerois autant que la mort en eût pris de quelqu'autre état. On me dit qu'on ne peut résister aux chaleurs. Je me tranquillise un peu sur cela, quand je songe à mesdames *de Schomberg* et *de la Fayette*, qui cherchent et qui trouvent des airs tempérés dans leurs maisons de la ville, et dans celles qu'elles choisissent à la campagne. Elles sont toujours malades, sans que d'ailleurs la fortune les accable de ses revers ; et moi, je me porte bien, sans faire aucun remède et sans les croire nécessaires. Mais

(1) Les ambassadrices d'Allemagne et de Danemarck.

cela ne peut pas durer. J'observe mon régime de chocolat, auquel seul je crois devoir ma santé. Je n'en use pas comme une folle et sans précaution. Mon tempérament ne paroît nullement se pouvoir accommoder de cette nourriture. Elle est pourtant admirable et délicieuse. J'en ai fait faire chez moi, qui ne peut jamais faire mal. Je songe souvent que, si je puis vous revoir, je veux vous en faire prendre méthodiquement, et vous faire avouer que rien n'est meilleur pour la santé. Voilà bien parler de chocolat. Songez que je suis en Espagne, et que c'est presque mon seul plaisir que d'en prendre.

La connétable *Colonne*, depuis la visite qu'elle nous fit, est toujours dans un couvent à cinq lieues d'ici. Son mari est à Madrid depuis deux jours. On dit qu'il lui permettra de revenir dans un autre couvent de cette ville, où elle aura beaucoup moins de liberté que dans celui d'où elle est sortie. Nous avons appris qu'elle fut toute prête le jour qu'on

l'emmena de Madrid au lieu où elle est présentement, de s'en venir encore se fourrer chez nous dans ma chambre.

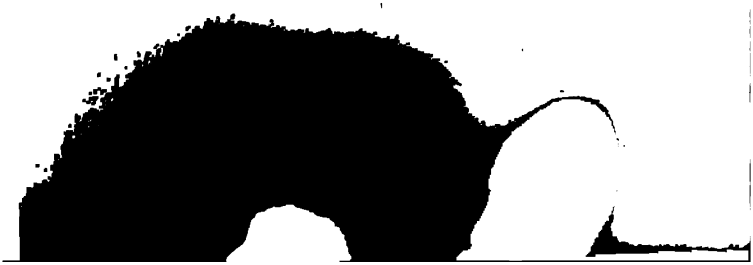
J'ai reçu par cet ordinaire une lettre de madame *de Sévigné*. Je ne saurois lui faire réponse aujourd'hui, quelqu'envie que j'en aie. J'ai fait lire à la reine l'endroit où madame *de Sévigné* parle d'elle et de ses jolis pieds, qui la faisoient si bien danser, et marcher de si bonne grâce. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. Ensuite elle a pensé que ses jolis pieds, pour toute fonction, ne vont présentement qu'à faire quelques tours de chambre, et à huit heures et demie tous les soirs, à la conduire dans son lit. Elle m'a ordonné de vous faire à toutes deux bien des amitiés. Elle étoit hier belle comme un ange, accablée, sans se plaindre, d'une parure d'émeraudes et de diamans sur la tête, c'est-à-dire, mille poinçons; de furieux pendans d'oreilles; et devant elle et autour d'elle en écharpe, des bagues, des bracelets. Vous croyez que les émeraudes avec les cheveux

bruns ne faisoient pas un bon effet. Détrompez-vous ; son teint est un des plus beaux teints de brune qu'on puisse voir ; sa gorge blanche et très-belle. Elle étoit un peu plus parée qu'à l'ordinaire. Elle me dit qu'elle avoit donné audience le matin au connétable *Colonne*, et qu'en le voyant et l'entendant parler, elle avoit été bien persuadée de la folie de sa femme. Il est fait à peindre : pour de bonne humeur, on n'en peut douter, si l'on en juge par l'air dont il laissoit vivre sa femme à Rome. La reine me demanda fort des nouvelles de madame *de Grignan* (1), et si elle ne reviendroit point cet hiver à Paris.

Si trois semaines après que vous aurez reçu cette lettre, vous envoyez un laquais au quartier de Richelieu, faites-le passer au couvent des Petits-Pères, et dites-lui de s'informer si deux de leurs religieux ne sont pas arrivés d'Espagne.

---

(1) Fille de madame *de Sévigné*.



Ces pères ont pour vous une petite boîte où il y a le plus petit présent du monde. Faites pourtant cas des tasses de boucaro. J'ai, en vérité, quelque sorte de honte, non du petit présent, mais de cette longue lettre. Il n'appartient pas à quelqu'un qui est à *Madrid* de tenter la patience d'une personne comme vous, dont les journées sont remplies d'occupations agréables ou soi-disantes.

LETTRE X.

Madrid, 21 *mars* 1680.

Je veux vous parler d'une promenade où je fus hier, qui est la plus ordinaire, quand il fait chaud; et il en fait déjà beaucoup ici. C'est dans cette rivière si vantée du *Manzanarès* : au pied de la lettre, la poussière commence à y être si grande, qu'elle incommode déjà beaucoup. Il y a de petits filets d'eau par-ci, par-là, mais pas assez pour qu'on en puisse arroser des sables menus, qui s'é-

lèvent sous les pieds des chevaux ; en sorte que cette promenade n'est plus supportable. Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, mais une vérité assez extraordinaire. Je vous prie, madame, de conter cela, comme vous savez orner toutes les choses auxquelles vous voulez donner un air. Je vous expose seulement celle-ci, qu'on ne peut se promener dans une rivière, parce qu'il y a de la poudre. Mais ce n'est rien : il faut voir le grand et prodigieux pont qu'un roi d'Espagne a fait bâtir sur ce Mançanarès. Il est bien plus large et bien plus long que le Pont-Neuf de Paris : et l'on ne peut s'empêcher de savoir bon gré à celui qui conseilla à ce prince de vendre ce pont, ou d'acheter une rivière. Je pensois que je pourrois vous dire tout ceci en cinq ou six lignes ; en voilà bien davantage.

Les femmes de la reine partirent d'ici le 14 de ce mois. Elles vinrent ce jour-là chez nous ; elles y firent toutes leurs affaires, et après-dîner, M. *de Villars*

et moi nous les menâmes dans mon carrosse hors la ville, prendre le leur. Elles avoient dit le soir à la reine qu'elles la reverroient le lendemain; mais elles firent prudemment de ne lui dire point adieu. Dès les sept heures, elle les demanda; elles n'y étoient plus. Elle pleura beaucoup: elle ordonna qu'on me vînt dire de l'aller trouver; mais je revins chez moi un peu tard. J'allai, sur les cinq heures du soir, au palais. Elle se levoit. Il est surprenant, en vérité, comme elle est embellie. Elle avoit ses cheveux sur le front, renoués en grosses boucles; des rubans couleur de rose à sa cornette et dessus sa tête, point barbouillée de rouge, comme il faut qu'elle le soit ordinairement; une gorge admirable. Elle mit une robe de chambre à la françoise, et passa le reste du jour avec cet habillement. Elle se considéra un peu de cette sorte dans un grand miroir. Cette vue la remit. Il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit bien pleuré. Comme elle commençoit à me parler,

le roi entra ; et c'est ici une loi établie, que, quand sa majesté entre dans la chambre de la reine, toutes les dames qui s'y trouvent, en sortent aussitôt, si ce n'est la *camarera mayor* et deux ou trois autres qui sont domestiques. J'entendis qu'on demandoit des cartes, et je conjecturai par là que la reine s'alloit fort ennuyer au petit jeu que le roi aime, et où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. La reine fait toujours comme si elle étoit ravie de cette occupation. Il lui est resté deux des femmes qu'elle a amenées, une de ses nourrices, qui est assez adroite, et une Provençale qui joue du clavecin. Le roi a une grande joie de voir diminuer le nombre des François ; car il ne peut celer qu'il hait au dernier point notre nation. Pour vous expliquer un peu mieux le renvoi de ces femmes, c'est une grosse nourrice de la reine, et une fille nommée *Martin*, jolie, belle et sage. On ne les a pas chassées ; mais on leur a rendu la vie du palais assez insupportable,

table, pour les obliger d'en sortir. Joignez à cela les marques que le roi leur donnoit de son aversion.

M. *de Villars* me prie de ne pas oublier de vous parler d'une parure qu'une des dames de la reine avoit, il y a deux jours ; c'est ce qu'on appelle en France *fille d'honneur*. Elle en a dix. L'on en prend tous les jours quelque nouvelle. Celle dont je vous parle est la fille du duc *d'Albe*. Leurs habits sont des plus magnifiques ; beaucoup de pierreries. Celle-ci servant la collation à la reine, comme les autres, reportoit un plat. Je lui vis un pistolet pendu au côté avec un gros nœud de ruban. Ne croyez pas que ce fût un bijou. Il auroit fort bien tué un homme : il étoit de plus de demi-pied de long, d'un acier bien poli et bien monté. Je ne voulus pas faire semblant, devant la reine, de le remarquer ; peut-être ne fis-je pas ma cour à la fille, qui ne portoit pas cette arme pour la cacher, et pour n'en prétendre pas quelque louange.

Il y eut l'autre jour une procession

dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Je la vis par une petite fenêtre devant laquelle elle passoit. Le roi et la reine marchoient ensemble. Elle avoit une grande robe de cérémonie, des manches pendantes, une longue queue portée par la *camarera mayor*. Les filles ou dames d'honneur marchoient ensuite, parées avec des habits extraordinaires pour ces jours-là. La croix, le patriarche, les évêques, les prêtres et religieux marchent devant leurs majestés. Mais pour en revenir aux dames qui sont suivies de celle qui s'appelle *la guarda mayor*, leurs amans obtiennent ces jours-là ce qui s'appelle *dar lugar* (1), c'est-à-dire, qu'ils ont place et la liberté pendant cette procession d'entretenir leurs maîtresses. Les processions sont bien meilleures ici pour les amans que les comédies, où ils ne peuvent se parler que de loin avec les doigts. Voilà, madame, tout ce qu'on

(1) Donner ou faire place.

peut vous dire de cette cérémonie. Si la croix n'y étoit pas portée, je vous dirois que c'est une des plus galantes fêtes que l'on voie en Espagne.

Je m'en vais finir cette lettre par quelque chose, qui vous paroîtra aussi extraordinaire que ce que je vous ait dit au commencement : c'est un secret que M. *de Villars* m'a confié. *Le roi, les deux reines et le premier ministre n'ont point du tout de crédit.* Ce secret est comme celui de la comédie. Je m'en suis un peu doutée par le peu de précaution que M. *de Villars* a pris en me le confiant.

LETTRE XI.

Madrid, 16 avril 1680.

J'AI reçu deux de vos lettres par ce dernier ordinaire, comme je montois en carrosse pour aller à l'Escurial. Hélas ! madame, quelle nouvelle m'avez-vous apprise que celle de la mort de M. *de la*

Rochefoucauld (1). Je n'ai pas le courage de vous parler de toutes les merveilles que je viens de voir. La tristesse de cette mort dont j'étois pénétrée, m'engagea à considérer plus long-temps que je ne l'aurois peut-être fait dans une autre situation d'esprit, ce magnifique Panthéon, et ces huit belles demeures, si l'on peut nommer de la sorte celles que les morts habitent, et où sont déjà quatre rois (2) et quatre reines. Tout de bon, madame, je ne saurois vous entretenir de rien aujourd'hui. Je vous embrasse de tout mon cœur; et c'est tout ce que je puis faire, affligée comme je le suis.

(1) François, duc *de la Rochefoucauld*, prince *de Marsillac*, etc. auteur des *Maximes* et des *Mémoires*, etc. mort le 17 mars 1680. Il a eu cinq garçons et trois filles.

(2) Les quatre Rois sont :
Charles-Quint, Empereur.
Philippe II.
Philippe III.
Philippe IV.

LETTRE XII.

Madrid, 27 avril 1680.

Si j'avois été dimanche à une belle procession qui se fit encore, je vous en rendrois un léger compte; mais je ne jugeai pas raisonnable de passer de propos délibéré toute la matinée du dimanche des Rameaux sans prier Dieu. Je me contentai la veille de voir l'habit de la reine qu'elle me fit apporter. Il y en a toujours un exprès pour cette cérémonie, où il s'agit de marquer le deuil et la mortification. Le fond de cet habit est de satin noir tout brodé de jais blanc et d'acier, mais, sans nulle comparaison, mieux qu'on ne les emploie en France. C'est la seule broderie que j'aie vue dans sa perfection. La reine avoit beaucoup de pierreries, mais avec de petits morceaux de gaze plissés, attachés en quelques endroits sur le corps de jupe; l'on prétend

marquer une grande modestie. Les dix filles d'honneur avoient des pointes de gaze blanche sur leurs têtes, et leurs amans à leurs côtés. Je ne vous dirai rien de tout ce qui se passe les trois jours saints, mercredi, jeudi et vendredi. Toutes les femmes sont parées, et courent d'église en église toute la nuit, hors celles qui ont trouvé dans la première où elles ont été, ce qu'elles y cherchoient; car il y en a plusieurs, qui, de toute l'année, ne parlent à leurs amans que ces trois jours-là.

Je vous écris par un courrier que le roi a envoyé à M. *de Villars*. Vous aimeriez peut-être davantage cet ambassadeur, si vous saviez à quel point il sait bien se gouverner dans cette cour. Comme je suis toujours sur mes gardes pour ne rien écrire qui vise aux affaires d'état, je ne vous ai point informée de plusieurs choses qui se sont passées ici, quoique publiques; mais, en général, vous pouvez dire que M. *de Villars* a fait rétablir toutes choses comme le roi le désiroit. On lui a tendu mille panneaux depuis

deux ou trois mois, pour lui donner dans son quartier, à Madrid, des sujets de batterie, et pour faire piller et brûler notre maison, en animant le peuple. Tout est à craindre, quand il arrive de semblables esclandres : *il* faut avoir une attention continuelle à les empêcher, et même, s'il se peut, à les prévoir, quoique cela soit quelquefois bien difficile. Le cardinal *Bonzi*, étant ici ambassadeur, y a passé. Quand ces désordres-là arrivent, les plaintes ne manquent pas d'être portées en France, et un pauvre ambassadeur est condamné, sans avoir pu dire ses raisons. Ils ont eu ici un tel dépit que *Juvenozo*, leur ambassadeur en France, n'ait pas reçu les traitemens qu'il vouloit, qu'ils auroient acheté bien cher quelques sujets d'attaquer la conduite de *M. de Villars*, sur le fait ou le caractère de l'ambassade. Personnellement on ne peut être plus aimé, ni plus estimé qu'il l'est. Ce roi a une haine effroyable contre les François ; je ne cesse pas de vous l'écrire. La conduite de la reine est toujours

très-bonne. Vous la louez du bon goût qu'elle a pour moi ; mais savez-vous à quelle sauce je me mets pour être trouvée de si bon goût ? Adieu, ma chère madame ; M. *de Villars* vous assure de mille véritables respects.

LETTRE XIII.

Madrid, premier mai 1680.

Tout ce que je puis vous dire de la reine, c'est qu'elle continue à bien faire. Le roi fut mercredi à l'Escurial, et en revint vendredi. Il faut des airs ici : la reine eut tous ceux qui étoient nécessaires pour marquer une grande mélancolie de cette absence. Je ne serois pas bonne comédienne ; mais je sais bien comme il faut louer, et donner des avis à propos, quand je me trouve dans l'occasion de le faire. Ils se sont envoyé, pendant cette courte absence, des présens riches et galans.

Je

Je reviens du palais. C'est aujourd'hui la fête de *Monsieur*. La reine étoit belle comme le jour. Je ne sais pas comment elle peut être si belle à Madrid. Elle étoit extraordinairement parée de très-grosses perles, et de beaucoup de diamans. J'ai été quelque temps seule avec elle. Nous avons chanté quelques airs d'opéra : car il n'est pas question, dans nos conversations, de la gravité que comporteroit mon âge. En vérité, si je dressois bien mon intention, je ne crois pas que ce fût une œuvre très-bonne que de la divertir. La vie du palais de Madrid ne se peut guère comprendre. Le roi se trouva un peu mal hier : il se porte bien aujourd'hui. J'ai laissé toute la maison royale aller à la comédie ; j'ai senti un grand plaisir de n'y point aller, et de revenir chez moi. Je ne vous dis point tout ce que M. *de Villars* voudroit que je vous fisse entendre de sa part. On ne peut vous honorer ni vous respecter plus qu'il fait, et ma fille aussi, qui aime

M. *de Coulanges* de tout son cœur. Adieu, madame.

LETTRE XIV.

Madrid, 26 *mai* 1680.

Vous dites, madame, que j'attire des louanges à la reine par le goût qu'elle paroît avoir pour moi, et le desir qu'elle fait voir que je sois presque toujours auprès d'elle. Elle en mérite, en vérité, d'autres, par la manière dont elle supporte cette vie affreuse du palais. Elle joue trois ou quatre heures par jour aux jonchets, qui est le jeu favori du roi, sans lui marquer de chagrin. Il lui fait souvent des présens qu'elle aime fort, et voilà par où il la console.

Le marquis *de Grana* et sa femme sont arrivés. On dit que cette femme parle cinq ou six sortes de langues; je serai bien simple auprès d'elle. Je ne sais si elle verra souvent la jeune reine. Si cela

est, nous serons souvent ensemble ; car il n'y a que les ambassadrices de France et d'Allemagne, qui entrent dans la chambre des reines. Toutes les autres femmes de ministres étrangers ne les voient que dans un lieu destiné pour les cérémonies. Avec cette prérogative, peut-on ne se pas trouver heureuse à Madrid ?

M. *de Villars* vous assure de mille très-humbles respects, et ma fille aussi. Elle aime un peu mieux M. *de Coulanges* que vous. Elle porta hier à la reine la lettre et les chansons de M. *de Coulanges*. Elles les chantèrent long-temps. N'avez-vous pas reçu une petite boîte par des religieux ?

LETTRE XV.

Madrid, 28 *mai* 1680.

J'AI vu M. et madame *de Grana* ; le mari me vint voir il y a deux ou trois jours ; il fut toute l'après-dînée avec moi. Il parle mieux françois qu'un François

même ; il est de bonne conversation. Il s'ennuie à la mort à Madrid, quoiqu'il y ait demeuré long-temps, et qu'il y ait beaucoup de parens. Il est épouvanté du gouvernement, quoiqu'il n'en parle que comme en doit parler un ambassadeur de l'Empereur, à une Françoise. Il dit qu'il ne sera pas long-temps ici. Il me soutient qu'il n'y avoit qu'un ambassadeur de France qui pût présentement trouver quelque plaisir dans cette cour, en entendant parler du méchant état où on la voit. Pour moi, madame, vous croyez bien que je n'entre dans aucun de ces détails.

Je jouis du beau temps, qui est admirable présentement. Depuis un mois, il est tempéré. Nous ne voyons ni ne sentons de soleil que ce qu'il en faut pour réjouir. La reine m'ordonne, et, si je l'ose dire, me prie instamment de la voir souvent. L'ennui du palais est affreux, et je dis quelquefois à cette princesse, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on

le touche, tant il est répandu épais. Cependant je n'oublie rien pour faire en sorte de lui persuader qu'il faut s'y accoutumer, et tâcher de le moins sentir qu'elle pourra; car il n'est pas en mon pouvoir de la gâter, en la flattant de sottises et de chimères, dont beaucoup de gens ne sont que trop prodigues. On a cru deux mois qu'elle étoit grosse; c'est à elle à savoir s'il y en avoit sujet. On ne peut être moins propre à questionner que je le suis sur de pareils chapitres. De plus, vous savez que, quand elle est partie de Paris, je n'étois pas beaucoup dans sa confiance, ni connue et considérée au Palais-royal. Je ne m'entremets de rien ici : la reine a du plaisir à voir une Françoise, et à parler sa langue naturelle. Nous chantons ensemble des airs d'opéra. Je chante quelquefois un menuet qu'elle danse. Quand elle me parle de Fontainebleau, de St-Cloud, je change de discours; et il faut éviter de lui en écrire des relations. Quand elle sort, rien n'est si triste que ses promé-

nades. Elle est avec le roi dans un carrosse fort rude, tous les rideaux tirés. Mais enfin ce sont des usages d'Espagne; et je lui dis souvent qu'elle n'a pas dû croire qu'on les changeroit pour elle, ni pour personne. Entre nous, ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne lui ait pas cherché par mer et par terre, et au poids de l'or, quelque femme d'esprit, de mérite et de prudence, pour servir à cette princesse de consolation et de conseil. Croyoit-on qu'elle n'en eût pas besoin en Espagne? Elle se conduit envers le roi avec douceur et complaisance. Pour des plaisirs, elle n'en voit aucun à espérer dans cette cour; mais comme je n'ai aucun personnage à faire auprès d'elle, et que je n'ai ni charge ni mission de m'en mêler, ni de pénétrer rien sur le présent, le passé et l'avenir, elle me fait beaucoup d'honneur de vouloir que je sois souvent auprès d'elle; mais, quand cela n'est pas, je ne meurs point d'ennui avec M. *de Villars*, avec qui j'aime bien autant m'aller promener. Si je vous disois la con-

tinuation, ou, pour mieux dire, l'augmentation des misères de ce pays, cela vous feroit de la peine. Adieu, madame; je suis à vous de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Madrid, 13 *juin* 1680.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le roi d'Espagne, quand il veut, pour quelque temps, quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle Aranjuez. Elle passe ici pour la merveille du monde. La situation pour les eaux est des plus belles; et, si M. *le Nostre* en trouvoit une pareille, ce qu'il y pourroit faire s'appelleroit en effet une merveille. Le jardin, qui est grand, est entouré de deux rivières dont l'une est le Tage, et l'autre le Guadaran. Voilà de grands noms; mais me voilà, pour toute ma vie, détrompée de ces noms fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage? et le Man-

çanarès n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme de quelque agréable rivière? Le Tage est plus grand; mais, en revanche, son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité; ce jardin, pour l'Espagne, est agréable, par la quantité de fontaines et d'arbres qui y sont; car rien n'est si rare en ce pays que les bois, par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu de largeur des allées. C'est *Philippe II* qui les a fait planter; et peut-être que, de son temps, il falloit qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison seroit assez belle, si elle étoit achevée; mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessin ne soit pas grand. Il y a sept ou huit lieues d'Aranjuez à Madrid. Nous y allâmes le vendredi, et nous en revînmes le lundi: j'allai le lendemain voir la reine: je lui en dis des merveilles, et je la suppliai de le dire au roi qui entra. Elle fit fort bien son devoir: je lui avois conseillé de marquer quelque impatience que sa majesté la

menât voir ce beau lieu. Elle n'eut pas de peine à lui persuader que j'en étois charmée ; car il le croit au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le temps des chaleurs, est mortelle en été ; et le gouverneur a permission de n'y être jamais en cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux : d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable, comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble. Tout ce qu'on voit là ne fait point du tout souvenir de la ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de ménagerie ; car ces vilains animaux paissent dans les champs comme des troupeaux de bœufs et de vaches ; et l'on s'en sert pour porter des pierres ou de la terre, quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette maison royale, dont je ne vous parlerai plus.

Les Espagnols nous disent incessamment que nous aurons bientôt la guerre : les pauvres gens en ont grand'peur. Pour

moi, j'aime bien mieux l'ennui de Madrid, que d'en partir pour une telle raison, et je leur réponds toujours que je n'en crois rien. Ce bruit est plus grand au palais qu'ailleurs; et la reine, comme vous pouvez penser, en est bien alarmée. Elle continue de se bien porter. C'est un heureux tempérament pour la santé; et je ne sais pas ce qui se passe dans son esprit et dans sa tête, pour la soutenir si bien; car pour son cœur, je crois qu'il ne s'y passe rien. Quand je suis un peu de temps sans la voir, elle ne le trouve point bon. Nous chantons comme des cigales. Elle lit des opéras; elle joue à merveille du clavecin, assez bien de la guitare; en moins de rien, elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas beaucoup de consolation dans les livres de dévotion. Cela n'est point extraordinaire à son âge. Je dis souvent que je voudrois bien qu'elle fût grosse, et qu'elle eût un enfant.

Je n'ai point vu le marquis *de* **Grana** depuis que je vous ai écrit. Je serois fort

aise que nous nous vissions ; mais la politique qu'il croit devoir garder en cette cour, le retient peut-être et sa femme aussi, qui, par politique de son côté, s'habille à l'espagnole. On l'en devroit récompenser, car elle est bien mieux autrement.

Il y aura lundi une fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vu de taureaux si furieux. L'abbé *de Villars* vous entretiendra, si vous voulez, sur ce sujet. Il est charmé de celle qu'il a vue ; mais, quoi qu'il vous en puisse dire, croyez-moi, c'est une épouvantable beauté. Il y aura une autre fête le 31 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de Juifs ; et il y a d'autres supplices pour des hérétiques et des athées. Ce sont des choses horribles.

LETTRE XVII.

Madrid, 25 *juillet* 1680.

Je n'ai pas eu le courage d'assister à cette horrible exécution des Juifs. Ce fut un affreux spectacle, selon ce que j'en ai entendu dire; mais, pour la semaine du jugement, il fallut bien y être, à moins de bonnes attestations de médecins d'être à l'extrémité; car autrement on eût passé pour hérétique. On trouve même très-mauvais que je ne parusse pas me divertir tout-à-fait de ce qui s'y passoit. Mais ce qu'on a vu exercer de cruautés à la mort de ces misérables, c'est ce qu'on ne vous peut décrire.

Le marquis *de Grana* fit lundi son entrée. Les Espagnols s'attendoient à voir plus de magnificence. Pour moi, je trouve qu'il a bien fait de n'en pas faire davantage. C'est un très-galant homme, et qui

fait toute la dépense qu'il peut. Il est effrayé de tout l'argent qu'il faut ici. Il en touche cependant beaucoup. Il a quinze cents pistoles de pension, payées par le roi d'Espagne, double franchise, et sa maison payée, sans les appointemens que lui donne l'Empereur, son maître. Il a pour le nôtre une grande estime et un grand respect; mais il mêle parmi cela certaines choses dans ses conversations avec les gens de cette cour sur les conquêtes du roi, qui marquent assez de vivacité. Je vois souvent sa femme au palais; elle a bien de l'esprit. J'irois bien plus souvent chez elle, les voir l'un et l'autre, si je ne craignois de leur faire de la peine, par les airs qu'il faut qu'ils observent ici. Le marquis *de Grana* est un des plus gros hommes que l'on voie, mais de très-bonne mine. Notre jeune reine, pour être heureuse, auroit grand besoin d'avoir du goût pour la solitude dans son triste palais, où elle veut que j'aille souvent griller de chaud avec elle. Il est violent le chaud qu'il fait ici. Il est

vrai que, chez nous, nous n'en souffrons pas beaucoup. Nous sommes dans un appartement bas, délicieux pour cette saison. La reine a été ces jours passés deux fois *incognito* avec le roi, se promener à dix heures du soir dans cette rivière poudreuse. Elle me le fit savoir, afin que nous nous y trouvassions, et me donna un signe pour reconnoître son carrosse, et moi un pour reconnoître le mien. Si vous saviez ce que c'est que ce plaisir ! On croit pourtant que la reine en doit de reste. Adieu, ma chère madame, c'en est un bien sensible pour moi de croire, comme je fais, que vous m'aimez véritablement. Si M. *de Coulanges*, selon les souhaits de M. *de Schomberg*, et par les pas qu'il a faits à Fontainebleau, eût été envoyé ambassadeur en Portugal, nous l'aurions gardé à son passage par Madrid, tout autant qu'il nous auroit été possible.

Si vous n'avez encore ni donné ni rompu ces petits boucaro, que je vous ai envoyés, dont le dedans étoit blanc,

conservez-les ; car ce blanc est une composition de bézoard.

LETTRE XVIII.

Madrid, 28 *août* 1680.

Je vous adresse cette lettre à Paris, quoique, par votre dernière, vous m'ayez mandé que, dans trois jours, vous partiez pour Lyon. Il me revient par vous et par tout le monde, à quel point vous faites valoir mes lettres, et, comme je ne suis pas persuadée de leur mérite, j'ai été jusqu'à présent tout étonnée du cas qu'on en faisoit. Mais je crois en avoir découvert la raison ; c'est que vous ne les donnez pas à lire, et que vous les lisez vous-même ; comme cela ne vous coûte guère, vous y mettez tout ce qui leur manque pour les rendre agréables, et pour leur attirer des louanges. Je vous prie, ma chère madame, de m'avouer la vérité là-dessus, sans consulter votre modestie. Je

lirai avec plus d'attention et de sensibilité tout ce que vous m'écrirez de Lyon, que tout ce que vous m'écrivez de Paris, parce que vous me parlerez plus de vous et de tout ce qui vous touche ; car je prétends que vous n'omettiez rien de tout ce que vous ferez ; je voudrois bien aussi tout ce que vous penserez. Pour moi, madame, si je voulois ne vous parler que de ce qui m'occupe le plus ici présentement, ce seroit de la cruelle canicule qu'on y souffre. Car la peste et la famine, que nous avons déjà vues deux fois, et la guerre qu'on croit fort proche, ne me paroissent pas encore si insupportables que l'horrible chaleur qu'il fait. Encore le jour se sauve-t-on assez, en se tenant dans un appartement bas ; mais la nuit on n'y peut coucher, à cause des moucherons qui dévorent les pauvres personnes.

C'est vous, madame, qui pensez et qui écrivez mieux que personne du monde. Hélas! nous ne savons à qui en parler ici. Nous lisons vos lettres, M. *de Villars*, ma

ma fille et moi, avec un grand goût et un grand plaisir. Elles m'en causent bien plus d'un, par ne me point laisser douter que vous ne m'aimiez ; et, quoique ce plaisir réveille l'ennui que l'on souffre de ne point voir ce que l'on aime, et de qui l'on est aimé, cette peine est bien douce, comparée à la moindre diminution de votre amitié pour moi. Il y a quatre ou cinq endroits dans votre dernière lettre, d'une vivacité et d'une imagination bien ignorées jusqu'à vous, madame, et qu'on n'imitera jamais. Je ne pense pas même qu'on puisse faire aller son ambition jusqu'à espérer d'en devenir une méchante copie.

Puisque nous sommes sur les copies, voulez-vous bien que je vous fasse souvenir que vous m'avez parlé de votre portrait ? Je n'aurois osé vous le demander, quelqu'envie que j'en eusse, si vous ne m'en aviez parlé la première.

J'aime notre jeune reine du plaisir qu'elle me paroît avoir, quand je lui nomme votre nom, et que je lui dis que

vous vous souvenez d'elle. Elle m'a chargée de beaucoup d'amitiés pour vous. Je ne saurois vous rien dire qui puisse vous instruire sur tout ce qui la regarde. Nous en parlerons un jour, si nous nous revoyons. Elle est grasse, belle, buvant, mangeant, dormant, riant très-souvent, dansant de tout son cœur; quand nous sommes seules; moi chantant le menuet et le passe-pied. Contentez-vous de cela.

Vous n'avez pas trouvé que le marquis *de la Fuente* fît souvenir de M. *de Villars*. S'il n'y a point de guerre, sa femme partira au mois de septembre pour l'aller trouver. C'est une des plus raisonnables femmes d'ici : je vous prie de me mander tout ce que vous savez touchant la guerre.

Vous me dites, et cela est vrai, que l'on seroit bien heureux, si les lieux d'ennui pouvoient inspirer de solides et sérieuses réflexions pour le salut, nous détacher des choses de ce monde, qui se détachent tous les jours de nous :

la santé, la jeunesse, la beauté, les amis.

Il passera dans peu un étranger (1) à Lyon, qui vous remettra un très-petit présent de ma part. J'aime à vous marquer le plus souvent que je puis que je songe à vous, par ces légères bagatelles. M. *de Villars* en a honte; car il vous croit digne qu'on ne vous présente que des couronnes. Quand vous en auriez, il ne pourroit pas vous honorer, ni vous respecter au-delà de ce qu'il fait. Adieu, madame.

LETTRE XIX.

Madrid, 15 *août* 1680.

J'AI une véritable impatience d'avoir de vos nouvelles; j'en ai beaucoup aussi d'en apprendre de Paris, puisqu'on y parle sans cesse de guerre, sans que je

(1) Le marquis *de Ligneville*.

comprenne encore qui commencera à la déclarer. Les Espagnols ne sont pas en état de la soutenir. Leur misère passe tout ce qu'on en peut imaginer. Il est vrai qu'ils espèrent, ou, pour mieux dire, qu'ils croient sûrement que l'Empereur, l'Angleterre et la Hollande se joindront à eux. Le prince de Parme doit partir aujourd'hui pour aller commander en Flandre. On dit ici qu'ils n'ont pas voulu qu'elle s'achevât de perdre, sans un Espagnol naturel. Notre marquis *de Grana* a le cœur bien envenimé contre la France; et, s'il étoit secondé par tout ce qu'il voudroit bien mettre contre nous, il tailleroit ce qu'il appelle de la besogne. Il est galant homme, il a de l'esprit; mais, dans ses manières de parler, on le prendroit pour être né sur les bords de la Garonne.

Nous avons été ici en véritable péril de mourir des excessives chaleurs. La beauté et la fraîcheur de la reine n'en ont point souffert. Elle m'a promis de me donner un petit coffre pour vous. Dès

que je l'aurai, je chercherai une voie pour vous le faire tenir. Elle me paroît fort souhaiter votre amitié; je l'assure aussi qu'elle a raison de la souhaiter.

Je voudrois que l'on crût un peu moins aux horoscopes; je ne me reprocherai jamais d'avoir eu, sur ce sujet, de pernicieuse complaisance, et de n'avoir pas fait mon possible pour désabuser des fausseté qui s'y trouvent.

Il y a, dans la boîte que vous recevrez par le marquis *de Ligneville*, deux paires de bas de soie, des pastilles d'ambre dans une bourse, et un œuf d'aventurine avec des pastilles dedans, dont je crois que le goût ne vous déplaira pas. Je vous fais ce détail de peu d'importance, afin que vous vous aperceviez si l'on en prenoit quelque chose.

La connétable *Colonne* est dans la maison de son mari, assez inquiète de ce qu'elle deviendra, car elle n'est nullement résolue de s'en retourner en Italie avec lui. Elle voudroit bien pouvoir rentrer en ce temps-là dans un couvent

à Madrid ; bien entendu d'en sortir peu après, et de s'en aller, tant que terre la pourra porter, en Flandre, en Angleterre, en Allemagne ; car, pour en France, elle a peur qu'on ne l'y veuille pas souffrir. Vraiment c'est un original qu'on ne peut assez admirer, à le voir de près, comme je le vois. Elle a ici un amant ; elle me veut faire avouer qu'il est agréable, qu'il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux. Il est horrible ; mais ce n'est pas ce qui devroit diminuer son inclination et la rebuter, au prix d'une autre petite chose qui ne vaut pas la peine d'en parler ; c'est que cet amant ne l'aime point du tout, à ce qu'elle m'a dit. Elle se trouve heureuse cependant qu'il soit comme cela ; parce que, s'il répondoit un peu à ses sentimens, les choses feroient encore plus d'éclat. Elle ne déplaît point ; elle s'habille à l'espagnole, d'un air beaucoup plus agréable que ne font toutes les autres femmes de cette cour. Elle a trois grands fils mal élevés ; l'aîné va épouser une

des filles du duc *de Médina Celi*, premier ministre; mais vous ne vous souciez guère de tout cela.

Il est fort question ici que, dans peu, la duchesse *de Terranova* quittera sa place de *camarera mayor* qui sera, à ce qu'on dit, donnée à la duchesse *d'Albuquerque*. C'est une joie dans cette cour; car cette première n'y est pas aimée. Pour moi, il ne m'importe, pourvu que la reine s'en trouve bien. Adieu, ma très-chère madame; dites-vous souvent que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XX.

Madrid, 29 *août* 1680.

Je ne reçois point de lettres, madame; je n'ai point de vos nouvelles, et j'en voudrois savoir préférablement à toutes celles qu'on me peut mander de Paris. Comment vous portez-vous? Que faites-vous du matin jusqu'au soir? Combien serez-vous à Lyon? Après cela, je vais

vous dire des miennes, qui ne sont pas des plus agréables. La misère augmente ici tous les jours, et les monnoies n'y sont point rehaussées. De douze mille écus que le roi donne à M. *de Villars*, ce n'est à Madrid qu'environ cinq mille cinq cents écus. Notre maison nous coûte neuf mille fr. de loyer. Voyez ce qui reste pour toutes sortes d'autres dépenses. M. *de Villars* veut donc me renvoyer pour se loger moins chèrement, et ne garder que très-peu de gens après mon départ. C'est une chose fort triste pour moi que cette séparation, attachée comme je le suis à M. *de Villars*, et fort triste aussi par ne trouver d'autre moyen de soulager sa dépense. J'ai été quelque temps sans dire ce projet à la reine, et quand je le lui ai appris, elle n'a pu le croire, ni s'y résoudre. Il y a plus d'honneur que de vanité à se persuader que cette pauvre princesse me regretteroit en demeurant en Espagne dans son triste palais, et ses tristes petites occupations. On lui a changé de *camarera mayor* : c'est, depuis

depuis deux jours, que la duchesse *d'Albuquerque* remplit cette place. La reine s'en accommodera mieux que de celle qu'elle avoit. Quel pays, madame, que celui-ci ! Il faut bien aimer M. *de Villars*, pour sentir de la peine à le quitter ; mais, à force aussi qu'on s'y ennuie, je désire qu'il n'y soit pas sans moi, puisqu'il n'y peut trouver mieux. Je sens une grande consolation d'avoir passé cette horrible canicule, dont je vous ai parlé, sans y avoir succombé. Il est mort ici une infinité de gens, et j'avois beaucoup de peur pour notre maison. Mais, ma chère madame, quand aurai-je de vos nouvelles ? Vous aurez, par un homme qui partira bientôt, ce petit coffre de la reine, plein de pastilles à manger.

LETTLE XXI.

Madrid, 5 *septembre* 1680.

Je vous ai mandé par ma dernière lettre la destitution de la duchesse *de Terranova ;* qu'on avoit mis à sa place la duchesse *d'Albuquerque ;* et que je ne pouvois être ni aise ni fâchée de ce changement, que selon que la reine s'en trouveroit bien ou mal. Quoique madame *de Terranova* ait une grande aversion pour la France et pour les François, elle m'a toujours traitée fort honnêtement. On croit que la reine n'aura pas sujet de se repentir de ce changement. L'air du palais est déjà tout autre, et le roi aussi. Sa majesté a permis à la reine de ne se coucher plus qu'à dix heures et demie, et de monter à cheval quand elle voudra, quoique cela soit entièrement contre l'usage. Il lui a accordé encore une chose qui lui a donné une grande joie. Il y a trois ou quatre jours

que me voyant entrer dans sa chambre, elle vint au-devant de moi avec un air de gaîté extraordinaire, et me dit : *Ne direz-vous pas oui à ce que je vais vous demander ?* C'étoit que le roi vouloit bien que ma fille eût l'honneur d'être une de ses dames. Elle en étoit transportée. Vous jugez bien avec quel respect et quel plaisir je reçus ce qu'elle me disoit; mais elle fut un peu mortifiée quand je lui répondis que je croyois qu'il falloit, avant que d'accepter cet honneur, que M. *de Villars* en eût la permission du roi, notre maître. Ma fille ne s'en sent pas de joie. A son âge, combien ne se figure-t-on point de plaisirs dont, selon les apparences, elle ne jouiroit pas long-temps? Elle auroit d'illustres compagnes; car ce ne sont que des filles des maisons de Portugal, Aragon, Mauriquès, Castille; enfin tout ce qu'il y a de plus grand dans le royaume. Elles ont beaucoup de petites fonctions. La plupart n'omettent rien de celles qui regardent la galanterie.

LET

Je
lett
7

m'éussi… fais ce que je puis
este, … us que je ne le
… a neuf jours
… qu'elle étoit
… pçonne pas.
… sa mode,
…, qui est la Elle est
où l'on est ici. Elle … îche;
et les monnoies ne haussen… faut
vous ai que trop entretenue de … us
je ne veux point que vous y fassiez …
flexion. Vous êtes vive, et vous m'aim…
Pensez une fois, et puis n'y pensez plus, que les douze mille écus qu'on a d'appointemens, ne font ici que cinq mille cinq cents écus, et que nous payons neuf mille francs de loyer de notre maison. Je vous ai déjà mandé que M. *de Villars*, ne pouvant plus subsister, prenoit la résolution de me faire partir d'ici le mois prochain. Le marquis *de Grana*, qui est riche par lui-même, par ce que son maître lui donne, et par les pensions qu'il tire de cette cour, dit bien aussi qu'il n'y peut pas subsister. Qu'il

L'on ne parle plus de guerre ici. Ce n'est pas ce qui me rassureroit.

Adieu, madame; je vous quitte pour m'aller parer. La reine vient de me mander que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de notre roi, et que je ne manque pas d'aller au palais avec tout ce que j'ai de diamans. Si j'avois pu ce matin être à sa toilette, je lui aurois conseillé de n'affecter pas trop de magnificence ce jour-ci; car elle ne fera plaisir à personne; et je suis assurée que le roi, son oncle, l'en dispenseroit volontiers.

LETTRE XXII.

Madrid, 12 *septembre* 1680.

J'AI enfin reçu deux de vos paquets de Lyon, madame, et j'ai fort peu de temps à y répondre, parce que le courrier part ce soir. J'étois affligée de ne point recevoir de vos nouvelles; mais je ne l'étois point de l'appréhension que

vous m'eussiez oubliée. Vous me parlez de la peste, et de la peine où vous en êtes pour moi. Elle ne m'a point approchée, Dieu merci, et il faut espérer qu'elle laissera Madrid hors d'intrigue. Vous me parlez encore d'une autre peste, qui est la continuation de la misère où l'on est ici. Elle augmente toujours, et les monnoies ne haussent point. Je ne vous ai que trop entretenue de tout cela; je ne veux point que vous y fassiez de réflexion. Vous êtes vive, et vous m'aimez. Pensez une fois, et puis n'y pensez plus; que les douze mille écus qu'on a d'appointemens, ne font ici que cinq mille cinq cents écus, et que nous payons neuf mille francs de loyer de notre maison. Je vous ai déjà mandé que M. *de Villars*, ne pouvant plus subsister, prenoit la résolution de me faire partir d'ici le mois prochain. Le marquis *de Grana*, qui est riche par lui-même, par ce que son maître lui donne, et par les pensions qu'il tire de cette cour, dit bien aussi qu'il n'y peut pas subsister. Qu'il

est gascon, cet Allemand ! un peu hargneux sur les affaires de France, et sur tout ce que projette et exécute le roi, notre maître.

Mais votre portrait, que vous me faites espérer, il faut le confier à mes enfans qui seront à Paris avant la fin de ce mois. En vérité, je ne puis vous dire le plaisir que vous me faites. Je ne croyois plus être aussi sensible que je trouve que je le suis sur cette sorte de joie. Mes enfans vous auront vue à Lyon. Qu'ils auront été aises, s'ils tiennent de leur mère !

On se trouve toujours bien du changement de la *camarera mayor*. L'air du palais en est tout différent. Nous regardons présentement la reine et moi, tant que nous voulons, par une fenêtre qui n'a de vue que sur un grand jardin d'un couvent de religieuses qu'on appelle *l'Incarnation*, et qui est attaché au palais. Vous aurez peine à imaginer qu'une jeune princesse, née en France, et élevée au Palais-royal, puisse compter cela

pour un plaisir ; je fais ce que je puis pour le lui faire valoir plus que je ne le compte moi-même. Il y a neuf jours qu'on soupçonnoit encore qu'elle étoit grosse. Pour moi, je ne le soupçonne pas. Le roi l'aime passionnément à sa mode, et elle aime le roi à la sienne. Elle est belle comme le jour, grasse, fraîche ; elle dort, elle mange, elle rit ; il faut finir là ; et, avec tout l'esprit que vous avez, je vous défie de deviner tout ce que j'aurois à vous dire ensuite de tout cela.

Adieu, ma chère madame ; je voudrois bien écrire encore, si j'en avois le temps ; mandez-moi ce que vous saurez de la paix et de la guerre.

Vous recevrez un petit paquet que je ne vous envoie, que parce qu'il ne vous coûtera rien de port ; car, pour peu que vous en payassiez, ce seroit plus qu'il ne vaut : c'est pourtant la reine d'Espagne qui vous l'envoie.

Je rends mille grâces à M. *de Coulanges*, de sa prose et de ses vers. La

marquise *d'Uxelles* m'avoit envoyé ceux qu'il avoit faits pour elle, en passant à Châlons-sur-Saône.

LETTRE XXIII.

Madrid, 26 *septembre* 1680.

Je reçois présentement vos lettres. Je dirai aujourd'hui à la reine tout ce que vous m'écrivez d'honnête et d'obligeant pour elle. Que dix-huit ans et une heureuse disposition à croire tout ce qu'on souhaite, sont choses agréables, et conservent bien la santé et la Beauté ! Pour moi, je lui dis tous les jours que, par malheur, j'ai toute ma vie été opposée à cette heureuse situation.

Celle de la pauvre connétable *Colonne* est à présent bien détestable. Il y a plus de deux mois que je lui ai prédit ce qui arriveroit. Mais, sans nulle réflexion, elle vivoit au jour la journée, comptant qu'on la laisseroit jouir de la liberté de sortir de sa maison, de faire des visites,

et qu'on ne parleroit de rien qu'après les noces de son fils aîné. Il y a douze ou quinze jours qu'on lui vint signifier, de la part du roi, qu'il ne se mêloit plus de ses affaires, et qu'elle songeât à obéir à son mari, qui vouloit la mener ou l'envoyer en Italie. Le lendemain, elle eut une défense de ne plus sortir de chez elle; le jour d'après, de ne plus voir personne; et, à tout moment, elle est dans les horreurs qu'on ne l'entraîne avec violence, et qu'on ne la mette dans une litière pour la mener où il plaira à son mari. Je ne veux pas justifier sa conduite passée, mais il faut convenir, en s'en souvenant, qu'elle a bien sujet de ne vouloir pas se confier à un mari italien. Elle fait ce qu'elle peut pour obtenir qu'on l'enferme ici dans le plus austère couvent qu'il y ait. Je ne sais pas ce qu'on lui accordera : elle n'a contre elle que le roi, le premier ministre, son mari, toute la famille *Balbasès*.

Elle me fait beaucoup de pitié.

Si j'en juge par les amples relations

de Madame (1) à la reine d'Espagne, jamais les plaisirs n'ont été pareils à ceux dont on jouit à Versailles.

M. *de Villars* dit toujours qu'il veut me renvoyer, à cause que la misère augmente à Madrid, et que, sans moi, il fera beaucoup moins de dépense. Je ferai tout ce qu'il voudra, quoiqu'avec peine, si je le laisse dans un lieu aussi triste, et dans un état aussi chagrinant que le sien. Jusqu'ici, on ne nous a point encore ôté le bien de la santé; mais ce bien est fragile et très-sujet à ne point durer, sur-tout quand on n'est plus jeune (2). Adieu, madame; tels que nous sommes, c'est entièrement à vous.

---

(1) *Charlotte-Elisabeth* de Bavière, princesse palatine, seconde femme de *Monsieur*.

(2) M. et madame *de Villars* avoient tous deux 55 ans. Il mourut en 1698; elle en 1706.

LETTRE XXIV.

Madrid, 10 *octobre* 1680.

PERMETTEZ-MOI, madame, de vous parler, avant toute chose, d'une petite bagatelle qui arriva hier à sept heures du matin. Ce n'est qu'un violent tremblement de terre qui dura la longueur d'un *miserere*. M. *de Villars* dans son lit et moi dans le mien, le sentîmes remuer. Il se leva, s'imaginant qu'à cause des horribles pluies, les fondemens de la maison s'écrouloient. Pour moi, je m'écriai, assez effrayée, que c'étoit la terre qui trembloit. Il vint trois secousses qui donnèrent un mouvement à toute la maison, comme pourroit être celui d'un arbre agité du vent. Les prêtres dans les églises où ils disoient la messe, eurent de la peine à empêcher que le calice ne fût renversé. La plupart des hommes et des femmes couroient en chemise dans les

places et dans les rues, sans savoir où se cacher, pour éviter l'accablement dont ils se croyoient menacés par la ruine des maisons. Je n'avois pas imaginé qu'à tous les désagrémens d'Espagne, il se fût joint celui de s'y voir englouti dans la terre, qui s'est ouverte en quelques endroits, ou écrasé sous les ruines des maisons; car jamais on n'a vu ici de ces tremblemens. Hier, à tout moment, je croyois que cela alloit recommencer. Comme les pluies recommencent, il se pourra bien faire qu'il reviendra encore quelque tremblement. Je souhaite avoir cette singularité par-dessus vous, et que vous n'éprouviez de votre vie ce qu'on pense en pareille occasion. Je ne sais point encore si le tremblement de terre aura été jusqu'à l'Escurial, où cette cour est depuis lundi dernier. Je fus, dimanche au soir assez tard, avec la reine, qui n'avoit pas beaucoup d'envie d'aller en ce lieu, dont les plus grandes beautés sont les magnifiques places qu'on a fabriquées pour mettre les corps des rois

et des reines après leur mort. Elle n'a pas laissé de marquer de la joie d'y aller, pour faire voir sa complaisance pour les volontés du roi. Elle m'écrivit, le lendemain, qu'elle n'avoit pas trouvé tout ce que je lui avois dit de cette maison ; car il est vrai que je lui en avois parlé à lui donner de l'envie d'y aller. Je ne vous dis point tout ce qu'elle m'a dit, ni tout ce qu'elle m'a écrit sur la peur qu'elle a que je ne m'en aille. Elle ne le peut croire par cette heureuse facilité qu'elle a à se persuader tout ce qui lui peut ôter du chagrin. Elle me fit savoir, avant que de partir pour l'Escurial, que, sans m'en parler, elle avoit écrit d'une sorte à *Monsieur* sur mon sujet, qu'elle ne pouvoit pas croire qu'il n'eût assez de crédit pour obtenir qu'on m'accordât de ne point m'en aller, et qu'elle avoit représenté les raisons et les véritables besoins qu'elle croit avoir que je ne parte pas d'ici. Je l'ai suppliée de se préparer au peu d'effet qu'aura sa lettre ; et j'ai ajouté que, si elle m'avoit fait l'honneur de m'en de-

mander mon avis, je lui aurois dit de marquer simplement le bonheur que j'avois de lui plaire, et de n'insister point sur autre chose. Quoi qu'il arrive de cette lettre, je lui en aurai autant d'obligation que si le succès en étoit heureux; mais je ne m'y attends pas.

Je ne puis finir celle-ci, sans vous parler de quelle manière cette cour se prépare pour les voyages, qui ne sont jamais qu'à l'Escurial ou Aranjuez. Il en coûte au roi des sommes immenses; il n'y a pourtant que sept lieues; mais les voleries, sur cela, vont toujours leur chemin. Il y a, pour le moins, ce jour-là, cent cinquante femmes du palais, soit *segnoras de honor*, ou dames qui sont comme les filles d'honneur en France, ou *camaristes* ou leurs *criadas*, ou servantes. Pour les *segnoras*, ce sont de vieilles veuves, toujours habillées et coiffées de la même sorte; les dames sont en leur plus beaux habits, avec des chapeaux et des plumes, assez galamment mises, et sur leurs épaules ce qu'elles appellent *mantilles*:

ce n'est ni manteau, ni écharpe ; cela est de velours en broderie d'or et d'argent ; les unes les ont vertes, les autres incarnates. Elles les portent d'un air particulier, un bout qui passe sous le bras, et l'autre sur l'épaule, en sorte qu'elles ont un bras dégagé. Voilà ce qu'elles ont de meilleure grâce. Tous les galans les voient monter en carrosse, et font leur chemin en galopant après elles. Plusieurs de ces messieurs, sur de beaux chevaux, suivent *incognito*, avec des bonnets qui s'abattent, et qui leur cachent le visage. Ils ne sont pas, pour cela, inconnus à leurs dames. La reine avoit, le jour qu'elle fut à l'Escurial, un chapeau avec des plumes jaunes et noires ; mais, pour ces *mantilles*, il est écrit qu'il faut que les reines n'en portent point, en dussent-elles mourir de froid. Je ne pourrai vous faire comprendre comme cette princesse est embellie, crue et engraissée ; un teint admirable ; elle s'aime aussi passionnément. L'ordre de ce voyage de l'Escurial est que la cour y séjourne

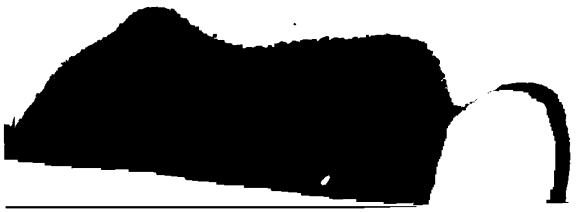
jusqu'à la Toussaint. Le lendemain, leurs majestés font prier Dieu solennellement pour tous les rois et reines, qui sont là devant leurs yeux; et, le jour d'après, ils reviennent à Madrid avec le même équipage qu'ils en sont partis. Mais, si j'étois à leur place, je n'y reviendrois pas, et j'établirois ma cour en un autre lieu, où la terre ne trembleroit point.

Si le courrier n'alloit partir, je crois que je vous écrirois jusqu'à demain. Quel signe est-ce, madame ? car je n'aime point du tout à écrire.

LETTRE XXV.

Madrid, 31 *octobre* 1680.

J'attends la reine à son retour de l'Escurial, pour lui faire voir tout ce que vous me dites d'elle dans votre lettre. Elle a été deux jours malade. J'y envoyai aussitôt, pour m'offrir de l'aller servir. Ce n'étoit rien, et j'en fus doublement aise; car nous avons souhaité, M. *de Villars* et moi, qu'elle fût un peu sous



sous sa propre conduite, et que l'on vît que je ne suis pas bien empressée de la cour. On dit qu'il s'est passé plusieurs petites affaires; si j'avois été là, nous n'aurions pas été d'accord; car je l'aurois suppliée de n'abuser pas de la permission qu'on lui donnoit de monter à cheval, et de ne s'en servir que rarement. Elle m'a souvent honorée de ses lettres. Elle est toujours persuadée qu'il est impossible que je m'en aille. Cependant, si M. *de Villars* avoit eu de l'argent pour me faire partir, je crois que je serois déjà bien loin. Je pense vous avoir écrit que ma fille ne seroit point dame de la jeune reine. On dit que c'est une loi indispensable qu'il faut demeurer dans le palais; qu'il est de toute nécessité d'y faire de la dépense, et que dix mille francs ne suffiroient pas : au moins quatre ou cinq femmes pour servir; un ordinaire, des meubles, des habits, et, au bout de tout de cela, entre vous et moi, une vie fort ennuyeuse, et qui ne promet pas une fortune assurée. Je ne puis, ma

chère dame, vous en dire davantage ; il le faudroit pourtant, si je voulois vous faire comprendre mille choses que, malgré tout l'esprit que vous avez, vous ne pouvez pénétrer de si loin. Je vous prie encore que vous ne vous amusiez point, s'il se peut, à faire des réflexions sur notre malheureux état, état dont, par discrétion, je vous cache plus de la centième partie du désagrément. Pour m'en remettre, j'use du charmant remède de songer que je ne suis rien moins que jeune, que la mort approche, et qu'il est meilleur qu'elle nous trouve dénués de tout ce qui compose les plaisirs de la vie. Pour vous, madame (1), qui la pouvez envisager d'une plus longue durée, vous avez de quoi être plus vive et plus sensible aux injustices de la fortune. Je ne vous dis point tous les souhaits que je fais pour qu'elle puisse changer, et à quel point, si on le mérite, je

(1) Madame *de Coulanges* avoit pourtant 49 ans.

vous crois digne d'être heureuse ; mais, madame, quel trésor, si nous pouvions découvrir et mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, et de nous en servir pour l'autre vie ! Je ne me saurois plaindre de ce que nous souffrons, tant que Dieu me conservera mes enfans (1), que j'aime tendrement.

Je n'ai point encore de nouvelles de votre portrait ; j'espère pourtant l'avoir bientôt par un gentilhomme que nous attendons. Que ce portrait me fera de plaisir !

Nous fûmes hier à une maison du roi, à deux lieues d'ici, qu'on nomme le Pardo. Il n'y a autour ni bois, ni jardins, ni fontaines ; et, dans la maison, ni siéges, ni bancs, ni tables, ni carreaux, ni lits ; c'est pourtant la favorite, et celle où leurs majestés vont très-souvent. Je ne sais pas encore à quoi elles s'y peuvent

(1) Le maréchal son fils étoit âgé de 28 à 29 ans.

divertir : je le demanderai à la reine. Toute mon attention fut de regarder très-long-temps les portraits de cette reine *Elisabeth* (1), et de ce misérable don *Carlos* (2), en songeant à leurs funestes aventures : ils étoient bien faits l'un et l'autre.

LETTRE XXVI.

Madrid, 14 *octobre* 1680.

Votre petit portrait a été très-bien reçu, et trop bien de M. *de Villars*, qui en fait son propre. Je n'ai pas laissé de le porter au palais, où il a passé par toutes les mains des dames ; car, pour les

(1) Fille aînée de *Henri II* et de *Catherine de Médicis*, femme de *Philippe II*, roi d'Espagne. Elle mourut le 3 octobre 1568, en couche, non sans soupçon de poison.

(1) Fils de *Philippe II*, exécuté le 24 juillet 1568. Il avoit demandé et obtenu la princesse *Elisabeth* ; mais le roi, étant devenu veuf, la prit pour lui.

hommes, ils ne peuvent ici rien admirer que de bas en haut, par les fenêtres. La reine le prit d'abord pour celui de madame *de Nevers*. Ce portrait fait souvenir de vous, c'est-à-dire, qu'il ne vous ressemble pas parfaitement; et il est impossible, quand on viendroit à bout de peindre tous vos traits, d'imiter que très-grossièrement ce qu'il y a de vif et de spirituel dans tout ce qui compose votre visage. Ce n'est pas la faute du peintre, et ce petit portrait est aussi bien et aussi agréable qu'on le pouvoit faire. Je vous en rends mille grâces, ma chère madame, et de tout ce que vous me dites pour me marquer votre amitié et votre tendresse. Je ne puis pas mieux sentir l'amitié que j'ai pour M. *de Villars*, que d'être avec lui dans le pays du monde le plus rempli d'ennuis. Car, comme dans les lieux de plaisir, on dit ordinairement que les semaines passent fort vîte, celles d'ici sont d'une longueur infinie. Je vais souvent au palais; peut-être ne trouverois-je pas tant d'ennuis, si

LETTRE XXVII.

Madrid, 28 *novembre* 1680.

Je n'ai point eu de vos lettres par ce courrier. Je vous ai déjà mandé que je ne m'en allois plus. Quand jusqu'ici j'aurois douté de l'amitié que vous croyez que j'ai pour M. *de Villars*, j'en serois plus que certaine à l'heure qu'il est, par la joie que j'ai sentie de ne m'en point aller de cette aimable ville de Madrid; entendez par ce mot *aimable*, tout l'opposé de ce qu'il dit en effet. Après tout cela, malgré la destinée, je commence à jouir aujourd'hui d'un plaisir. Nous quittons notre grande, incommode et chère maison pour aller loger dans une autre beaucoup moins chère, et très-commode. A peine ai-je trouvé de quoi vous écrire, n'ayant plus rien dans ma chambre. Notre jeune reine m'a fait paroître plus de joie de ce que je ne m'en allois point

point, que vraisemblablement cela ne lui en a dû causer.

Je ne vous entretiendrai guère aujourd'hui. Il m'en déplaît fort, ma chère madame ; car il me semble que j'aurois bien des choses à vous dire.

LETTRE XXVIII.

Madrid, 27 *décembre* 1680.

Vous m'écrivez que le marquis *de Ligneville* a passé par Lyon, et qu'il ne vous a point vue. Ce n'est pas de quoi je me soucie ; et je lui pardonne de n'avoir pas eu cet esprit, pourvu qu'il vous ait laissé le petit présent que je vous envoyois par lui.

Je suis beaucoup plus tranquille que je n'étois le temps passé, quand je vous parlois de la peine que me causoit cette vue d'un départ prochain. Le petit secours, que le roi a eu la bonté de donner à M. *de Villars*, nous fait un peu respirer. Nous avons payé et quitté notre grande

maison de huit cents pistoles de loyer, et nous sommes présentement dans une autre la moitié moins chère, et mille fois plus commode. Je ne voudrois pour rien du monde que la guerre recommençât; car je me souviens trop de la vivacité de mes peines dans ce cruel temps. Mais quel plaisir, sans qu'il en fût question, de sortir d'Espagne, et de pouvoir subsister en quelque lieu agréable, jouissant du plaisir de voir et d'entretenir ce qu'on aime! Si vous me revoyez jamais, vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de me siffler comme un perroquet; car assurément je perds ici l'usage entier d'entendre et de parler, comme on fait au coin de votre feu. Il fait ici le même froid qu'à Paris; mais il n'y a point de cheminées. Nous en avons fait faire une dans notre nouvelle maison, qui est la plus grande consolation que nous ayons à Madrid. Elle n'en donne point aux dames qui me viennent voir; car elles ne savent point s'asseoir dans une chaise, ou sur quelque autre siége. C'est une chose plaisante que l'air

qu'elles ont, quand elles sont assises : elles paroissent lasses, fatiguées, ne pouvant non plus se tenir que si on les faisoit danser sur la corde. Voilà de belles nouvelles ; mais jamais Madrid n'en a moins produit. Tout y est dans une manière d'assoupissement misérable.

Vous recevrez un paquet, qui en contient trois autres cachetés du cachet de la reine, et les dessus de sa propre main. Il y a deux paires de gants, et un éventail dans chacun ; vous aurez soin de les envoyer à leur destination. La reine ne vouloit pas que je vous mandasse que c'étoit de sa part, trouvant que le présent étoit trop petit. Vous le direz à mesdames *de Sévigné* et *de Vins*. On dit que les éventails seront meilleurs dans quelque temps. Cette jeune princesse continue d'embellir. Elle est grasse, le plus beau teint du monde, une gorge admirable, les yeux très-beaux, la bouche agréable. Quand je vois qu'elle croit avoir sujet de s'ennuyer, je change de discours. Adieu, madame.

LETTRE XXIX.

Madrid, 12 *décembre* 1680.

La connétable *Colonne* est dans un pitoyable état. Je crois que je vous ai mandé que son mari la fit partir un peu brusquement d'ici, pendant que la reine étoit à l'Escurial. Elle ne tua ni ne blessa personne. Elle est actuellement dans ce qu'on appelle l'Alcaçal (1) de Ségovie, très-misérablement traitée. La reine auroit fort souhaité qu'on lui eût accordé avant cela ce qu'elle demandoit pour toute grâce à son mari, qu'on la mît dans un couvent, le plus austère qu'on pût choisir à Madrid. Cette pauvre malheureuse écrit souvent au confesseur de la reine, qui, par l'ordre de cette princesse, va quelquefois exhorter le connétable à vouloir bien que sa femme vienne ici dans un couvent. Il y a douze ou quinze jours que ce mari dit au confesseur, qu'il ne

(1) Château royal de Ségovie.

pouvoit consentir que sa femme vînt à Madrid, si elle ne se faisoit religieuse dans le couvent où elle entreroit, et que lui, il prendroit les ordres. Le confesseur a écrit cette proposition à la connétable, qui l'a acceptée. Je crois qu'il n'y a pas une moindre vocation que la sienne à la religion. Cependant, comme elle a fait dire à son mari qu'elle fera tout ce qu'il voudra, cela pourra l'embarrasser; car je ne crois pas qu'il ait aucune intention de la faire entrer dans Madrid. On m'écrit de Paris que je me mêlois de ses affaires, et que j'étois fort dans ses intérêts. J'ai répondu sur cela à une de mes amies qui m'en écrivoit, que je croyois qu'on avoit jeté à croix ou pile, duquel il valoit mieux m'accuser, ou de trop de dureté pour cette infortunée, ou de trop de pitié. Car pour elle, elle se sentit tout-à-fait outragée, quand elle vint dans notre maison, pleurant et demandant qu'on l'y souffrît pour une nuit, et qu'on lui prêtât secours pour la faire entrer dans son couvent; on ne put lui accorder ce qu'elle

vouloit, et je la résolus avec une peine extrême à retourner chez le marquis *de los Balbasès*, où je la remenai à dix heures du soir, M. *de Villars* ne voulant pas se mêler de ses affaires. Si j'ai eu pitié d'elle depuis cette visite-là, cette pitié ne s'est signalée en rien; et la reine qui auroit bien voulu lui faire le plaisir d'obliger son mari de la mettre ici dans un couvent, dit que *Monsieur* lui a recommandé de lui rendre tous les bons offices que raisonnablement elle pourroit désirer d'elle. Celui de la faire enfermer dans un couvent le plus austère, ne paroissoit pas indigne à cette princesse qu'elle s'y employât.

M. le prince de Parme est donc amoureux de la comtesse *de Soissons?* Ce n'est pas un joli galant. Ce n'est pas aussi que s'il avoit cent mille écus dans son coffre, il ne les dépensât en un jour; mieux qu'aucun homme du monde, pour plaire à sa dame. Le roi, notre maître, ne peut pas souhaiter un autre gouverneur en Flandre pour sa majesté Catholique.

La reine ne se divertit pas si bien qu'on pourroit le croire. Elle est jeune et saine, d'un heureux tempérament. Je ne pense pas qu'au reste du monde l'on voie ce que nous avons vu depuis que nous sommes dans ce royaume; la peste, la famine, des ravages d'eaux dont on n'avoit jamais entendu parler; un tremblement de terre, qui a presque entièrement détruit cinq ou six villes; sans compter les frayeurs où je fus après cela quinze jours durant. Le moindre mouvement me paroissoit un tremblement de terre; mais il nous manquoit encore quelque chose, une comète. Assurez-vous que depuis huit jours il en paroît une des plus grandes et des mieux marquées qu'on ait jamais vues. Elle commence à se montrer sur les quatre à cinq heures du soir, et dure jusqu'à huit ou neuf. Comme il ne nous appartient pas d'en avoir peur, c'est une des choses qui me sont le plus indifférentes; car je suis persuadée qu'elle ne signifie rien pour la France.

LETTRE XXX.

Madrid, 26 *janvier* 1681.

Il faut vous dire deux mots de la connétable *Colonne*. Je trouvai le confesseur de la reine, il y a deux jours, au palais, qui avoit apporté une lettre pour la montrer à cette princesse, avant qu'il la fermât. Il venoit de chez le connétable *Colonne*, qui l'avoit écrite à sa femme, en présence du confesseur. Elle contient que le mari consent qu'elle vienne à Madrid, dans un couvent nommé; qu'elle prenne l'habit de religieuse le même jour qu'elle y entrera; et, trois mois après, qu'elle fasse profession. Je ne doute pas qu'elle n'accepte ces conditions pour quitter le lieu qu'elle habite présentement. Je ne conseillerois pas à la reine de répondre qu'elle n'en sortira jamais.

Cette princesse continue de se bien porter, et de passer à l'église sept ou huit

heures les jours et veilles de grandes fêtes. Je ne voudrois pas vous répondre qu'elle en fût plus dévote. J'ai toujours l'honneur de la voir souvent. Le roi l'aime autant qu'il peut; elle le gouverneroit assez; mais d'autres machines, sans beaucoup de force ni de rapidité, donnent d'autres mouvemens, et tournent et changent les volontés du roi. La jeune princesse n'y est pas trop sensible. Elle parle présentement très-bien espagnol. Elle connoît toute la cour, et les différens intérêts de ceux qui la composent. La reine, sa belle-mère, qui est très-bonne princesse, l'aime toujours fort tendrement.

LETTRE XXXI.

Madrid, 23 *janvier* 1681.

Le comte *de Monterei* a été exilé de cette cour, il y a quatre ou cinq jours. On ne dit point pourquoi. Je ne le puis comprendre, si ce n'est qu'il est le plus

honnête homme du monde, et le plus propre à bien servir son roi. L'on refuse toujours le congé à son père, le marquis *de Liche*, qui est ambassadeur à Rome, malade, ruiné, par conséquent fort ennuyé. Je vis, l'autre jour, sa femme, qui est fort jolie, fondre en larmes aux pieds du roi, pour obtenir le congé. Je ne vous parlerai point de choses plus divertissantes et plus gaies, ma chère madame. Qu'il est difficile de l'être à Madrid! et que, si l'on avoit de bonnes dispositions pour la pénitence, ce seroit un lieu propre pour la faire! La reine est en parfaite santé, et dans une grande fraîcheur. De vous dire de quoi elle soutient tout cela, c'est ce que j'ignore absolument.

LETTRE XXXII.

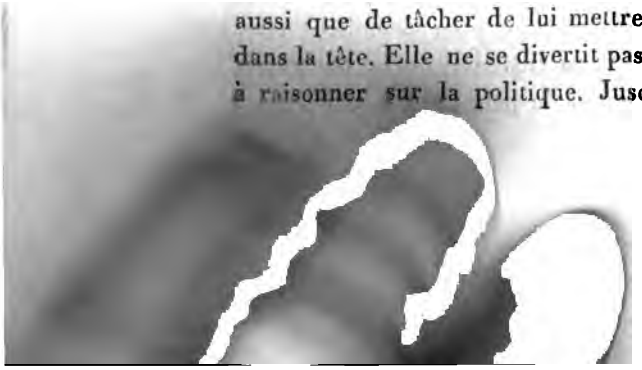
Madrid, 6 *février* 1682.

Vous n'avez donc point reçu par le marquis *de Ligneville*, le petit présent que je croyois qui vous seroit fidèlement rendu? Les messagers ordinaires, à ce que je vois, ont plus d'honneur et de probité que les gens de qualité portant de beaux noms. Vraiment, madame, ce n'est pas pour le vanter; mais ce que je vous envoyois, quoique peu précieux et peu magnifique, étoit pourtant joli et bien choisi; et j'aimois à imaginer que tout cela vous plairoit. Ce *Ligneville* est des amis du marquis *de Grana*, et ma confiance étoit parfaite. Ne vous fatiguez d'aucun compliment pour la reine Catholique, je les lui fis hier.

L'on attend, tous les jours ici, la connétable *Colonne*, pour prendre l'habit de religieuse. Son mari, qui est fort avare, dispute sur le prix avec le couvent où

elle doit entrer. Elle écrivoit, l'autre jour, que sa sœur *Mazarin* feroit bien mieux de venir se faire religieuse avec elle.

Je songe à ce que je puis vous dire de cette cour. Je ne manquerois pas de matière; mais, de si loin, il n'est pas possible de traiter beaucoup de sujets. La vie du palais ne convient point à des personnes qui n'y sont point nées, ou du moins qui n'y sont pas venues dès l'enfance; il faut pourtant dire la vérité en faveur des Espagnols, qu'ils ne sont ni si terribles, ni si soupçonneux qu'on nous les figure. Les reines sont toujours bien ensemble. Depuis le moment que la jeune est entrée en Espagne, M. *de Villars* s'est appliqué à la bien persuader qu'il falloit pour son repos, qu'elle fût en bonne union avec la reine, sa belle-mère, et qu'elle se gardât bien d'écouter des avis contraires. Je ne fais autre chose aussi que de tâcher de lui mettre cela dans la tête. Elle ne se divertit pas trop à raisonner sur la politique. Jusqu'ici



tout a assez bien été; et, entre vous et moi, tout auroit été encore mieux, si, dès la frontière, on lui eût ôté généralement toutes les Françoises. On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle en a, joint à mille aimables qualités. J'y vais toujours souvent, quoique je la supplie quelquefois de trouver bon que mes visites ne soient pas si fréquentes. Ma fille y va peu, quoique la reine m'ordonne souvent de la lui mener.

Je vous ai mandé que le comte *de Monterei* avoit été exilé. Le duc *de Veragas* le fut hier aussi. Il est dans l'alliance et ami de ce premier.

Je ne vous parle point de la misère de ce royaume. La faim est jusque dans le palais. J'étois hier avec huit ou dix *Camaristes* et *la Moline*, qui disoient qu'il y avoit fort long-temps qu'on ne leur donnoit plus ni pain ni viande. Aux écuries du roi et de la reine, de même. Je ne voudrois pas qu'on sût, au pays où vous êtes, que je me mêlasse seulement d'écrire cela. Mais je sais bien que vous

ne me commettrez pas, et qu'il y a bien souvent des choses dans mes lettres, dont on pourroit se moquer.

LETTRE XXXIII.

Madrid, 19 *février* 1681.

Me voici à mon second mercredi des cendres; ce qui m'a assez plu, c'est que le carnaval, comme je vous l'ai déjà mandé, ne veut point, en ce pays, se donner un air de plaisir; et hors qu'il n'y a plus de comédie au palais ni à la ville, tout le reste va son même train; personne ne fait le carême. Le palais est toujours la même chose. On y parle d'aller à Aranjuez, incontinent après Pâques, que la reine fera quelques remèdes, et qu'elle en reviendra sûrement grosse. Je vais souvent voir la marquise *de Grana*, qui est malade, et qui ne sort point depuis trois mois. Ce sera un grand hasard, si elle n'est la troisième ambassadrice qui mourra ici.

Elle prendroit la résolution de s'en retourner, sans qu'elle ne peut se déterminer à laisser son mari qu'elle aime fort.

La connétable arriva samedi dernier de fort bonne heure. Elle entra dans le couvent; les religieuses la reçurent à la porte avec des cierges, et toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. De là on la mena au chœur, où elle prit l'habit avec un air fort modeste. Un Espagnol, qui étoit dans l'église, m'a conté tout ce qu'il vit. L'habit est joli et assez galant, le couvent commode. Je ne puis avoir bonne opinion de l'esprit et de la pénétration de messieurs les Italiens et Espagnols, de s'être persuadés que cette femme ait pu accepter de bonne foi la proposition de se faire religieuse, et d'espérer par là qu'elle va leur assurer tout son bien. La première fois que j'entendis parler au confesseur de la reine de la commission qu'il avoit du connétable, d'écrire à sa femme, et de lui proposer ce parti, je crus que c'étoit une

pure raillerie, dont je n'aurois jamais voulu me mêler. Le bon père écrivit, et la dame n'hésita pas un moment à lui répondre qu'elle y consentoit. Pour moi, sans en savoir autre chose, je ne crois point du tout à cette subite vocation. Je ne me suis pas pressée de lui aller rendre visite : je ne sais encore quand je la verrai.

A propos de visites, vraiment j'en fis une, il y a trois ou quatre jours, qui m'effraya beaucoup. Une dame de qualité, femme du comte *Ernand-Nuguès*, depuis un mois ou six semaines étoit accouchée ; et, comme elle avoit été assez mal, on ne l'avoit point vue. J'envoyai savoir de ses nouvelles, et son mari, qui est de nos amis et qui parle bien françois, me manda que je ferois honneur à sa femme de l'aller voir. J'y fus donc : je m'assis un moment auprès de son lit ; car je ne l'eus pas plutôt envisagée, que je me levai. Je tirai son mari à part, et je lui dis que je ne demeurois pas plus long-temps, craignant d'incommoder madame sa femme.

Il

Il me répondit que point du tout; et moi, je l'assurai qu'elle étoit fort mal, n'osant lui dire qu'elle se mouroit. Il vint, sur ces entrefaites, deux Grandes d'Espagne, dont la duchesse *de Patrana* étoit une. Je sortis, et, à trois heures après minuit, la dame étoit morte : elle n'avoit que vingt-deux ans. Voilà la quatrième, depuis trois mois, qui meurt en couche. Le comte *Ernand-Nuguès* a été menin de notre reine, et a été assez long-temps en France. On est très-mal traité en ce pays-ci de toutes sortes de maladies.

Adieu, madame; je vais me promener dans un carrosse *incognito*, à une promenade publique, au milieu de la campagne, où il y a un prédicateur qui prêche quatre ou cinq heures, et qui se donne des soufflets à tour de bras ; on entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a pas d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle qui se voit, en carême, trois fois

la semaine. Le détail des dévotions de ce pays seroit une chose divertissante à vous faire savoir.

LETTRE XXXIV.

Madrid, 5 *avril* 1681.

Vous, madame, plusieurs de mes amies, et même mes enfans, vous paroissez étonnés et comme fâchés de n'être point informés par mes lettres de tout ce qui se passe ici touchant le rappel de M. *de Villars*, et ce qui me regarde en mon particulier, jugeant qu'il faut bien que ce ne soit pas un secret en cette cour. Vous m'en croirez bien, ma chère madame, puisqu'assurément, dans le nombre de mes défauts, je n'ai point celui de mentir. Rien au monde n'est donc venu à notre connoissance de ce qu'on a pu inventer sur la conduite que j'ai tenue ici. Vous et mes enfans me dites seulement que j'ai fait des intrigues dans le

palais. Si l'on savoit ce que c'est que l'intérieur de ce palais, et qu'aucune dame ni moi, ne nous disons jamais que bonjour et bonsoir, parce que je n'ai pu apprendre la langue du pays, on ne diroit pas que ça été avec les femmes, non plus qu'avec les hommes, dont aucun ne met le pied dans tout l'appartement de la reine. A l'égard du jeune roi, et de sa haine pour les François, qui est grande, je puis dire qu'elle est moins violente pour moi que pour les femmes françoises de la reine, par la raison qu'elles sont plus souvent auprès d'elle que je n'ai cet honneur. Si le premier ministre a fait négocier notre retour en France par l'ambassadeur d'Espagne, qui est à Paris, le roi, leur maître, n'en a rien su; car, le jour qu'on en eut ici la nouvelle, il parut fort étonné quand on la lui apprit, et demanda aussitôt si ce n'étoit point une marque qu'on allât rentrer en guerre avec la France. Jugez, sur cela, de beaucoup d'autres circonstances que je ne vous dis pas. Le roi et la reine sont dans

une grande union, et meilleure, depuis deux ou trois mois, qu'elle n'a jamais été. Je ne me vanterai pas de m'être mêlée de donner des conseils à la reine ; elle a un assez bon esprit pour n'en avoir pas besoin. Je ne sais si le roi lui communique les secrets de l'état ; c'est ce qui n'est jamais entré dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle. Je ne sais plus que vous dire ; car, en vérité, je ne trouve pas la moindre chose digne de remarque en tout ce qui s'est passé depuis que je suis en ce pays. Avec toute la tranquillité que doit inspirer le repos d'une bonne conscience, je suis pourtant affligée du malheur que j'ai de ne pouvoir quasi douter que mon nom n'a jamais été proféré que bien sinistrement devant tout ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans le monde ; et ce que je souffre à cet égard, me fait porter une véritable envie aux gens dont on n'a jamais entendu parler ni en bien ni en mal. Le jour que M. *de Villars* reçut son ordre pour son retour,

je tremblois qu'il ne portât aussi de me faire partir incontinent. Mais, quand je sus qu'il n'y en avoit pas un mot, je pris patience. J'ai plus de reconnoissance de cette bonté du roi, malgré mon innocence, que n'en ont mille gens pour les solides bienfaits qu'ils reçoivent tous les jours de sa majesté. Je ne laisserai point de partir la première, parce que M. *de Villars* s'en ira plus vîte, quand il sera tout seul, dès le moment qu'il aura reçu les derniers ordres du roi. Adieu, madame; laissez dire de moi tout ce qu'on voudra. Je vous verrai bientôt; ce me sera une véritable joie. Quel voyage ai-je à faire, et quelle fatigue à essuyer!

LETTRE XXXV.

Madrid, 17 avril 1681.

Je vous rends grâces de l'impatience que vous me marquez de savoir le temps de mon retour; je ne puis vous le dire. On a mille choses à faire avant que de partir.

C'est M. *de Villars* qui règle tout cela. J'ai pris congé de la reine avant son départ pour Aranjuez. Elle m'a fort commandé de l'y aller voir; mais je ne sais si j'irai. Vous me demandez des raisons pour alléguer contre les torts qu'on me donne au pays où vous êtes ; mais il me les faudroit apprendre auparavant. Tout ce que je sais de Paris, est qu'on publie que j'ai eu un grand démêlé avec un maître-d'hôtel de la jeune reine; mais, comme j'ai déjà répondu que je n'en connois pas un, et que jamais je n'ai eu le moindre mot avec homme ni femme, dedans ou dehors le palais, je ne saurois plus en rien dire. Toutes ces choses seront des nouveautés pour moi, quand j'arriverai à Paris. Il me semble qu'on dit encore que je vois trop souvent la reine. Si elle ne l'avoit pas voulu, cela n'eût pas été ; et si, de France, on avoit ordonné à M. *de Villars* que mes visites fussent moins fréquentes, on ne se le seroit pas laissé dire deux fois. Je vous conterai un jour plus au long comme je

m'y divertissois. Je vous supplie instamment encore une fois, ma chère madame, de laisser dire, sur mon sujet, tout ce qu'on voudra, pourvu que ces mensonges ne fassent point d'impression sur votre esprit : c'est tout ce que je désire de vous.

Ce que l'on vous mande de Rome de la connétable *Colonne* seroit meilleur pour elle que ce qui se passe ici. La pauvre femme est peut-être bien près d'éprouver de pires aventures que toutes celles qu'elle a eues par le passé. Il ne faut rien imputer à toutes ces sortes de têtes-là ; mais on ne peut s'empêcher de la plaindre. C'est la meilleure femme du monde, à cela près qu'il n'est pas au pouvoir humain de lui faire prendre les meilleurs partis, ni de résister à tout ce qui lui passe dans la fantaisie. Son mari part samedi ou lundi avec ses enfans. Il a marié l'aîné, comme vous savez, avec une fille de *Medina Celi*, premier ministre, qu'il emmène aussi à Rome. La connétable demeure dans son couvent,

où apparemment elle va manquer de tout. Elle y est déjà misérablement. Si je n'avois pas autant compati à son malheur, je n'aurois pu m'empêcher de me divertir à l'entendre parler comme elle fait. Elle a de l'esprit. Elle écrit que cela est surprenant, avec ses *hauts* et *bas*. Il étoit, en quelque sorte, facile à M. *de Nevers*, son frère, de la tirer du malheureux état où elle est, s'il étoit venu ici pour soutenir ses intérêts. Elle n'auroit pas été réduite à jouer la religieuse. Je pensai tomber de mon haut, quand le confesseur de la reine me dit qu'il lui alloit écrire la proposition de se faire religieuse pour sortir du château de Ségovie. Elle n'hésita pas un moment, comme je vous l'ai mandé, à trouver qu'elle en avoit la vocation. Je crus, au moins, qu'étant entrée dans le couvent, elle déclareroit qu'elle se moquoit, et que tout ce qu'elle avoit promis étoit pour sortir de prison; mais, au lieu de cela, elle prend l'habit dès l'instant qu'elle a mis le pied dans l'église. Il falloit que son frère vînt alors l'enlever

l'enlever de là, et tâcher de la faire aller demeurer avec la duchesse *de Modène*, comme on l'avoit proposé.

J'ai fort bien commencé et fini le carême; je n'en suis pas malade, Dieu merci. Le chocolat est une chose merveilleuse. N'en voudrez-vous point prendre?

On parle beaucoup de guerre avec le Portugal. Les deux princes veulent absolument qu'une certaine île soit à eux. Ils assurent qu'ils vont faire la guerre, si l'on ne la leur cède. On est pourtant tout-à-fait tranquille dans cette cour. Adieu, madame; je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

Madrid, premier mai 1681.

JAMAIS rien au monde ne m'a paru moins un compliment que tout ce que vous me dites, ma chère madame, sur l'obligeante envie que vous me marquez que j'aille loger chez vous en arrivant à Paris. Soyez bien persuadée que je pense

et que je sens sur cela tout ce qu'il faut pour inspirer une tendresse vive et reconnoissante. Mes enfans vous feront mille excuses de ma part, de ce que je ne puis faire ce que vous souhaitez. Ce sont des excuses bien différentes de celles que l'on emploie pour refuser une grâce ou un service que l'on ne peut rendre. Mais votre cœur est fait de manière que je ne puis douter que ce ne soit vous faire une espèce d'offense de mettre quelque obstacle aux services que vous voulez rendre. Je vous demande donc une infinité de pardons; je m'en demande à moi-même de m'opposer à la joie que j'aurois de me trouver à portée de vous voir, de vous parler à tout moment. Je ne suis pas destinée à des plaisirs continuels, il s'en faut bien; et, pour changer de discours, je vous avouerai que, depuis quelque temps je suis moins empressée de mon retour à Paris; car vous saurez que M. *de Villars* prit la résolution de me faire partir, quand il sut, par la lettre du roi, son maître, qu'il le rappeloit. Il crut,

pour plus grande commodité, qu'il étoit plus à propos que je m'en allasse la première, pour être en état de faire plus de diligence, débarrassé de femmes, de hardes et d'équipages; ne doutant point qu'au plus tard, trois semaines ou un mois après, il n'eût ordre du roi pour partir, et qu'il n'y eût un autre ambassadeur nommé. Mais je vois présentement qu'on ne parle de rien, et que M. *de Villars* peut demeurer encore ici long-temps. Cela étant, je ne voudrois plus m'en aller, pour ne pas laisser mon mari dans cet ennuyeux pays, où je puis être comptée pour quelque chose, par rapport au dénuement de toute sorte de plaisirs. Cependant M. *de Villars* ne pouvant s'imaginer d'être ici pour long-temps, et les chaleurs approchant, veut que je parte. A propos de cela, si vous trouvez par hazard, sur votre chemin, quelqu'un qui dise que le roi ait ordonné que je m'en revinsse en France, dites hardiment, madame, qu'il n'en est rien; sa majesté n'en a jamais écrit un mot à M.

de Villars. Si ce que je vous écris là n'étoit pas vrai, vous croyez bien que je ne vous manderois pas le contraire. Vous voyez à quoi se réduisent mes vanteries, qui sont de vouloir établir, parce que cela est vrai, que le roi n'ordonne point de me faire partir, par la raison de mes malversations. Je vous entretiendrai bien, madame, quand je vous verrai. Il ne me sera, je crois, guère difficile de vous faire avouer que je ne mérite pas beaucoup de blâme sur ma conduite en cette cour ; et, sans me vanter, peut-être n'ai-je fait tort à la conduite de personne. Adieu, ma chère madame.

LETTRE XXXVII.

Madrid, 15 *mai* 1681.

Je ne suis point encore partie; les pluies ont été si excessives et si continuelles ici, que les carrosses ni les litières ne peuvent se mettre en chemin. Présentement que le temps se met au beau, et qu'on nous fait espérer que nous apprendrons par le premier courrier, que le roi a nommé le successeur de M. *de Villars*, je partirai plus volontiers avec la certitude qu'il ne demeurera pas long-temps ici après moi. Leurs majestés Catholiques revinrent samedi d'Aranjuez. La reine a eu la bonté de me dire qu'elle eût été au désespoir d'en revenir sitôt, sans la joie qu'elle avoit de me revoir. Elle n'a pas pourtant engraissé dans ce charmant séjour. Je l'ai trouvée changée. J'ai vu la reine mère ces jours passés, dont j'ai tous les sujets du monde de me louer, par toutes les choses obligeantes qu'elle dit de la conduite

de M. *de Villars* et de la mienne, quant à l'union de sa belle-fille avec elle; et je suis bien persuadée qu'elle en écrit conformément à la reine en France. Je suis à vous, ma chère madame, plus que je ne puis vous le dire.

Fin des Lettres de Madame de Villars.

LETTRES

DE

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOTICE

SUR

MADAME DE COULANGES.

MADAME DE COULANGES a laissé d'elle la réputation d'une femme très-aimable et de beaucoup d'esprit ; mais on ne trouve dans les livres, pour ainsi dire, aucune particularité, aucun détail sur sa personne. Il seroit aujourd'hui fort difficile, et peut-être même impossible, de suppléer entièrement à leur silence. A la distance où nous sommes déjà du siècle de Louis XIV, comment puiser dans la tradition des renseignemens certains sur les personnages de ce siècle, lorsque les écrivains du temps ont négligé de nous en transmettre ? Les Lettres

de madame *de Sévigné* sont presque le seul écrit où il soit question de madame *de Coulanges*. Nous allons en extraire le peu de notions biographiques qu'elles offrent sur cette femme spirituelle.

Madame *de Coulanges* naquit en 1631, de M. *du Gué-Bagnols*, intendant de Lyon.

Elle épousa Philippe-Emmanuel *de Coulanges*, conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, mort en 1716, âgé de 85 ans. M. *de Coulanges* étoit cousin-germain de madame *de Sévigné*, dont sa femme devint l'amie intime et presque inséparable. Plein d'esprit et sur-tout de gaîté, très-agréable en société, à cause de ses saillies et de ses chansons, il avoit peu d'aptitude ou du moins peu de goût pour les fonctions graves et laborieuses de la magistrature. On

raconte qu'étant chargé de rapporter une affaire, où il s'agissoit d'une marre d'eau que se disputoient deux paysans dont l'un s'appeloit *Grapin*, il s'embarrassa tellement dans le détail des faits, qu'il fut obligé d'interrompre son récit: *Pardon, messieurs*, dit-il aux juges; *je me noie dans la marre à* Grapin, *et je suis votre serviteur*. Depuis cette aventure, il ne voulut plus être rapporteur, et il finit par se démettre de sa charge pour faire des voyages, des chansons et de bons dîners.

Madame *de Coulanges*, fille d'un simple intendant de province, et femme d'un homme de robe, qui avoit renoncé à son état, n'avoit aucun rang à la cour; et cependant elle y jouissoit de beaucoup de considération. Elle étoit nièce de la femme de *le Tellier*, ministre d'état, depuis chancelier, et cousine du fameux

Louvois, ministre de la guerre. La parenté lui donnoit un certain crédit auprès de ces deux hommes puissans ; et, comme on peut croire, ses amis lui fournissoient quelquefois l'occasion d'en faire usage. C'étoit sur-tout auprès de *Louvois* qu'on réclamoit ses bons offices, dans ce temps de guerres continuelles, où les emplois de l'armée passoient si rapidement de main en main. C'étoit beaucoup, pour avoir des succès à la cour, que d'être nièce et cousine de ministre ; mais ceux de madame *de Coulanges* tenoient encore à une autre cause bien plus honorable pour elle. C'est ce que madame *de Sévigné* a exprimé d'une manière si vive et si ingénieuse, en disant : *l'esprit de madame* de Coulanges *est une dignité*. Cet esprit n'étoit à dire avec grâce, avec des choses fines et im-

prévues, des mots vifs et piquans. On appeloit cela *les épigrammes de madame* de Coulanges. Voici ce qu'en dit madame *de Caylus* dans ses *Souvenirs*. « Madame *de Coulanges*, femme de celui qui a fait » tant de chansons ..... avoit une figure et un esprit agréables, une » conversation remplie de traits vifs » et brillans; et ce style lui étoit si naturel, que l'abbé *Gobelin* dit, après » une confession générale qu'elle lui » avoit faite : *Chaque péché de* » *cette dame est une épigramme.* » Personne en effet, après madame » *de Cornuel*, n'a dit plus de bons » mots que madame *de Coulanges.* » Madame *de Sévigné*, qui, dans ses Lettres, nous a conservé plusieurs bons mots de madame *de Cornuel*, que l'on cite encore tous les jours, en a rapporté aussi quelques-uns de madame *de Coulanges*;

mais ils n'ont pas fait la même fortune. Il semble qu'ils avoient quelque chose de plus délié, de plus fugitif, qui tenoit davantage aux circonstances des personnes, des lieux et du temps ; aux manières et au ton de celle qui les disoit ; en un mot, nous pensons qu'ils perdroient beaucoup à être déplacés ; et ce motif nous détermine à n'en transporter aucun dans cette Notice.

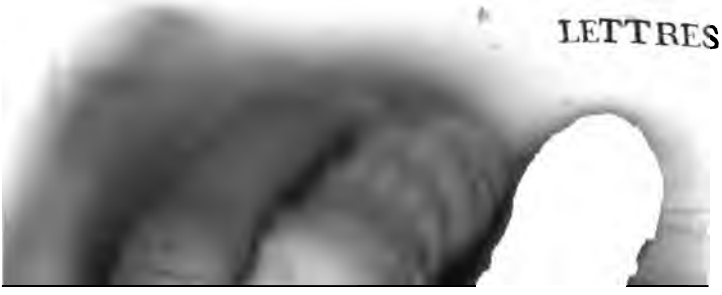
Madame *de Coulanges*, dont la malice s'égayoit souvent aux dépens des femmes que l'on soupçonnoit de quelque tendre foiblesse, fut à son tour l'objet des épigrammes ; elle fut accusée d'avoir un peu plus que de l'amitié pour le marquis *de la Trousse*, cousin-germain de son mari. Le marquis étoit follement amoureux ; elle, *dure*, *méprisante et amère*, à ce que dit madame *de Sévigné*, qui avouoit bonnement ne rien con-

cevoir à leur conduite. « Il y auroit, dit-elle ailleurs, à parier un an » sur l'état inconcevable et surprenant des cœurs de M. *de la Trousse* » et de madame *de Coulanges* ». Tout le monde n'avoit point là-dessus la même incertitude qu'elle. Madame *de la Trousse* étoit jalouse avec fureur de madame *de Coulanges ;* et *Louvois* ayant envoyé M. *de la Trousse* sur la frontière, demanda publiquement pardon à sa cousine de ce qu'il lui ôtoit, pendant l'hiver, *cette douce société.* « Au » milieu de toute la France, dit ma» dame de *Sévigné*, elle soutint fort » bien cette attaque ; elle ne rougit » point, et répondit précisément ce » qu'il falloit ».

Cette intrigue, vraie ou fausse de madame *de Coulanges* avec M. *de la Trousse*, n'empêcha point la scrupuleuse et dévote madame *de Main-*

tenon d'avoir toujours le plus vif attachement pour son ancienne amie de l'hôtel de Richelieu. Elle vouloit toujours l'avoir auprès d'elle à Versailles et à St.-Cyr, et alloit elle-même la voir quand elle étoit malade.

Nous ignorons dans quelle année est morte madame *de Coulanges*.



LETTRES

DE

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Lyon, premier août 1672.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle; et je vous rends mille graces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance qu'en sa violence (1). Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci passé, il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le

(1) Selon le proverbe, *que ce qui est violent ne dure pas.*

marquis *de Villeroi* passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour (1); je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère; dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveille; cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement! vous souvient-il de la figure que madame *Solus* faisoit dans le temps que vous étiez ici? Elle a fait imprudemment ses délices de madame *Carle*; celle-ci avoit, dit-on, ses desseins; pour moi, je n'en crois rien; cependant c'est le bruit de Lyon; en un mot, c'est de madame *Carle* que M. le marquis paroît amoureux. Madame *Solus* se désespère, mais elle aime mieux voir M. le marquis infidèle que de ne le point voir; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grâce de la nouveauté? Continuez à m'écrire, ma

(1) Place publique de la ville de Lyon.

très-belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame *de Rochebonne* est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois point que madame *de Grignan* eût été malade; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-temps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourroit, cet hiver, vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très-chère amie; j'oublioi de vous dire que le marquis *de Villeroi* se propose d'aller à Grignan avec votre ami le comte *de Rochebonne* : je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vîte dans votre château; mon impatience, *quoique violente*, dure toujours : cela me fait craindre pour le chaud; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser; ainsi, madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Belle-

cour. Vous me promettez de ne me point dire: *Allez, allez; vous êtes une laide;* cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame *Solus*. Vous savez bien que l'on dit à Paris que *Vardes* et lui se sont rencontrés: devinez où?

LETTRE II.

Lyon, 11 *septembre* 1672.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée; ce qui me persuade que je le mérite, c'est le chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir; j'ai fait vos complimens au *charmant* (1); il les a reçus, comme il le devoit, j'en suis contente; si je prenois autant d'intérêt

(1) François *de Neuville*, marquis, puis duc *de Villeroi*, pair et maréchal de France.

en lui que M. *de Coulanges*, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous, pour lui que pour vous. Madame *d'Assigni* a gagné son procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. *de Corbinelli;* son appartement est tout prêt; je l'attends avec une impatience, qui mérite qu'il fasse ce petit voyage; toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie. C'est à madame la comtesse *de Grignan* que j'en veux.

A madame DE GRIGNAN.

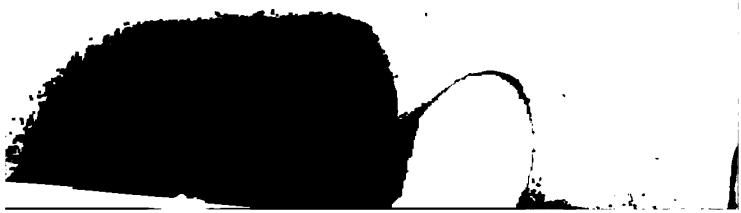
Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un, il y a deux jours; vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons; mais

le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère madame ; je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

LETTRE III.

Lyon, 30 *octobre* 1672.

Je suis très-en peine de vous, ma belle ; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps ? Falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée ? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas ! voici un adieu, ma délicieuse amie ; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous ! quelle extravagance ! Depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte ; je laisse ma famille, une



pauvre famille désolée ; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols ; de Bagnols à Rouanne ; et puis, *vogue la galère*. N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. *de Marsillac* (1) ? n'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite ? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste*; j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre abuser de votre crédulité, que, si j'étois reçue dans votre troupe à Grignan, je me passerois bien mieux de Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais, adieu, ma vraie amie, je garde le *charmant* pour la belle comtesse. Ecoutez, madame, le procédé du *charmant;* il y a un mois que je ne l'ai vu ; il est à Neuville (2), outré de tristesse ; et quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long ; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidé-

(1) De la charge de grand-maître de la Garde-robe.

(2) Château de la maison de *Villeroi*, à quatre lieues de Lyon.

lité de son *Alcine ;* il hait mortellement la chasse, et il ne fait que chasser ; il ne lit plus, ou du moins il ne sait ce qu'il lit ; plus de *Solus*, plus d'amusement ; il a un mépris pour les femmes, qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire ; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, madame, je ne comprends point qu'un amant ait tort, parce qu'il est absent ; mais qu'il ait tort étant présent, je le comprends mieux ; il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant l'absence. *Alcine* n'est pas de ce goût ; le *charmant* l'aime de bien bonne foi ; c'est la seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle ; j'ai été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus ; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination ? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il

qu'il contera les appas trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin (1) se confirme; je ne crois que médiocrement aux méchantes langues; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines; et puis, après un petit, un grand; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place? Adieu, madame; que je hais de m'éloigner de vous!

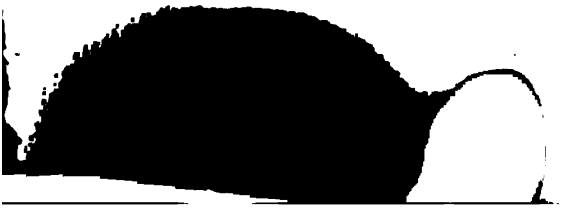
Venez, mon cher confident (2), que je vous dise adieu; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu; j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe; je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentimens que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. *de Grignan* pour la friponnerie; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher monsieur:

(1) M. *de Louvois*, ministre.

(2) A M. *de Corbinelli*.

quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie; adieu, madame la comtesse; adieu, M. *de Corbinelli;* je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant, mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que le roi a donnée à M. le coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.



LETTRE IV.

Paris, 26 *décembre* 1672.

Le siége de Charleroi est enfin levé (1); je ne vous demande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant que mademoiselle *de Méri* en envoie une relation à madame *de Grignan*. On ignore jusqu'à présent quelle route le roi prendra; les uns disent qu'il retournera tout droit à Saint-Germain; les autres qu'il ira en Flandre; nous serons bientôt éclaircis de sa marche. Sans vanité, je sais des nouvelles à l'arrivée des courriers; c'est chez M. *le Tellier* (2) qu'ils descendent, et j'y passe mes journées; il est malade; et il paroît que je l'amuse; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité. Je

(1) Le prince *d'Orange* fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 décembre 1672.

(2) Madame *de Coulanges* étoit nièce de la femme de M. *le Tellier*, depuis chancelier de France.

ne comprends point par quelle aventure vous n'avez pas reçu la lettre de M. *de Coulanges*, dans laquelle je vous écrivois; c'est une médiocre perte pour vous; j'ai cependant la confiance de croire que vous regrettez cette lettre, parce que je vous aime, ma très-belle, et que vous m'avez toujours paru reconnoissante. J'ai été à la messe de minuit; j'ai mangé du petit salé au retour; en un mot, j'ai un assez bon corps cette année pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec madame *de la Fayette*, et je me trouve si bien d'elle, que je crois qu'elle s'accommode de moi. Nous avons encore ici madame *de Richelieu*; j'y soupe ce soir avec madame *du Fresnoi*; il y a grande presse de cette dernière à la cour, il ne se fait rien de considérable dans l'état, où elle n'ait part. Pour madame *Scarron*, c'est une chose étonnante que sa vie : aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle; j'ai reçu une de ses lettres; mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que

cela attire. Le rendez-vous du beau monde est les soirs chez la maréchale *d'Estrées; Manicamp* et ses deux sœurs sont assurément bonne compagnie; madame *de Senneterre* s'y trouve quelquefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque. On est ennuyé de sa douleur : pour elle, je comprends qu'elle s'en accommode mieux que de son mari ; cette raison devroit pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée. Je la crois de bonne foi; ainsi je la plains. Les gendarmes Dauphin sont dans l'armée de M. *le Prince;* il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires ; je connois des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très-aimable ; je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir : il faut être bien modeste pour se coiffer quand on soupe avec madame *du Fresnoi.* Permettez-moi de faire mille complimens à madame *de Grignan ;* je voudrois bien que ce fussent des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La princesse d'Harcourt a paru à la [illegible] par pure dévotion : voilà [illegible] le ridicule faire moues les autres ; [illegible] que c'est un grand sa[illegible] [illegible] est vrai. Et vous [illegible] me le désapprouvez [illegible] lorsqu'il assure les plaisirs [illegible] sans lui, c'est la jalousie [illegible] mais vous ne voudriez de [illegible] que je veux dont vous pour[illegible] user à leur plaindre *Brancas*.

LETTRE V.

Paris, 24 février 163.

Si vous étiez en lieu où je vous passe conter mes chagrins, ma très-belle, je suis persuadée que je n'en aurois plus. Quand je songe que le retour de ma-

(a) Charles de [illegible], père de la princesse d'Harcourt, [illegible] d'honneur de la reine Anne d'Au[illegible]

dame *de Grignan* dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement ? Le comte *Tot* a passé l'après-dinée ici ; nous avons fort parlé de vous ; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire ; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très-bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de Saint-Germain : j'y trouve une dame d'honneur (1) que j'aime, et qui a de la bonté pour moi ; j'y vois peu la reine. Je couche chez madame *du Fresnoi* dans une chambre charmante ; tout cela me fait résoudre à y faire de fréquens voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire, M. *de la Trousse* (2), sur la nouvelle qu'a eue le roi d'une révolte en Franche-Comté. Comme il n'aimeroit point que les Espagnols envoyassent des troupes qui passeroient sur ses

(1) Madame *de Richelieu.*

(2) Capitaine des Gendarmes Dauphin.

terres, il a nommé *Vaubrun* et *la Trousse* pour aller commander en ce pays-là. *La Trousse* a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction; cependant c'en est une, qui pourroit ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages; celui-ci joindra la campagne; cela est fort triste pour ses amis. Le guidon (1) nous demeure; mais ce n'étoit point trop *de tout.* Je menai ce guidon avant-hier à Saint-Germain; nous dînâmes chez madame *de Richelieu*; il est aimé de tout le monde presqu'autant que de moi. *Mithridate* (2) est une pièce charmante; on y pleure; on y est dans une continuelle admiration; on la voit trente fois; on la trouve plus belle la trentième que la première. *Pulchérie* n'a point réussi. Notre ami *Brancas* a la fièvre et une fluxion sur la poitrine; je

(1) M. *de Sévigné* étoit guidon des Gendarmes Dauphin.

(2) Tragédie de *Racine*, représentée, pour la première fois, en 1673.

l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre cardinal (1), j'en ai toujours eu envie ; mais il s'est toujours trouvé quelque chose qui m'en a empêchée. La belle *Ludre* est la meilleure de mes amies ; elle me veut toujours mener chez madame *Talpon*, quand les *pougies* (2) sont allumées. Le marquis *de Villeroi* est si amoureux, qu'on lui fait voir ce que l'on veut ; jamais aveuglement n'a été pareil au sien ; tout le monde le trouve digne de pitié, et il me paroît digne d'envie ; il est plus charmé qu'il n'est *charmant ;* il ne compte pour rien sa fortune, mais la belle compte *Caderousse* pour quelque chose ; et puis un autre pour quelque chose encore ; un, deux, trois, c'est la pure vérité : fi, je hais les médisances. J'embrasse madame la comtesse *de Grignan ;* je voudrois bien qu'elle fût heureusement accouchée, qu'elle ne fût plus grosse,

(1) *De Retz.*

(2) Selon la manière de prononcer de madame *de Ludre.*

et qu'elle vînt ici désabuser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritable amie ; *vos petites entrailles* (1) se portent bien ; elles sont farouches, elles ont les cheveux coupés ; elles sont très-bien vêtues. Madame *Scarron* ne paroît point; j'en suis très-fâchée. Je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime ; l'abbé *Testu* et moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mademoiselle* a songé que vous étiez très-malade ; elle s'éveilla en pleurant ; elle m'a ordonné de vous le mander.

LETTRE VI.

Paris, 20 *mars* 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter ; non, ma belle, la période ne n'emporte point ; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement, et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore.

(1) Madame *de Sévigné* nommoit ainsi la fille de madame *de Grignan*, qui étoit née le 15 novembre 1670.

Nous avons enfin retrouvé madame *Scarron*, c'est-à-dire que nous savons où elle est; car pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a chez une de ses amies(1)un certain homme(2)qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment son absence; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis, qu'elle ne l'a jamais été; elle leur donne le peu de temps qu'elle a avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouverez que deux mille écus de pension sont médiocres; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une manière qui peut laisser espérer d'autres grâces. Le roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour madame *Scarron*, il les raya, et mit deux mille écus. Tout le monde croit la paix; mais tout le monde est triste d'une parole que le roi a dite, qui est que paix ou guerre il n'arriveroit à Paris qu'au mois d'octobre. Je

(1) Madame *de Montespan*.
(2) Le roi.

viens de recevoir une lettre du jeune guidon (1); il s'adresse à moi (2) pour demander son congé, et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. *de Coulanges;* elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce seroit méchant signe pour quelqu'un qui trouveroit à y répondre. Je promis hier à madame *de la Fayette* qu'elle la verroit; je la trouvai tête à tête avec *un appelé* M. *le Duc;* on regretta le temps que vous étiez à Paris; on vous y souhaita, mais, hélas, qu'ils sont inutiles les souhaits! et cependant on ne sauroit se corriger d'en faire. M. *de Grignan* ne s'est point du tout rouillé en province, il a un très-bon air à la cour; mais il trouve qu'il lui manque quelque chose. Nous sommes de son avis, nous trouvons qu'il lui manque

(1) M. *de Sévigné.*

(2) Madame *de Coulanges* étoit cousine-germaine de M. *de Louvois.*

quelque chose. J'ai mandé à M. *de la Trousse* ce que vous m'écrivez de lui. Si ma lettre va jusqu'à lui, je ne doute pas qu'il ne vous en remercie ; je crois que le secret miraculeux qu'il avoit de faire comme les gens les plus riches, lui manque dans cette occasion : il me paroît accablé sans ressource. Madame *du Fresnoi* fait une figure si considérable, que vous en seriez surpris; elle a effacé mademoiselle de S. . . . sans miséricorde. On avoit tant vanté la beauté de cette dernière, qu'elle n'a plus paru belle ; elle a les plus beaux traits du monde, elle a le teint admirable, mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paroître ; elle rit toujours, elle a méchante grâce. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés ; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles; ainsi je crois que celles qui lui demeureront, se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de L. . . . la quitte. Madame *de Richelieu* m'a priée de vous faire mille compliments de sa part. Adieu,

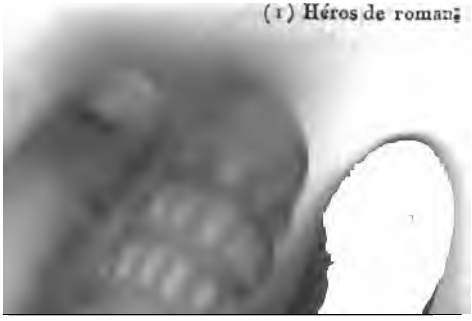
ma très-aimable belle; j'embrasse, avec votre permission et la sienne, madame la comtesse *de Grignan*; n'est-elle point encore accouchée ? M. *de Coulanges* m'a assurée qu'il vous enverroit *Mithridate*. On me peint aujourd'hui pour M. *de Grignan*; je croyois avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *charmant* est pitoyable; je la sais.... *Orondate* (1) étoit peu amoureux auprès de lui; il n'y a que lui au monde qui sache aimer. C'est le plus joli homme, et son *Alcine* la plus indigne femme.

LETTRE VII.

Paris, 10 *avril* 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire: j'en suis enragée. J'avois résolu de répondre à votre aimable lettre; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en

(1) Héros de roman.



a empêchée. M *de la Rochefoucauld* a passé le jour avec moi : je lui ai fait voir madame *du Fresnoi* ; il en est tout éperdu. Je suis ravie que madame *de Grignan* ne soit qu'accablée de lassitude; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal, me devoient faire attendre à toute la joie que j'ai du retour de sa santé ; c'est une barbarie que de souhaiter des enfans. Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin ; on m'a dit : madame, voilà un laquais de madame *de Thianges ;* j'ai ordonné qu'on le fit entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : *Madame, c'est de la part de madame de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de madame de Sévigné, et celle de la prairie.* J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elle sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. Adieu, ma très-aimable ; j'embrasse bien doucement cette belle comtesse, de peur

de lui faire mal : j'ai bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure ; je souhaite plus que je ne l'espère qu'elle ne soit jamais exposée à de pareils accidens. Le roi dit hier qu'il partiroit le 25 sans aucune remise.

LETTRE VIII.

Paris, 29 *octobre* 1694.

On me dit hier que votre mariage étoit refait, c'est-à-dire, qu'on avoit envoyé des conditions à madame *de Grignan*, qu'elle auroit tort de ne pas accepter ; et comme je suppose qu'elle ne peut avoir tort, je conclus que vous vous mariez, (1) et je m'en réjouis avec vous, ma chère amie.

Le roi est à Choisi pour jusqu'à sa-

(1) Il étoit question du mariage du marquis *de Grignan*, petit-fils de madame *de Sévigné*, avec mademoiselle *de Saint-Amant*, qu'il épousa peu de temps après.

medi

medi ; tout le monde revient en foule ; l'armée de Flandre est séparée. Nous n'aurons madame *de Louvois* et M. *de Coulanges* que le 8 du mois qui vient ; ils ont M. *de Souvré* et madame *de Courtenvaux* pour augmentation de bonne compagnie. La maréchale *de Villeroi* est partie pour passer tout son hiver à Versailles avec sa belle-fille ; nous avons cru être fort fâchées de nous séparer. Au reste, madame, j'ai vu la plus belle chose qu'on puisse jamais imaginer ; c'est un portrait de madame *de Maintenon*, fait par *Mignard :* elle est habillée en Sainte Françoise Romaine. *Mignard* l'a embellie ; mais, c'est sans fadeur, sans incarnat, sans blanc, sans l'air de la jeunesse ; et sans toutes ces perfections, il nous fait voir un visage et une physionomie au dessus de tout ce que l'on peut dire ; des yeux animés, une grâce parfaite, point d'atours ; et avec tout cela aucun portrait ne tient devant celui-là. *Mignard* en a fait aussi un fort beau du roi ; je vous envoie un madrigal que mademoiselle *Bernard*

fit impromptu en voyant ces deux portraits ; il a eu beaucoup de succès ici : vous jugerez si nous avons raison. Mademoiselle *de Villarceaux* est morte de la petite vérole, sans confession, et sans avoir eu le temps de déshériter ses cousines. Madame *d'Epinoi*, la princesse, est accouchée d'un fils ; et depuis ce grand jour, on ne cesse de tirer et de boire à la Place Royale. Adieu, ma chère amie.

LETTRE IX.

Paris, 19 *novembre* 1694.

Il y a quinze jours, mon amie, que je ne vous ai écrit ; je vous en avertis, de peur que vous ne vous en aperceviez pas. Je n'avois point reçu de vos lettres, et cela me faisoit craindre que vous ne voulussiez plus des miennes. Etes-vous à la noce ? y serez-vous bientôt ? Je veux savoir ce qui vous regarde tous, parce que j'y prends un véritable intérêt. Toute la

troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé. M. *de Coulanges* a trouvé une grande affliction à son retour ; il paroît dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce livre un éloge admirable de sa personne ; on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles; on montre les preuves des dernières ; il est très-touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement ; à tout cela je réponds : *Chansons, Chansons.* Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin ; il faut espérer qu'il se consolera d'avoir fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe. Vous voulez que je vous dise des nouvelles de ma santé ; mon amie, elle n'est en vérité point bonne. *Carette* me donne tout ce qu'il veut ; et j'avale ses remèdes sans confiance et sans succès ; mais je crois que ce seroit encore pis de changer tous les jours de médecin ; il faut prendre patience, et être bien persuadée qu'on ne meurt que quand il plaît à Dieu.

Voilà des vers que l'abbé *Têtu* m'a priée de vous envoyer ; ils sont de sa façon. Le bruit court que le marquis *de Moui* aura la maison de Pipaut : on dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le court toutes les nuits avec un cor ; que vous semble de cet équipage de chasse ? M. *de Harlai* n'est point encore de retour de ses négociations ; tout le monde désire la paix, et l'espère peu. Voilà encore des vers de mademoiselle *Bernard:* malgré toute cette poésie, la pauvre fille n'a pas de jupe ; mais il n'importe, elle a du rouge et des mouches. Adieu, ma belle amie, ne m'oubliez pas, je vous en conjure.

LETTRE X.

Paris, 26 novembre 1694.

J'ai envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. *de Coulanges ;* il y est établi depuis son retour : j'ai été bien tentée d'ouvrir cette

lettre ; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez ; tout devient or entre vos mains. Je suis très-obligée à M. *de Grignan* de se souvenir encore de moi ; sa chute me met tout-à-fait en peine ; et je vous prie, ma belle, de me bien mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la cour ont été fort bien reçus ; la personne à qui ces vers s'adressoient m'a écrit la plus aimable lettre du monde ; vous en jugerez par son effet, puisque, sans ma mauvaise santé, qui me rend si difficile à changer de lieu, je serois partie sur-le-champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de *Carette* ; et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font point de mal ; il y a peu de remèdes dont on en puisse dire autant. Au reste, j'allai voir hier la maréchale *d'Humières* ; elle demeure dans une vilaine maison, au faubourg Saint-Germain, où il n'y a place que dans la cour pour mettre son dais. La duchesse *d'Humières*, de son

côté, occupe une autre maisonnette dans l'Isle. Si la maréchale avoit un peu de courage, en attendant mieux, elle auroit bien donné la préférence à un couvent. M. *du Maine* vient coucher aujourd'hui à l'Arsenal ; il y doit donner à souper à toutes les dames qui l'habitent ; la jeune dame *de la Troche* y brillera ; car elle est la beauté de ce lieu. Madame *de Boisfranc* a la petite vérole ; le fils de M. le premier président l'a aussi ; enfin, tout en est rempli. Je vous ai mandé l'affliction de M. *de Coulanges* au sujet de ses chansons, qui ont été même assez mal choisies à l'impression ; on a mis son éloge à la tête du livre. Comme il ne pouvoit plus lui arriver que ce malheur, il y a été aussi sensible que ce capitaine qui, après avoir vu mourir son fils, et perdu la bataille de sang froid, pleura seulement la mort de son esclave. Madame *de Montespan* est de retour ici : elle a donné un lit de quarante mille écus à M. *du Maine*, et trois autres encore très-magnifiques. Elle donne ses perles

à madame la duchesse. Adieu, ma chère amie ; dites bien des choses pour moi à toute votre belle et bonne compagnie, et sur-tout ménagez-moi bien les bonnes grâces de la charmante *Pauline* (1).

LETTRE XI.

Paris, 10 *décembre* 1694.

Je viens de passer encore quinze jours sans vous écrire ; mais je garde mes excuses pour quand je vous écris ; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses ; je perds tous mes amis et amies. La mort du maréchal *de Bellefond* (1) m'a donné une véritable douleur ; je suis la dernière visite qu'il ait faite ; je le vis en parfaite santé, et six jours après il étoit mort : on dit que c'est d'un abcès

(1) Fille de madame *de Grignan*, depuis marquise *de Simiane*.

(2) Mort le 5 décembre 1694, âgé de 64 ans.

dans le genou, et que si l'on le lui avoit percé, on lui auroit sauvé la vie; mais vous n'êtes pas la dupe de ces sortes de repentirs: il faut partir quand l'heure est venue; sa famille est dans une désolation digne de pitié; pour moi, je sens très-vivement cette perte: ajoutez à cette mort celle de mademoiselle *de Lestranges*, qui étoit mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. Ma santé est assez mauvaise. *Carette* exerce son art très-inutilement sur ma personne : il me donna, il y a quelques jours, une médecine, qui me fit de très-grands maux; mais il dit, comme don *Carlos : Tout est pour mon bien.* J'ai des journées assez bonnes, et puis des retours de colique plus violens que jamais; je suis résolue à ne plus faire de remèdes, et à vivre avec ce mal tant qu'il plaira à Dieu. Le pis qu'il en puisse arriver, arrive sitôt même avec une bonne santé, que l'événement ne vaut pas qu'on s'en tourmente; il n'y a que les douleurs qui sont redoutables,

tables. Vous voyez, mon amie, par le récit de tous mes ennuis, quelle est ma confiance en votre amitié. Je sens cependant le plaisir de vous savoir tous dans la joie. M. l'abbé *de Marsillac* me dit hier des biens infinis de M. et de madame *de Saint-Amant*, et de madame la marquise *de Grignan* leur fille ; il les à vus à Vincennes ; il dit que ce sont les plus honnêtes gens qu'il est possible, et qu'ils vous ont élevé un chef-d'œuvre ; enfin, il passa bien du temps à me chanter leurs louanges, et je vous assure qu'il ne m'ennuya pas ; car je prends un très-sincère intérêt à tout ce qui vous touche : je vous demande en grâce de faire bien des complimens de ma part à M. et à madame *de Grignan* : je suis trop triste et trop malade pour écrire à tout autre que vous ; vous vous passeriez peut-être bien de cette préférence. M. *de Coulanges* est toujours à la cour. M. *de Noyon* (1) y

(1) François *de Clermont-Tonnerre*, évêque et comte de Noyon.

fait une figure principale ; il est le seul présentement qui y soit, et la cour a toujours besoin d'un pareil amusement. Il sera reçu lundi à l'académie (*française*); le roi lui a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là. L'abbé *Testu* se trouva ici lorsque je reçus votre dernière lettre ; il fut fort touché du bon accueil que vous avez fait à ses stances (1) : il vous envoie une dissertation sur *Montaigne*. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea, il y a quelques jours, en très-bonne compagnie, à dire tout ce que je savois de la charmante *Pauline ;* mon cœur avoit tant de part dans le portrait que j'en fis, qu'en vérité je crois qu'il lui ressembloit ; au moins dit-on qu'une telle personne devoit être cherchée au bout du monde, par tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je crois que nous aurons M. et madame *de Chaulnes* à la fin de ce mois.

(1) L'abbé *Testu* avoit fait des stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères.

Le maréchal *de Choiseul* a exécuté vos ordres ; c'est une vérité, je ne le vois plus : il dit qu'on l'a averti qu'il se rendoit ridicule par aller souvent chez des femmes ; je lui ai laissé croire qu'on ne le trompoit pas ; et enfin, j'en suis quitte pour une visite la semaine. Il a fait des merveilles pour le pauvre maréchal *de Bellefond ;* il n'y a que lui qui parle au roi pour toute cette famille. Adieu, ma très-chère, embrassez toujours la belle *Pauline* pour l'amour de moi : voyez comme j'abuse de vous, de vous demander des choses si difficiles.

LETTRE XII.

Madrid, 14 janvier 1695.

Je vous remercie, mon amie, de m'avoir appris la conclusion de votre roman ; car tout ce que vous me mandez, est romanesque. L'héroïne est charmante ; le héros, nous le connoissons ; ce qui me

paroît, c'est que vous ne faites point de légers repas, comme faisoient tous ces princes et princesses. Je suis ravie que M. *de Grignan* se porte bien ; cette circonstance n'a pas été inutile pour l'agrément de la fête. J'appris hier votre mariage (1) à madame *de Chaulnes*, qui est arrivée en très-bonne santé, et qui n'en dit pas moins, *Jésus Dieu ! ils sont donc mariés !* que si elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle avoit couché à Versailles ; elle y avoit vu madame *de Chevreuse* et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. *de Luxembourg ;* si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : *Gouvernante, il est mort bien chrétiennement :* Monsieur *a presque toujours été dans sa chambre.* Ce qui est de vrai, c'est que le P. *Bourdaloue* a dit qu'il n'avoit pas

(1) C'est-à-dire, le mariage du marquis *de Grignan* avec mademoiselle *de Saint-Amant.*

vécu comme M. *de Luxembourg*, mais qu'il voudroit mourir comme lui. Madame *de Maintenon* se porte bien; elle a été assez mal; elle sort maintenant tous les jours pour aller à Saint-Cyr. J'eus hier unes des Andromaques de ce temps. La maréchale *d'Humières* donna ses rendez-vous dans ma chambre à M. *de Tréville* et à l'abbé *Testu;* elle nous apprit qu'elle ne voyoit plus la duchesse *d'Humières;* qui l'eût cru que les intérêts pussent faire une telle désunion? Le bruit court ici que la princesse *d'Orange* (1) est morte; mais cette nouvelle auroit besoin d'une plus grande confirmation. La capitation est enfin passée et réglée. J'ai toujours oublié de vous faire les complimens de l'abbé *Testu*, et à toute la maison de Grignan. Adieu, ma très-aimable; je vous embrasse, je vous aime et vous désire

(1) Marie *Stuard*, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et femme de Guillaume III, roi d'Angleterre, lequel n'étoit connu alors en France que sous le nom de prince *d'Orange*.

toujours. M. *de Coulanges* n'habite plus que la cour ; on ne dira pas qu'il est mené par l'intérêt ; quelque pays qu'il habite, c'est toujours son plaisir qui le gouverne, et il est heureux ; en faut-il davantage ?

LETTRE XIII.

Paris, 21 *janvier* 1695.

Comptez, madame, qu'on ne songe point ici qu'il y ait eu un M. *de Luxembourg* (1) dans le monde. Vous ne me faites pitié où vous êtes, que par les réflexions que vous vous amusez à faire sur des morts, dont on ne se souvient plus du tout. Les meilleurs amis de M. *de Luxembourg* s'assemblent encore souvent ; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, mangent, rient, se trouvent de

(1) Mort le 4 janvier 1695, âgé de 67 ans.

bonne compagnie ; *et de Caron, pas un mot.* C'est ainsi qu'est fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer. On parle à peine encore de la princesse *d'Orange* (1), qui n'avoit que trente-trois ans, qui étoit belle, qui étoit reine, qui gouvernoit, et qui est morte en trois jours. Mais une grande nouvelle, c'est que le prince *d'Orange* est malade très-assurément ; la maladie de la reine, sa femme, étoit contagieuse ; il ne l'a point quittée, et Dieu veuille qu'elle ne l'ait pas quittée pour long-temps. Il se passa hier une belle et magnifique scène à l'hôtel de Chaulnes. *Monsieur* y passa presque toute la journée avec ses bontés et ses agrémens ordinaires pour la maîtresse de la maison. L'appartement de cette duchesse est dans le point de la perfection ; depuis le salon jusques au dernier cabinet, tout est meublé de ces beaux damas galonnés d'or que vous connoissez ; on a fait dans

(1) Morte le 7 janvier 1695.

la chambre du lit une cheminée d'une beauté et d'une magnificence qui ne peut se dire; et il y avoit de gros feux partout, et des bougies en si grande quantité, qu'elles auroient obscurci le soleil, s'ils s'étoient trouvés ensemble. Madame *de Chaulnes* est allée ce matin rendre la visite à *Monsieur*, et ensuite à Versailles pour quelques jours; c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il n'y a de plaisir qu'à Grignan, mon amie; mais ce qui est triste, c'est qu'il n'y en a point pour nous à Paris, quand vous êtes à Grignan. Je révère et estime tout ce qui habite ce beau château. M. le marquis *de Grignan* m'a écrit la plus jolie lettre qu'il est possible; elle a été trouvée telle par les connoisseurs. Rendez-moi de bons offices auprès de madame sa femme; mais, mon amie, rendez-m'en de bons auprès de vous, je vous en supplie. On parle ici tous les jours de l'aimable *Pauline*, et toutes ses amies s'en souviennent si tendrement, qu'elle est une ingrate si elle ne s'en soucie plus; mais pourvu qu'elle ne m'ou-

blie pas, je lui pardonne tout le reste. La petite duchesse *de Sulli*, qui est à mon gré la vieille, vient de m'envoyer prier de vous faire à tous mille complimens de sa part. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, ma chère amie.

LETTRE XIV.

Paris, 4 février 1695.

On voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous; jamais il n'y a eu un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait voir depuis deux jours; mais il ne se laisse point sentir; c'est un privilége dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveille que madame *de Grignan* se fasse un plaisir de ne point faire de visites; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris; mais aussi n'ai-je point de raison pour m'incommoder; point d'enfans,

point de famille ; grâces à Dieu, assez de dégoût pour ces fatigantes occupations ; bien des années et une assez mauvaise santé ; tout cela fait demeurer au coin de son feu avec un plaisir pour moi, que je préfère à d'autres, qui paroissent plus sensibles; mais une retraite que j'admire, c'est celle de mademoiselle *de la Trousse;* Dieu lui fait de grandes grâces, et son état est maintenant bien digne d'envie. Madame *de Chaulnes* veut toujours se reposer, et court incessamment. Il y a chez elle des dîners magnifiques; le chevalier *de Lorraine*, M. *de Marsan*, M. le cardinal *de Bouillon ;* cela se soutient de cette sorte tous les jours de la semaine. Madame *de Pontchartrain* est assez malade. La comtesse *de Grammont* est retournée à la cour en assez bonne santé. L'on ne se souvient plus ici de madame *de Meckelbourg*, si ce n'est pour parler de son avarice. On dit que M. *de Montmorenci* va épouser madame *de Seignelai ;* j'ai peine à croire ce mariage-là. M. *de Coulanges* arriva hier de

Saint-Martin et de Versailles ; mais c'est chez madame *de Louvois* (1) qu'il est descendu : *A tout seigneur, tout honneur.* Je comprends fort bien que l'on s'accommode d'un mari, qui a plusieurs femmes ; j'en souhaiterois encore une ou deux, comme madame *de Louvois*, à M. *de Coulanges*. Le maréchal de *Villeroi* prêta hier le serment (2), et prit le bâton ensuite ; il fit attendre beaucoup le roi, parce qu'il s'ajustoit ; il avoit un habit de velours bleu d'une magnificence extraordinaire, et sa bonne mine le paroit plus que son habit. Madame la duchesse *du Lude* m'a fait promettre que je vous ferois mille complimens et mille amitiés bien tendres de sa part. Le roi a donné à madame *de Soubise* l'appartement que le maréchal *d'Humières* avoit à Versailles ; et celui de madame

(1) M. *de Coulanges* appeloit madame *de Louvois* sa seconde femme.

(2) Pour sa charge de capitaine des gardes du corps de S. M.

de Soubise aux princesses *d'Épinoi ;* celui de ces princesses à M. *de Rasilli ;* et de la duchesse *d'Humières*, pas un mot. Adieu, ma chère amie ; je vous embrasse et vous aime beaucoup. J'ai peur que la charmante *Pauline* ne m'oublie à la fin ; l'absence laisse tout craindre, même quand on est heureux. Continuez, je vous prie, de faire mes complimens dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à M. le chevalier (*de Grignan*) de l'honneur de son souvenir, et je vous conjure de l'en remercier pour moi ; je suis véritablement occupée de ses maux ; son ami, le P. *de la Tour* prêche à St.-Nicolas ; et si je suis en état de pouvoir sortir, ce sera mon prédicateur pour ce carême. On vous a sans doute envoyé tous les sonnets qui ont été faits à la louange de la princesse *de Conti.*

LETTRE XV.

Paris, 22 *février* 1695.

J'ai perdu mon petit secrétaire, mon amie, et je ne puis me résoudre à vous faire voir de ma mauvaise écriture. J'essaie un secrétaire nouveau (1); mandez-moi si vous lisez bien son écriture. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, est le mariage de la belle *Pauline*. On dit que l'abbé *de Simiane* est parti pour se trouver aux noces. Quand je dis que je n'en sais rien, personne ne me veut croire. La duchesse *du Lude* dit qu'elle le sait par le chevalier *de Grignan*. Pour moi, je pardonne tout le secret que vous m'en faites, pourvu que cela soit vrai. Vous croirez par là que j'aime passionnément M. *de Simiane*, M. le duc *de*

(1) C'étoit *M. de Coulanges*.

Chaulnes donne des dîners magnifiques; il en a donné un à madame *de Louvois*, comme il l'auroit donné à M. *de Louvois*; un autre au chevalier *de Lorraine*, et à toute la maison de *Monsieur*. J'étois du premier; et pour le second, j'y envoyai mon fils, qui s'appelle M. *de Coulanges*. A mesure qu'il me vient des années, les siennes diminuent, de façon que je me trouve encore bien vieille pour être sa mère. Tous les courtisans sont devenus poètes. L'on ne voit que des bouts-rimés, les uns aussi remplis de louanges, que les autres de médisances. Dieu me garde de vous envoyer ces derniers. Il en court un à la louange du cardinal *de Bouillon*, qui passe pour une chanson. Qu'en dites-vous, mon amie? Que dites-vous aussi du *prince Dauphin*? Je laisse à mon secrétaire le soin de vous mander cette histoire; car il se mêle quelquefois d'écrire de son style. On dit que c'est une affaire résolue que le mariage de mademoiselle *de Croissi* avec le

comte *de Tillières* (1). Madame *de Maintenon* est encore languissante ; mais elle se porte beaucoup mieux. Madame *de Grammont* paroît à la cour sous la figure d'une beauté nouvelle ; elle est parfaitement guérie. M. l'abbé *de Fénélon* a paru surpris du présent que roi lui a fait (2). En le remerciant, il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder, comme une récompense, une grâce qui l'éloignoit de M. le duc *de Bourgogne*. Le roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière ; et, en même temps, ce digne archevêque a fait voir au roi que, par le concile de Trente, il n'étoit permis aux prélats que trois mois d'absence de leurs diocèses, encore pour les affaires qui

(1) Ce mariage ne se fit point. Mademoiselle *de Croissi* fut mariée, en 1696, au marquis *de Bouzoles* ; et le comte *de Tillières* épousa, en 1699, mademoiselle *du Gué de Bagnols*, nièce de madame *de Coulanges*.

(2) De l'archevêché de Cambrai.

les pouvoient regarder. Le roi lui a représenté l'importance de l'éducation des princes, et a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambrai, et trois à la cour. Il a rendu son unique abbaye. M. *de Reims* a dit que M. *de Fénélon*, pensant comme il faisoit, prenoit le bon parti ; et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder les siennes. Adieu, ma chère amie; votre absence m'est toujours insupportable. Ne me laissez point oublier dans ce château de Grignan; c'est votre affaire, je vous en avertis. J'embrasse bien tendrement la charmante *Pauline*. Les femmes courent après mademoiselle *de l'Enclos*, comme d'autres gens y couroient autrefois ; le moyen de ne point haïr la vieillesse, après un tel exemple ! L'abbé et le chevalier *de Sanzei* partirent hier pour aller faire carême-prenant avec leur mère. Ce dernier fera son possible pour aller faire la révérence à sa marraine (1),

(1) Madame *de Sévigné* étoit la marraine du chevalier *de Sanzei*.

en

en s'en retournant à son vaisseau.

M. DE COULANGES *continue.*

Premièrement, madame, comment vous accommodez-vous de ce petit papier (1)? Ne vous trouble-t-il point quelquefois dans votre lecture? Pour moi, j'aime mieux les bonnes feuilles de papier de nos pères, où les détails se trouvent à l'aise. Il y eut hier huit jours que je revins de Saint-Martin et de Versailles, pour passer le reste des jours gras à Paris. Il n'y a rien de pareil aux bons et somptueux dîners de l'hôtel de Chaulnes, à la beauté du grand appartement, qui augmente tous les jours, et au bon air des feux, qui sont dans toutes les cheminées; il n'y a plus en vérité que cette maison, qui représente la maison d'un seigneur. M. *de Marsan* et le duc *de Villeroi* furent du dîner du chevalier

(1) Cette lettre et la précédente étoient écrites sur des feuilles volantes d'un très-petit papier.

de Lorraine. Comme je n'ai point entendu le cardinal *de Bouillon* sur le sujet du *prince Dauphin,* je ne puis bien vous dire la vérité de ce fait ; mais on prétend que *Monsieur*, pressé par le le cardinal, avoit consenti à démembrer la principauté dauphine d'*Auvergne*, du duché de Montpensier, pour les prétentions que la maison de Bouillon pouvoit avoir sur la succession de *Mademoiselle* ; en sorte qu'ils étoient par-là les maîtres de toute l'Auvergne; car le cardinal en a le duché, et M. *de Bouillon* le comté; et que dans la suite le duc *d'Albert* se seroit appelé le *prince Dauphin ;* comme on est persuadé qu'il n'y a rien de trop chaud pour ce cardinal, qui n'est occupé que de la grandeur de sa maison, que ne dit-on point de cette vision ? Ce qui est vrai, c'est que *Monsieur*, ayant tout promis, fut parler au roi de ce démembrement, et que le roi s'y opposa. On assure que le cardinal, encore affligé de ce refus, a écrit au chevalier *de Lorraine* pour lui dire qu'il

étoit surpris que *Monsieur* lui eût manqué de parole, et qu'il ne pouvoit plus désormais être du nombre de ses serviteurs. On ajoute que le chevalier *de Lorraine* a montré sa lettre à *Monsieur*, qui l'a gardée, et qui a dit que du moins le cardinal devoit lui savoir gré de ce qu'il ne la montroit point au roi. Quoi qu'il en soit, madame, voilà qui est fort désagréable pour notre cardinal; car, comme il n'est pas universellement aimé et approuvé, tous ses ennemis ne perdent pas une si belle occasion de se déchaîner, et tous ses amis sont fâchés qu'une bonne fois pour toutes il ne finisse point sur sa maison, et qu'il ne s'accommode point au temps présent. Jugez, après cela, du succès du bout-rimé, dont madame *de Coulanges* vous a parlé. Il y a des temps infinis que je ne vous ai écrit; mais je sais toujours de vos nouvelles par madame *de Coulanges*, qui veut bien quelquefois me faire part de vos lettres. J'ai toujours oublié de vous faire, dans les miennes, les complimens de madame

de Louvois, et à tout le château de Grignan : elle me gronda très-sérieusement l'autre jour d'y avoir manqué.

LETTRE XVI.

Paris, 25 *mars* 1695.

Mes secrétaires me manquent au besoin ; mais, quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire, *ils ne vont plus que pour Climène*. Que dites-vous de ne plus savoir M. le duc *de Chaulnes* gouverneur de Bretagne ? On ne parle que de ce grand événement ; les gens modérés croient que ce duc et cette duchesse se doivent trouver heureux de ce changement (1) ; les autres les croient désespérés. Pour moi, je dis tout ce que l'on veut, et suis très-per-

(1) Le gouvernement de Bretagne fut donné à feu M. le comte *de Toulouse*, et celui de Guyenne à M. le duc *de Chaulnes*.

suadée qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre. C'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir ; il a plutôt fait de juger par ses dispositions, que d'examiner celles des autres. M. *de Chaulnes* fait bonne mine. La duchesse se cache si bien, que je ne l'ai point vue : il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper ; car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous apercevrez jamais, ma très-aimable. Au reste, ma santé n'est pas du tout bonne. Il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon ; il arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter si solidement. Peut-être penserai-je tout d'une autre façon, quand je me trouverai plus proche de la mort ; il faut

trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer. J'attends de vous un compliment qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu. Cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier ; mais le monde est bien inutile ; je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, madame *de Villars* m'a fait promettre que je vous dirois des choses infinies de sa part, et sur-tout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. *de Villars* de n'avoir point parlé d'elle à madame *de Grignan*. Cela pourroit bien aller à une séparation, si madame votre fille ne s'y oppose. Comme j'achève ma lettre, voilà un secrétaire qui m'arrive. Il vous apprendra que je viens de voir M. *de Chaulnes*, qui m'a conté tout ce qui s'étoit passé entre le roi et lui ; mais, comme en même temps, il m'a dit qu'il vous alloit écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit que vous saurez encore mieux par lui-même : il me paroît tout plein de raison. Madame sa femme m'a envoyé prier qu'elle pût au-

jourd'hui passer la journée avec moi ; je la plains, puisqu'elle est fâchée. Pour moi, qui ne connois point le goût de la représentation, ou, pour mieux dire, qui ne connois que celui du repos, quand on n'est plus jeune, je ne me trouverois pas à plaindre à la place de madame *de Chaulnes*. M. *de Mêmes* épouse mademoiselle *de Broue*, à qui on donne trois cent cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries. On dit aussi que M. *de Poissi* épouse mademoiselle *de Beaumelet* (1), qui aura un jour soixante mille livres de rente ; *et de ma pauvre nièce, pas un mot.* M. *de Coulanges* arriva hier de Saint-Martin, et il est allé aujourd'hui je ne sais où. Le maréchal *de Choiseul* part dimanche. Il a le commandement de la Bretagne joint

(1) M. *de Poissi* n'épousa point mademoiselle *de Beaumelet*, et ne se maria qu'en 1698 avec mademoiselle *de Varangeville*.

parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la cour ; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. *Langlée* donna hier un souper à M. et à madame *de Chartres*, madame *la Princesse*, madame *la Duchesse*, qui étoit la reine de la fête, madame *de Montespan*, une infinité d'autres dames, dont madame la maréchale et madame la duchesse *de Villeroi* étoient ; M. *le Duc*, et tous les princes qui sont ici, s'y trouvèrent; mais une autre fête, ce fut celle que M. *le Duc* donna, il y a deux jours, dans sa petite maison de madame *de la Sablière ;* tous les princes et princesses y étoient ; cette maison est devenue un petit palais de cristal ; ne trouvez-vous pas que ce sont les lieux saints aux infidèles (1)? Madame *de Montespan* a acheté Petit-Bourg

(1) A cause de l'extrême dévotion de madame *de la Sablière*, à qui cette maison appartenoit auparavant.

quarante mille écus ; elle le donne après sa mort à M. *d'Antin*. M. *de Sévigné* nous quitte après-demain ; il m'assure qu'il vous retrouvera cet hiver à Paris ; cela me fera paroître l'été bien long, malgré la belle saison. M. *de Chaulnes* reviendra le dix-sept de ce mois ; et notre duchesse ne reviendra qu'après les fêtes. M. *de Coulanges* me mande que plus il a de printemps, plus il sent le printemps ; voilà un grand prodige ; car sans l'offenser, il a plus de printemps que madame *de Brégi*. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des choses de ma part à madame *de Grignan*, et d'embrasser pour moi bien tendrement la tranquille, *Pauline ;* on dit que vous nous l'amenerez toute mariée ; je sens déjà que je ne l'en aimerai pas moins. L'oraison funèbre de M. *de Luxembourg* (1) sera achevée d'imprimer dans deux jours ; l'on dit qu'on a retranché quelques traits du portrait du

(1) Par le P. *de la Rue*, jésuite.

prince *d'Orange* (1). Madame *de Grignan* (2) va avoir le plaisir de recevoir des lettres tendres de son mari, et de lui en écrire; il est bien joli que tous ses sentimens se développent pour lui. Adieu, ma très-chère.

LETTRE XVIII.

Paris, 3 *juin* 1695.

Comment vous portez-vous, ma très-belle? je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait écrire par votre joli secrétaire. J'ai peur que vous n'ayez gâté votre belle santé par une médecine. Je vis hier monsieur *de Chaulnes*, qui est le parfait courtisan; il a demeuré dix jours à Marli, où il a passé ses journées à jouer aux échecs avec le cardinal *d'Estrées*; et sur ce qu'on

(1) *Guillaume III*, roi d'Angleterre.
(2) La marquise *de Grignan*.

lui a dit que cela faisoit ici une nouvelle, il a répondu qu'il en étoit surpris, par la raison qu'il y a long-temps qu'ils cherchoient à se donner échec et mat. Une autre nouvelle est que madame *de Louvois* a cédé Meudon au roi, qui l'a pris pour *Monseigneur*, en donnant quatre cent mille francs à madame *de Louvois*, et la charmante maison de Choisi, qui étoit la chose du monde qu'elle désiroit le plus; ainsi je crains qu'elle ne puisse plus avoir de désirs. Elle est fort mal contente de monsieur *de Coulanges*, qui, en arrivant de Chaulnes, partit le lendemain pour Pontoise. Quant à moi, je ne me sens plus de goût que pour le repos; on m'a priée d'aller chez le cardinal *de Bouillon* cette semaine; cela me paroît comme si l'on me proposoit d'aller faire un petit tour à Rome; je trouve qu'il faut de grandes raisons pour quitter son lit; c'est la mauvaise santé, qui fait penser ainsi, il faut bien le croire; la mienne est cependant meilleure qu'elle n'a été. Je ne suis point contente de celle de ma

dame *de Chaulnes*; elle a un vilain rhume que je ne n'aime point. Je crois le marché du Ménil-Montant absolument rompu, d'autant que, selon toutes les apparences, le premier président ne le veut plus vendre. Adieu, ma très-aimable, ne me laissez point oublier à *Grignan*, je vous en prie; et dites à la belle *Pauline* de songer quelquefois à ce que je suis pour elle.

LETTRE XIX.

Paris, 20 juin 1693.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle; le printemps paroît dans tout son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès; car je compte partir dimanche pour aller à Saint-Martin avec M. et madame *de Chaulnes*, et y passer trois jours; les plaisirs que j'y espère seront bien troublés par une mauvaise santé; je suis arrivée à un tel

excès de délicatesse, que la vue d'un bon dîner me fait malade; ainsi je suis intimidée, et dans cet état les plus petites choses paroissent considérables. Madame *de Louvois* alla hier remercier le roi; il lui donna une audience particulière chez madame *de Maintenon;* elle sent plus que jamais la joie d'être défaite de Meudon. Le roi est allé à Trianon, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau. Je crois vous avoir mandé que M. *de Montchevreuil* marie son fils à la cousine-germaine de la maréchale *de Lorges,* qui est une petite personne que vous avez souvent vue avec elle; on lui donne trois cent quatre vingt mille livres. C'est vous qui me manderez que M. *de Vendôme* va commander en Catalogne, et que M. *de Noailles* en revient malade. M. *de Coulanges* a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la même importance; mais elles sont agréables, quand elles le rendent heureux; c'est de cela qu'il est question. J'ai trouvé les couplets du comte *de Nicei* fort jolis;

c'est un aimable enfant ; aussi rien ne laisse des idées plus agréables que de ne le point voir ; ce petit comte-là parviendra à l'immortalité. J'ai remarqué, comme vous, mon amie, le temps de la mort de notre pauvre madame *de la Fayette*. Madame *de Caylus* se divertit à merveille chez elle ; la cour ne lui paroît pas un séjour de plaisir ; elle ne quitte plus madame *de Leuville*, qui donne tous les jours les plus jolis soupers qu'il est possible. Je ne crois pas le marché de Ménil-Montant rompu sans ressource ; et, n'en déplaise à madame *de Chaulnes*, c'est la plus jolie acquisition que puisse faire M. *de Chaulnes*. La maréchale *d'Humières* se retire aux Carmélites ; elle a loué la maison de feue mademoiselle *de Porte* ; elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques ; et, ce qui est le plus étonnant, c'est que le P. *de la Tour* la gouverne. Vous savez que M. *de Lauzun* a l'appartement de Versailles du maréchal *d'Humières* : il fait faire pour sa femme un collier de

diamans de deux cent mille francs. Adieu, ma chère amie ; je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère. Je vous prie de dire des choses infinies de ma part à madame *de Grignan*. Priez la belle *Pauline* de ne me point jeter dans la nécessité d'aimer une ingrate. Madame *de Mêmes* paroît dans un carrosse de mille louis. Lisez un peu, dans le *Mercure Galant*, la généalogie de *F****, et vous verrez qu'il n'y a que cette maison-là de noble et d'illustre dans le monde, et que le feu grand-maître (1) s'est trompé, quand il a cru ne pas tirer de là tout son éclat.

(1) Le duc *du Lude*.

LETTRE XX.

Paris, 24 juin 1695.

MADAME *de Louvois* n'avoit point attendu l'approbation du monde pour désirer Choisi ; ça été la seule maison qu'elle ait souhaitée. Le roi et elle ont fait un très-bon marché ; ils en paroissent fort contens aussi. Cela se passe, de part et d'autre, avec des honnêtetés que l'on voit quelquefois entre les particuliers, mais que l'on éprouve rarement avec son maître. Le roi est à Marli pour neuf jours ; la duchesse *du Lude* est de ce grand voyage; et, pour comble de bonheur, elle mène et ramène demain madame *de Maintenon* de Pontoise, où cette dernière va voir une fille de Saint-Cyr. Le roi donna une fête, lundi dernier, à Trianon, au roi et à la reine d'Angleterre. Il y eut un opéra où le roi alla ; madame *de Maintenon* n'y parut point du tout. Il est

grand bruit de la faveur de M. *de la Rochefoucauld*. On prétend qu'il s'est rendu maître de l'esprit *de Monseigneur*, et qu'il se sert de son crédit, tout comme le roi le peut désirer. Sa majesté mena, il y a quelques jours, madame *de Maintenon* suivie de ses dames, souper dans une maison de campagne de ce nouveau favori, qui se nomme *la Selle*, et je vous le dis ainsi, pour ne vous point dire qu'il les mena à la selle. Il doit aller (*le roi*) un de ces jours à l'Étang, chez M. *de Barbesieux*, afin d'avoir l'air de partager ses faveurs. Une autre grande nouvelle: les princesses ont mené dîner et souper, à Trianon, avec le roi, la comtesse *de la Chaise*, les marquises *de la Chaise* et *de la Luzerne*. Je crois que cette distinction les a fort touchées; car jusqu'alors elles n'en avoient eu qu'au salut. M. *de Coulanges* arriva avant-hier de Saint-Martin. Il fut tout de suite à Choisi, le lendemain à Versailles, et part enfin aujourd'hui pour

dedans avec six régimens de dragons à pied, et celui du roi à cheval; ainsi le pauvre *Sanzei* est dans Namur tout comme un grand homme. M. le maréchal *de Boufflers* a la fièvre double-tierce; mais il aura bien d'autres affaires qu'à l'écouter. Le maréchal *de Lorges* est hors de danger. Tout retentit ici des louanges du maréchal *de Villeroi; il n'y* a guère de jours que le roi n'en parle avec éloge, et tous les guerriers qui composent son armée, n'écrivent ici que pour chanter ses louanges. Je crois qu'à la fin M. le duc *de Chaulnes* va acheter Putaut, qui est une maison près du pont de Neuilli, située sur le bord de la rivière; il y a de quoi faire des merveilles, et il les fera; car il a une extrême envie d'une maison de campagne. Le roi va à Marli pour quinze jours. Si la duchesse *du Lude* est de ce voyage, ce sera pour la troisième fois de suite; ces distinctions charment quand on est en ces pays-là: heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager! Je n'ai point vu la lettre du P. *Quesnel;* on dit qu'il

la désavoue, et il ne sauroit mieux faire. Vous savez, ma très-belle, que M. *de la Trappe* (1) a remis son abbaye entre les mains de don *Zozime*, supérieur de sa maison, avec la permission du roi, et qu'il se va trouver simple religieux; cette fin est bien digne de lui, et couronne parfaitement une si belle vie. Pour l'oraison funèbre du P. *de la Rue*, on n'en parle non plus présentement, que de celle que l'on fit pour la reine mère. On ne sait pas qu'il y ait eu un M. *de Luxembourg* dans le monde. Est bien fou qui compte sur la gloire qui suit la mort; ce n'est en vérité pas de cela qu'il faut être occupé dans cette vie; mais les hommes auront toujours leurs erreurs et les chériront. M. *de Coulanges* arriva avant-hier au soir ici, plus charmé de M. *de Bouillon*, de mademoiselle *de Bouillon* et de Navarre, que de tous ses anciens amis; il partit hier pour Choisi, où il sera jusqu'à ce que notre voyage de Saint-Mar-

(1) L'abbé *de Rancé*.

tin s'accomplisse ; je ne me sens pour ces sortes de parties que la force du projet ; l'exécution est fort au-dessus de moi. Ma sœur monte dimanche sur l'hippogriffe, et arrive lundi à Paris. M. *de Bagnols* (1) ne perd pas de vue le maréchal *de Villeroi ;* cela me fait craindre pour sa vie. M. *de Reims* a acheté la maison d'Erval deux cent vingt-une mille livres. Adieu, ma très-aimable ; n'oubliez pas de m'aimer, je vous en conjure, et ne me laissez point oublier dans le lieu que vous habitez ; mandez-moi si la charmante *Pauline* aura été bien contente du portrait mystérieux que vous lui avez donné. Madame *de Caylus* me vint voir hier plus jolie qu'un ange ; elle me demanda en grâce de venir voir l'arrangement de sa maison ; j'aurois plus de peine à rendre cette visite, que je n'en montrerai ; ce que je sens là-dessus ne peut être confié qu'à vous, ma chère amie.

(1) Intendant de l'armée de Flandre.

LETTRE

LETTRE XXII.

Paris, 29 *juillet* 1695.

Il n'est plus question, ma chère amie, ni de M. *Arnauld* ni du P. *Quesnel;* toutes les pensées sont détournées du côté de Namur. Ces derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. Madame *de Morstein* est inconsolable. La bonne chancelière (1) pleure amèrement son petit-fils *de Vieuxbourg;* et madame *de Maulevrier* renvoie bien loin tous les gens qui lui veulent parler de consolation, jusqu'au P. *Bourdaloue*. On ne sait point de nouvelles du comte *d'Albert*, sinon qu'on le croit trépané; et, depuis cela, pas un mot. M. et madame *de Chaulnes* en sont dans une extrême in-

(1) Anne-Françoise *de Loménie*, femme de Louis *Boucherat*, chancelier de France.

quiétude. Vous savez que M. le prince *de Conti* a la petite vérole ; elle est sortie avec abondance, et commence à suppurer sans aucun accident ; ainsi on espère qu'il s'en tirera heureusement. On fait des détachemens de tous côtés pour envoyer au secours de Namur. *Sanzei* est dans la place, et il n'y a que sa mère qui soit plus à plaindre que lui. Madame la duchesse *du Lude*, qui est de retour de Versailles, m'a conté qu'elle avoit mené ma petite nièce *de la Chaise* dîner à Trianon avec le roi. S. M. et *Monsieur* ne parlèrent que de l'agrément de cette petite personne, et de son peu d'embarras. Pour moi, je crois qu'elle confesseroit (1) fort bien le roi. M. le premier président (2) a eu une manière d'apoplexie ; on l'a saigné quatre fois ; sa bouche est demeurée un peu tournée. Il doit partir

(1) Allusion au père *de la Chaise*, confesseur du roi.

(2) Achilles *de Harlai*, premier président du parlement de Paris.

incessamment pour Bourbon. Voilà une épigramme que l'on a faite sur son mal.

Ne le saignez pas tant; l'émétique est meilleur.
Purgez, purgez, purgez; le mal est dans l'humeur.

Je crois que je ferois bien de prendre le même chemin que ce magistrat; car mon estomac ne se rétablit point du tout. Au reste, ma très-belle, j'ai consulté si l'on pouvoit prendre du café deux heures après la germandrée. On en peut prendre en toute sûreté, et même ils s'accordent fort bien ensemble. Adieu, ma très-aimable; je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; je vous supplie seulement de faire mes complimens à *tutti quanti*, et sur-tout de vous faire la violence d'embrasser pour moi bien tendrement la charmante *Pauline*. Ma sœur (1) vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir; elle en a été fort touchée; elle est à Versailles pour quelques jours.

(1) Madame *du Gué-Bagnols*.

LETTRE XXIII.

Paris, 12 *août* 1695.

La mort de M. *de Paris* (1), ma très-belle, vous aura infailliblement surprise; il n'y en eut jamais de si prompte. Madame *de Lesdiguières* a été présente à ce spectacle; on assure qu'elle est médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du successeur; mais bien des gens croient que ce sera M. *de Cambrai* (2), et ce sera certainement un bon choix; d'autres disent M. le cardinal *de Janson*. Nous saurons lundi ce grand événement; la chose mérite bien qu'on y pense. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du

(1) François *de Harlai de Chanvalon*, archevêque de Paris, mort à Conflans près de Paris, le 6 d'août 1695, âgé de 70 ans.

(2) M. *de Fénélon*.

mort. On prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent la chose difficile ; c'est la vie et la mort. On vous aura sans doute envoyé les articles de la capitulation de Namur ; vous aurez vu qu'on fait la guerre fort poliment, et qu'on se tue avec beaucoup d'honnêteté. Nous bombardons Bruxelles (1) à l'heure qu'il est ; les chansons, les madrigaux, les bons mots pleuvent sur le maréchal *de Villeroi*, qui peut-être n'a aucun tort : c'est le malheur des places ; heureux qui n'en a point ; mais peu de gens sentent ce bonheur-là. La comtesse *de Grammont* est de retour ; je la vis hier si fatiguée des eaux de Bourbon, qu'elle me confirma plus que jamais dans ma paresse ; elle est revenue dans une litière, et elle dit qu'elle aimeroit mieux être revenue à pied. Le roi doit aller samedi à Meudon pour deux jours ; les

(1) C'étoit le maréchal *de Villeroi* qui commandoit l'armée en ce temps-là.

distinctions vont rouler présentement sur Meudon, et point sur Marli. Tout y a été cette semaine, jusqu'à M. *de Busenval* et M. *de Saint-Germain*. Comme je me sens incapable de prendre la résolution d'aller à Bourbon, je m'en vais essayer à Paris des eaux de *Forges*. Cela s'appelle aller du chaud au froid. Depuis que madame *de Fontevrault* (1) est ici; Saint-Joseph, où elle est presque toujours, est le rendez-vous du beau monde, mais non pas de la galanterie (2). Adieu, ma très-aimable. Tous les marchés de M. *de Chaulnes* sont rompus. Madame *de Chaulnes* se console de tout avec madame *de Saint-Germain;* elle ne se peut passer d'elle, et cela apprend à se passer de madame *de Chaulnes*.

---

(1) Sœur de madame *de Montespan*.

(2) Allusion à ces vers du *Menteur* :

Mais, puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le séjour du beau monde et des galanteries.

LETTRE XXIV.

Paris, 2 *septembre* 1695.

HÉLAS! mon amie, il n'est non plus question de M. l'archevêque, que s'il n'avoit jamais été ; on a dit bien du mal de lui après sa mort ; on a parlé du successeur (1) ; depuis qu'il est nommé, on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre ; ceci est un tourbillon qui ne permet pas les réflexions. Tout le monde étoit fou hier à Paris ; on ne voyoit que des femmes désespérées ; les unes couroient les rues, les autres se faisoient enfermer dans les églises ; on entendoit : « je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils » ; d'autres ne disoient pas ce qu'elles n'avoient plus, mais elles ne s'en désespéroient pas moins. La comtesse *de Fiesque* disoit

(1) Louis-Antoine *de Noailles*, évêque de Châlons, depuis cardinal.

que la bataille étoit donnée, et par conséquent gagnée ; elle ajoutoit que le prince *d'Orange* étoit prisonnier; je me trouvai le soir chez madame *de Carman*, où étoit madame *de Sulli*, la duchesse *du Lude*, madame *de Chaulnes*, et une douzaine d'autres femmes, dont étoit la comtesse *de Fiesque*. Quand elles eurent bien discouru, j'entrepris de leur remettre l'esprit (chose bien difficile) par un petit raisonnement, qui concluoit qu'il n'y auroit point de bataille ; elles se moquoient toutes de moi; aujourd'hui que l'événement justifie mes raisons, elle croient que d'ici je conduis l'armée : on ne parle que de ma pénétration ; et sur cela je conclus qu'on ne sait presque jamais pourquoi on loue ni pourquoi on blâme. J'étois hier folle, et aujourd'hui je suis la plus habile personne du monde ; et la vérité est que je ne suis ni folle ni habile ; mais que par un courrier qui étoit arrivé, on avoit appris qu'il étoit impossible de donner une bataille sans hasarder toute l'armée. M. *de Conti* l'a mandé

mandé au roi, aussi bien que monsieur le duc *du Maine*, et tout ce qu'il y a de principal dans l'armée.

M. *de Coulanges* est toujours à Navarre, il me prie par toutes ses lettres de vous dire des choses infinies de sa part. Le roi doit partir le 24 de ce mois pour aller à Fontainebleau. M. et madame *de Chaulnes* partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. Je prends des eaux de Forges, dont je me trouve assez bien. Je suis ravie que la santé de madame *de Grignan* soit bonne; je m'en réjouis avec vous et avec elle. Faites-vous la violence d'embrasser la charmante *Pauline* pour l'amour de moi; je vous en conjure, ma très-aimable.

LETTRE XXV.

Paris, 9 *septembre* 1695.

Que d'événemens, madame! que de discours! que de chansons! que d'épigrammes! que de dignités! Le maréchal *de Boufflers* est duc; vous le savez déjà. Le même courrier, qui a apporté la réduction de Namur, lui a été renvoyé pour lui apprendre que le roi le faisoit duc, et lui dire en même temps qu'il pouvoit prendre le chemin de la cour. Quand il s'est trouvé pressé par sa reconnoissance de venir remercier le roi, le prince *d'Orange* lui a dit qu'il le faisoit son prisonnier. On prétend qu'il a pris cette conduite sur celle que nous avons eue à Dixmude. Il a bien voulu cependant le laisser revenir à la cour sur sa parole; mais le maréchal a cru devoir attendre les ordres du roi. La maréchale *de Boufflers* est transportée de joie de sa

nouvelle dignité, et ne sait point encore ce malheur, qui, selon les apparences, ne sera pas long. Revenons aux épigrammes. Le maréchal *de Villeroi* en est chamarré ; il a pourtant la consolation de savoir que le roi est persuadé qu'il n'a aucun tort ; et je sais bien ce que je dis. Mais le monde veut juger de ce qu'il ignore ; et, comme on juge par l'opinion des autres, on est assez fou pour se croire malheureux, malgré sa bonne conduite. Le roi va aujourd'hui à Marli pour dix jours. M. et madame *de Chaulnes* partiront dans peu pour Chaulnes, et moi avec eux. Que dites-vous de cette résolution ? Ne me trouvez-vous pas grande femme tout-à-fait ? M. *de Coulanges* est toujours à Évreux ; madame *de Louvois* le boude ; mademoiselle *de Bouillon* l'aime de passion, et le retient malgré lui. Moi, je lui écris régulièrement, et lui mande toutes les nouvelles. A qui donneriez-vous la préférence ? Les passions sont horribles ; je ne les ai jamais tant haïes que depuis qu'elles ne

sont plus à mon usage : cela est heureux. Notre dragon (1) est sorti tout couvert de gloire, et tout nourri de cheval. Il a écrit une très-plaisante lettre à sa sœur. Dans toutes les relations, il a été nommé au roi avec distinction ; et, pour dire plus, c'est de madame *de Montchevreuil* que je le sais. Vous jugez bien, ma très-aimable, de la joie de madame *de Sanzei*, qui sait à cette heure que son fils se porte bien. Songez que, de douze mille hommes qu'ils étoient dans Namur, il n'en est resté que trois mille trois cents. J'oublois de vous dire que c'est M. *de Guiscard* qui étoit venu apprendre à la cour que le maréchal *de Boufflers* est prisonnier. Madame *de Sulli* a la même maladie que madame *de Grignan*. Elle prend des eaux de Forges, dont elle se trouve à merveille. Mais Forges est un peu trop loin de Grignan : il faudroit s'en approcher, mon amie.

(1) M. *de Sanzei*, neveu de M. *de Coulanges*.

Je pardonne à madame *de Sulli* cette maladie ; mais madame *de Grignan* est trop avancée pour son âge. On prétend que, de toutes les façons d'être malade, c'est la moins fâcheuse. Je vous demande toujours des nouvelles de madame *de Grignan*, dont je suis très-sincèrement en peine. Ne me laissez point oublier dans le château que vous habitez, et baisez, pour l'amour de moi, la charmante *Pauline*. Vous m'avouerez que j'exige des choses bien difficiles de votre amitié.

LETTRE XXVI.

Paris, 16 *septembre* 1695.

Ce n'est que pour marquer la cadence que je vous écris aujourd'hui, madame ; car je n'ai point reçu de vos lettres, cette semaine, et je suis toute honteuse de n'avoir pas de grands événemens à vous mander ; depuis quelque temps, ils ne

nous ont pas manqué ; de vous dire que le roi est à Marli depuis huit jours, voilà une belle affaire ; la duchesse *du Lude* y est ; le roi en revient demain, et doit partir jeudi 22 de ce mois pour aller à Fontainebleau. Une assez grande nouvelle ; c'est que je crois que j'irai dimanche à Versailles pour deux ou trois jours. Il sera question incessamment du voyage de Chaulnes ; j'espère encore que j'en serai ; mais j'ai une santé qui me dérange si aisément, que je n'ose plus faire de projets. M. *de Coulanges* doit revenir aujourd'hui d'Évreux pour rompre avec madame *de Louvois*, et aller à Chaulnes. Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'est le P. *Gaillard*, qui ne doit point faire l'oraison funèbre de feu M. l'archevêque (*de Paris*). Voici ce que je veux dire. M. le président et le P. *de la Chaise* se sont adressés au P. *Gaillard* pour ce grand ouvrage ; le P. *Gaillard* a répondu qu'il y trouvoit de grandes difficultés ; il a imaginé de faire un ser-

mon sur la mort au milieu de la cérémonie, de tourner tout en morale, d'éviter les louanges et la satire, qui sont des écueils bien dangereux. Tout le prélude des oraisons funèbres n'y sera point. Il se jetera sur les auditeurs pour les exhorter; il parlera de la surprise de la mort, peu du mort; et puis, Dieu vous conduise à la vie éternelle. Adieu, ma belle amie; ne me laissez jamais oublier à Grignan, je vous en conjure; et sur-tout de la charmante *Pauline*. Je crois que M. *de Chaulnes* va acheter Villeflit de M. *de Fieubet*, dont madame *de Chaulnes* paroît peu contente. Le confesseur extraordinaire de madame *de Grignan* me doit demain lire l'oraison funèbre qu'il a faite de ce saint homme.

LETTRE XXVII.

Paris, 30 *septembre* 1695.

Je m'en vais vous parler bien habilement du mal de madame *de Grignan*, c'est-à-dire du mal d'estomac, qui n'est autre chose, mon amie, que le mien. J'ai éprouvé, par mon impatience, toute sorte de remèdes; trop heureuse si ces expériences lui peuvent être utiles. *Carette* m'a donné, pendant neuf mois, de ses gouttes, qui ne m'ont point fait un mal sensible, mais qui m'avoient grésillée à un tel point sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie. Venons à *Helvétius*: il m'a donné une préparation d'absinthe, qui m'a tout-à-fait rétabli l'estomac. Comme cela fait quelqu'impression de chaleur, très-légère pourtant, il m'a fait prendre des eaux

de Forges, dont je me trouve à merveille. Je commence à engraisser ; je mange du fruit, je dîne et je soupe ; en un mot, mon amie, je ne suis plus la même personne que j'étois il y a deux mois. Vous voyez bien pourquoi je vous conte tous ces détails. Ramenez-nous donc madame *de Grignan* à Paris ; je vous promets qu'en trois semaines, *Helvétius* et moi lui rétablirons l'estomac. C'est la cause de presque tous les maux. Je me suis même raccommodée avec le café ; et, comme je ne sais point user d'une chose que je n'en abuse, j'en prends dans l'excès. Ma petite absinthe est le remède à tous maux. Vous me demanderez, mon amie, pourquoi me portant aussi-bien que je vous le dis là, je ne suis point allée à Chaulnes ? Et je vous répondrai que je me trouve comme les personnes qui deviennent avares par être riches. Depuis que j'ai un peu de santé, je la ménage beaucoup. Le vilain temps m'avoit alarmée ; si j'avois prévu qu'il pût faire aussi beau qu'il fait pré-

sentement, je crois que je me serois embarquée pour ce grand voyage; mais je me garde pour Dampierre, et je fais très-facilement de ma maison une maison de campagne. Je me promène les matins sur mon rempart, et je passe les après-dînées assez solitairement. La cour d'*Angleterre* est à *Fontainebleau*. *Ils* ont des comédies, des fêtes, et s'ennuient, à ce qu'ils disent; et tant pis pour eux. Madame la marquise *de Grignan* ne veut voir personne; c'est ce qui m'a empêchée de me présenter à sa porte aussi souvent que j'aurois fait. M. *de Chaulnes*, qui sait forcer les portes, dit qu'elle est très-aimable. M. *de Coulanges* est allé à Chaulnes; ils reviendront tous dans un mois, et c'est tout-à-l'heure. L'abbé et moi ne laisserons point ignorer à madame *de Sanzei* tout ce que vous dites pour elle. Je vous demande mille complimens pour madame *de Grignan*, ma très-aimable: je vous demande aussi d'embrasser la belle *Pauline* pour l'a-

mour de moi, tout comme si vous n'aviez point de sujet de vous plaindre d'elle.

LETTRE XXVIII.

Paris, 28 *octobre* 1695.

Vous avez eu la colique, ma chère amie; et quoique je sache que vous vous en portez bien présentement, je ne saurois être rassurée que je ne le sois par vous-même. Je vous demande aussi des nouvelles de madame *de Grignan*; si vous saviez combien l'air subtil est contraire à ses maux, vous l'obligeriez de se mettre dans une litière bien faite et bien commode, et vous gagneriez Paris; l'air de Lyon lui feroit connoître qu'il n'y a point de meilleur remède pour elle que de changer de climat; c'est l'avis de mon oracle (*Helvétius*). La maréchale *de Boufflers* a été fort malade d'une pareille maladie, elle se porte très-bien aujour-

d'hui. Le roi est de retour dans une parfaite santé. Je vis hier la duchesse *du Lude*, qui est venue à Paris pour se faire saigner et purger, sans autre raison, je crois, que d'avoir trop de santé. Il s'est fait de grands changemens à Chaulnes. M. *de Chaulnes* aime son château comme sa vie, et ne le peut quitter. Madame *de Chaulnes* passe les jours, et peut-être une bonne partie des nuits à jouer. M. *de Coulanges* est devenu délicat et précieux ; les visites de province l'ennuient. Je vois souvent notre petite accouchée (*la duchesse de Villeroi* (1) ; elle a un fils un peu plus grand que son père, et un peu moins grand que le maréchal (*de Villeroi*) ; il n'y a point de jour qu'elle ne me demande des nouvelles de mademoiselle *de Grignan*, et qu'elle ne lui souhaite tous les biens et les maux qu'elle a. L'on dit que le maréchal *de Lorges* se

(1) Marguerite *le Tellier*, fille du marquis *de Louvois*, ministre de la guerre.

porte mieux, et on n'appelle plus sa maladie une apoplexie ; la maréchale, qui l'est allé trouver, va avec lui aux eaux de Plombières. Tout le monde croit le mariage de M. *de Lesdiguières* fait avec mademoiselle *de Clérembault* (1) ; le charme que madame *de Lesdiguières* trouve dans ce mariage, c'est qu'elle n'aura point son fils avec elle. Le monde dit aussi celui de mademoiselle *d'Aubigné* avec le fils (2) de M. *de Noailles* ; et je crois qu'en cette occasion le monde dit vrai. Au reste, ma très-belle, j'ai à vous apprendre que l'abbé *Testu* est charmé de madame *de Carman*, et qu'il se plaint hautement de toutes ses amies de ne lui avoir pas fait connoître ce mérite-là plutôt. On parle fort ici de la solitude de ma-

(1) Ce mariage ne se fit point avec mademoiselle *de Clérembault*, mais avec mademoiselle *de Duras*, fille du maréchal de ce nom, en 1696.

(1) Ce mariage ne se fit que le premier avril 1698.

dame la marquise *de Grignan ;* on dit que sa vie n'est pas soutenable, parce qu'il ne faut voir personne, ou voir bonne compagnie. Vous voyez combien votre retour et celui de *sa belle-mère* (1) sont nécessaires ; mes conseils sur cela vous paroîtront bien intéressés; je souhaite que cette raison ne vous empêche pas de les suivre, et que vous me croyez aussi tendrement à vous que j'y suis. Je vous demande en grâce de dire bien des choses de ma part à madame *de Grignan*, et de ne pas oublier la belle et charmante *Pauline*.

(1) Madame la comtesse *de Grignan.*

LETTRE XXIX.

Paris, 7 novembre 1695.

Après avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, *Helvétius* a encore voulu emporter votre lettre afin d'y penser à loisir ; il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie ; il est persuadé que l'air subtil est fort contraire à madame *de Grignan*, et que s'il étoit possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fît de petites journées, elle ne seroit pas plutôt arrivée à Lyon qu'elle se trouveroit fort soulagée ; c'est un remède que nous approuvons fort ici. Notre oracle *Helvétius* a sauvé la vie à la pauvre *Tourte ;* il a un remède sûr pour arrêter le sang, de quelque côté qu'il vienne ; c'est un très-joli homme et très-sage. Sa physionomie ne promet pas tant de sagesse ;

car il ressemble à *Dupré* comme deux gouttes d'eau. Je vous demande des nouvelles de madame *de Grignan*, ma très-aimable, pour me récompenser de toutes mes consultations. M. le marquis *de Grignan* m'est venu voir; il est assurément moins gras qu'il n'étoit; je lui en ai fait des complimens très-sincères: madame sa femme me fit l'honneur de venir ici hier; je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avois vue; c'est qu'elle est engraissée, et qu'elle a bien meilleur visage, de beaux yeux si brillans, que j'en fus éblouie; elle vint ici sur les deux heures avec madame sa mère et mademoiselle sa sœur. Malheureusement pour moi, madame *de Nevers* s'étoit levée aussi matin qu'elles; elle arriva un moment après ces dames, qui s'en allèrent quand elle entra; et madame *de Nevers* qui me parla très-sincèrement, trouva madame la marquise *de Grignan* toute des plus jolies. M. et madame *de Chaulnes* et M. *de Coulanges*

langes arrivent mercredi pour dîner à Paris ; je me dois trouver à l'hôtel de Chaulnes pour les y recevoir. Le roi est à Marli pour jusqu'à lundi ; la comtesse *de Grammont* y est aussi ; mais quoiqu'elle ait rattrapé à la cour les grâces de la nouveauté, la pauvre femme ne s'en porte pas mieux. Tous ses maux sont revenus ; elle les soutient avec un courage et une gaieté qui m'étonnent, ayant perdu, je crois, jusqu'à l'espérance de guérir. La duchesse *de Villeroi* reçoit ses visites dans son lit, jolie tout ce qu'on peut l'être ; je fis, il y a deux jours, les honneurs de sa chambre avec la maréchale *de Villeroi* ; j'ai découvert à cette petite duchesse un mérite qui lui fait bien de l'honneur dans mon esprit, c'est qu'elle a un goût si naturel pour mademoiselle *de Grignan* (1), qu'elle en est sincèrement occupée ; elle m'en demande continuellement des nouvelles.

(1) Depuis marquise *de Simiane*.

Elle lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite ; mais elle ne veut consentir à aucun mariage, qu'elle ne soit assurée de la revoir ici. Enfin, elle a des sentimens, elle a des pensées ; c'est un des miracles de *Pauline*. Je sais de ses nouvelles ; on dit que vous vous allez encore marier (1) ; *j'en suis ravie*, mon amie ; revenez donc toutes ; la vie est trop courte pour de si longues absences. Par rapport à la vie, les plus longues ne devroient être que de deux heures. Je vous envoie une lettre de M. *de Vannes*, qu'il y a en vérité trois mois qui est dans mon écritoire. Je lui en demande pardon ; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à l'heure qu'il est, que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable ; mandez-moi vitement que vous allez revenir, et que vous ne pouvez plus souffrir la solitude de cette

(1) C'est à l'occasion du mariage de mademoiselle *de Grignan*, qui devoit bientôt épouser le marquis *de Simiane*.

jeune marquise, qui, comme moi, soupire après votre retour.

LETTRE XXX.

Paris, 18 *septembre* 1695.

Monsieur *de Lamoignon* me montra hier une lettre de M. le chevalier *de Grignan*, qui m'apprit que madame votre fille se portoit bien mieux; j'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux; j'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir; cela me donne aussi des espérances que nous vous reverrons bientôt; il n'y a rien, en vérité, que je désire si vivement: votre retour est nécessaire à bien des choses, dont le changement d'air est une des principales pour madame *de Grignan*. Madame sa belle-fille est trop abandonnée ici; le retour de M. *de Sévigné* qui approche; que de rai-

sons, ma très-belle, pour nous revenir voir ! Paris est fort rempli à l'heure qu'il est; mais il ne le sera point à ma fantaisie, tant que vous ne serez point avec nous. J'ai bien envie d'apprendre si madame *de Grignan* a fait usage des bouillons d'écrevisse, et si elle s'en est bien trouvée. Il y a tous les jours de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie, où vous êtes toujours désirée. M. le marquis *de Grignan* me fit l'honneur de me venir voir il y a deux jours. Je le remerciai de n'être point grossi; il me paroît fort content du palais qu'il habite. On me mande de Lyon que la charmante *Pauline* va changer de nom; ne nous l'amenez-vous pas ? Il n'y a que madame *de Simiane* que je puisse jamais autant aimer que mademoiselle *de Grignan*. Hélas ! à propos *de Simiane*; le pauvre monsieur *de Langres* (1) est

(1) Louis-Marie-Armand *de Simiane de Gordes*, évêque de Langres, mort le 21 novembre 1695.

à l'extrémité ; j'en suis tout-à-fait en peine. Je crois M. *Nicole* mort ; il tomba en apoplexie il y a deux jours. *Racine* vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre, qui le ressuscitèrent ; mais on vient de me dire qu'il est retombé ; c'est une grande perte. Il s'est trop épuisé à écrire : on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier livre contre les Quiétistes ; ils n'en valoient, en vérité, pas la peine. Adieu, ma très-aimable ; j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience, mais encore plus à présent, à cause de l'état où est madame *de Grignan*.

LETTRE XXXI.

Paris, 6 avril 1696.

Je ferai voir votre lettre à la maréchale *de Créqui* (1), madame ; le seul plaisir qui lui reste, c'est d'entendre

(1) Catherine *de Rougé du Plessis-Bellière*.

louer son pauvre fils (1): elle me paroît plus affligée que le premier jour; je n'en passe guère sans la voir. Je l'ai cependant envoyée à M. *de Coulanges* cette aimable et tendre lettre; il est à Saint-Martin d'où il doit revenir mardi. Madame *de Saint-Géran* a reçu deux visites de madame *de Maintenon*; vous jugez bien qu'il n'en falloit pas tant pour la consoler: madame *de Mornai* ne quitte point madame *de Maintenon*; plus cette petite femme paroît insensible aux honneurs qu'elle reçoit, plus on est occupé d'elle. Je suis étonnée de ces sortes de conduites. Le mariage de ma nièce est absolument rompu avec M. *de Poissi* (2); elle part dans huit jours pour aller en Flandre. M. et madame *de Bagnols* n'ont aucun tort: madame *de*

(1) Nicolas-Charles *de Créqui*, marquis *de Blanchefort*, mort à Tournai le 16 mars 1696, âgé de 27 ans.

(2) Claude *de Longueil*, marquis *de Poissi* et *de Maisons*, président à mortier au parlement de Paris.

Maisons (1) a fait aussi ce qu'elle a pu, et nous lui en serons toujours très-sensiblement obligées : je suis ravie de la connoître ; elle a un très-bon cœur, et une véritable générosité. Il faut espérer que notre grande fille sera bien mariée (2) ; mais ce ne peut plus être qu'au retour de la campagne, car rien ne nous convient plus dans la robe. Je m'en vais vite finir ce petit billet ; car madame *de Montespan* me vient prendre dès la pointe du jour, pour aller entendre le P. *de la Ferté* (*jésuite*), qui prêche comme un *Bourdaloue*, et qui ressemble si fort au duc son frère, qu'on ne se peut empêcher de rire des discours qu'ils tiennent tous deux ; madame *de Fontevrault* (3) vient aussi ; voilà bien des sermons que j'entends avec cette bonne compagnie, qui part dans huit jours

(1) Louise *de Fieubet*, mère de M. *de Poissi*.

(2) Elle fut mariée, en 1699, au comte *de Tillières*.

(3) Sœur de madame *de Montespan*.

pour aller à Bourbon. Moins madame *de Grignan* se rétablira où elle est, plus elle se devroit presser de changer d'air. Séparément de l'intérêt que j'ai à donner ce conseil, c'est l'avis de tous les gens habiles. Quand reverrons-nous aussi madame *de Simiane?* elle ne s'en soucie guère; elle a de quoi s'amuser, pendant que nous soupirons ici après elle. Je ferai vos complimens à la maréchale *de Créqui*, et ceux de M. et de madame *de Grignan*, je vous en assure, ma très-aimable. Le roi a donné deux mille louis au maréchal *de Choiseul* pour l'aider à faire son équipage; je ne sais si le marquis *de Grignan* ira avec lui. Adieu, ma vraie amie, et vîte adieu; on me presse de sortir.

LETTRE

LETTRE XXXII.

A Madame DE SIMIANE (1).

Paris, 2 mai 1696.

JE vous suis sensiblement obligée, madame, de songer encore à moi; je connoissois toutes vos perfections; mais la tendresse de votre cœur, et l'amitié que vous avez su avoir pour une personne (2) aussi digne d'être aimée que celle que vous regrettez, c'est ce qui me paroît fort au dessus de tout ce qu'on en peut dire. Ah! madame, que vous avez raison de me croire infiniment touchée! Je ne pense à autre chose; je ne parle d'autre chose; j'ignore tous les détails de cette

(1) Pauline Adhémar *de Monteil*, marquise *de Simiane*, et petite-fille de madame *de Sévigné*.

(2) Madame *de Sévigné*, morte à Grignan peu de jours auparavant.

funeste maladie, je les cherche avec un empressement qui fait voir que je ne songe point à me ménager. Je passai hier toute la journée avec le prieur de Sainte-Catherine; vous jugez bien sur quoi roula notre conversation; je lui fis voir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; elle lui fit un vrai plaisir; car ces sortes de gens-là sont si persuadés que cette vie-ci ne doit servir qu'à s'assurer l'autre, que les dispositions dans lesquelles on quitte le monde sont les seules dignes d'attention pour eux; mais on songe à ce que l'on perd, et on le pleure. Pour moi, il ne me reste plus d'amie; mon tour viendra bientôt, cela est raisonnable : ce qui ne l'est guère, c'est d'entretenir une personne de votre âge de si tristes et de si noires pensées; votre raison fait oublier votre jeunesse, madame; et cela, joint à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, m'autorise, ce me semble, à vous parler comme je fais.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

Paris, 8 *juin* 1696.

Il me paroît qu'il y a bien du temps que vous n'avez reçu de mes lettres; vous ne serez peut-être pas de cet avis: il n'y a pas moyen cependant de pousser ma discrétion plus loin; c'est un bien qui m'est devenu nécessaire, d'avoir de vos nouvelles; et, quelque inégalité qu'il y ait de votre âge au mien, j'éprouve que l'on vous aime très-solidement. Il y a des endroits dans votre cœur, qui font oublier votre jeunesse, sans qu'il y en ait aucun dans votre figure, qui ne présente toute la fleur de ce bel âge.

Je ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite (1); et lorsque

(1) De madame *de Sévigné*, grand'mère de madame *de Simiane*, et bonne amie de madame *de Coulanges*, morte depuis environ six semaines.

j'apprends le retour de la santé de madame votre mère, je ne puis m'empêcher d'être vivement touchée que cette joie n'ait point été sentie par une personne qui en eût été si digne (1). Je vous prie, madame, que je sois informée de la continuation de cette santé, à laquelle je prends plus d'intérêt que je ne puis vous le dire.

Je vis avant-hier M. *de Coulanges* dans la belle maison de Choisi : madame *de Louvois* et lui y sont établis pour tout l'été ; on est obligé tous les jours d'y avoir deux tables par la quantité de monde qui s'y trouve ; un lansquenet ensuite, et puis des promenades délicieuses ; joignez à tout cela les plaisirs qui suivent l'abondance, et vous trouverez que Choisi est un séjour enchanté : il y a trop de ces plaisirs pour moi, et je ne saurois me résoudre à y passer plu-

(1) A cause de l'extrême tendresse de madame *de Sévigné* pour madame *de Grignan*, sa fille.

sieurs jours : mon goût augmente pour la solitude, ou du moins pour une très-petite compagnie. Madame *de Mornai* ne quitte plus madame *de Maintenon* : elle va à Marli ; enfin, madame, je ne trouve rien de si extraordinaire que de la voir de tous les plaisirs, pendant que vous êtes éloignée du monde et du bruit ; il est vrai que vous avez de grandes ressources dans vous-même. Adieu, madame, je vous demande en grâce de ne pas négliger l'occasion de dire à M. le comte *de Grignan* combien je l'honore ; mais sur-tout rendez-moi de bons offices auprès de vous, je vous en supplie.

LETTRE XXXIV.

A LA MÊME.

Paris, 20 *juillet* 1696.

Il y a long-temps, madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire ; mais je ne suis point seule à m'en apercevoir ? En vérité, c'est pure discrétion qui m'empêche de vous dire plus souvent ce que je

sais penser de vous; il y a une telle disproportion de votre âge au mien, qu'il me paroît de la cruauté à moi de vous aimer comme je fais, et sur-tout de vous en entretenir. Je suis très-persuadée que vous n'enviez point les extrêmes distinctions dont jouit madame *de Mornai;* mais, madame, n'est-ce point être trop avancée pour votre âge, de vous *savoir* passer du monde et de la cour ? Il me semble qu'il n'y a que l'expérience qui en puisse détromper, et voilà ce que vous n'avez pas jusqu'à présent. Madame *de Mornai* est de tous les voyages de Marli, sans être nommée de toutes les promenades du roi; en un mot, madame *de Maintenon* la traite comme sa fille; et pensez-vous qu'on puisse être insensible à ces honneurs? ma nièce *de Bagnols* voit tout cela d'un grand sang-froid. La trève d'Italie donne ici de grandes espérances de la paix générale; je suis assurée, madame, que cette grande nouvelle ne vous sera pas indifférente. On se tourmente déjà pour être des dames de madame *de*

Bourgogne; car on dit qu'elle n'aura point de filles, et qu'on lui donnera à peu près les dames qu'avoit la reine, excepté madame *de Beauvilliers*, qui, selon toutes les apparences, sera dame d'honneur. Nous craignîmes beaucoup avant-hier pour madame *de Chaulnes*, qui, à la suite d'une mauvaise santé, eut une si grande foiblesse, qu'elle perdit connoissance. On envoya querir des médecins, un confesseur, enfin un appareil très-propre à épouvanter; elle se porte beaucoup mieux; elle a pris aujourd'hui un peu d'émétique. J'aime cette duchesse de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de madame *de Sévigné*. Pour moi, madame, je vous avoue avec une sincérité que j'ai pour vous, malgré mon âge, que je ne m'en consolerai jamais; j'y pense sans fin et sans cesse; et quand je songe que tous les retours ne la rameneront point, je ne puis soutenir une telle idée. Je vous demande des nouvelles de votre santé, madame; on m'a dit qu'elle n'étoit pas absolument bonne, et que vous preniez

des eaux : je vous croyois une sorte de maladie, où les eaux n'étoient point propres. La maréchale *de Castelnau* est morte d'un très-douloureux cancer : les petites-filles espèrent la pension de quatre mille livres, que le roi lui faisoit. Je vous demande pardon, madame, de vous écrire une *si longue lettre* ; mais le goût que j'y trouve, me doit faire espérer que vous ne vous en plaindrez pas.

LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

Paris, 14 *septembre* 1696.

J'AI été fort aise, madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de madame votre mère ; mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde, qui s'intéressoit le plus à cette santé, n'ait point partagé notre joie. Ah ! madame, je ne m'accoutume point à ne plus espérer qu'aucun retour nous amène ce que nous regrettons avec tant

de raison. Je comprends ce que ce sera pour madame *de Grignan*, de se trouver en ce pays-ci au milieu de ces tristes souvenirs. Je suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour. Il me semble que vous seriez bien nécessaire à madame votre mère ; et je vous avoue que j'aurois plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge. Vous êtes faite pour charmer tout ce qui est aimable et jeune comme vous ; et c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement que je fais ; mais qu'importe ? Je ne sens point que je puisse m'empêcher de vous offenser, ni d'espérer que vous me pardonnerez. Que dites-vous, madame, de notre duchesse *du Lude ?* Je l'embarquai mardi avec les dames du palais, dans une santé parfaite : jamais on n'a marqué tant de confiance en une personne, que le roi et madame *de Maintenon* ont fait pour elle dans cette occasion; et je vous assure qu'elle n'y est pas insensible. On dit qu'il sera question encore de quatre dames du

palais, et de deux autres, quand la jeune princesse se mariera. Je ne comprendrai jamais qu'on ne vous aille pas chercher au bout du monde pour cela. J'ai assez bonne opinion de votre *voisine* (1), pour croire que vous seriez sa favorite. Enfin, je fais de tout ceci un petit château qui vous regarde uniquement, et je ne m'accommoderai jamais que ce château soit en Espagne. A propos d'Espagne, savez-vous que toute l'histoire de cette reine est fausse ? Elle n'est point grosse, elle se porte fort bien ; le roi en a reçu des nouvelles. On est ici dans les *Te Deum*, dans les feux de joie de la paix de Savoie. Grâces à Dieu, le roi continue de se porter de mieux en mieux. On croit que la cour ira à Fontainebleau vers la fin de ce mois, pour y recevoir la prin-

(1) La princesse *de Savoie*, qui devoit être dans peu duchesse *de Bourgogne*, est appelée ici *la voisine* de madame *de Simiane*, parce qu'alors madame *de Simiane* demeuroit en Provence.

cesse. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame; j'espère que vous voudrez bien vous souvenir de moi auprès de madame la comtesse *de Grignan* et de M. *le Chevalier*. Je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais tout est permis à une personne qui a la confiance de vous écrire, et que vous honorez de vos aimables lettres. M. *de Coulanges* est à Vichi avec sa femme *de Louvois* (1).

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

Paris, 25 *octobre* 1696.

Je suis fort aise, madame, que vous nous fassiez espérer le retour de madame votre mère; mais, en vérité, pour que la joie fût complète, le vôtre nous

(1) Il a déjà été remarqué que M. *de Coulanges* appeloit madame *de Louvois* sa seconde femme.

ne se peut ni croire ni imaginer ; je n'ai jamais vu envisager la mort avec tant de courage, ni revenir à la vie avec tant de docilité. Ce pauvre mourant parloit toujours de madame *de Sévigné*. Il disoit : « si elle étoit au monde, elle seroit de « celles qui ne m'abandonneroient pas. » Nous fondions toutes en larmes, et puis il nous disoit des choses qui nous faisoient rire, malgré que nous en eussions. J'ai une vraie impatience de recevoir l'honneur que vous dites que doit me faire un homme, qui a été assez heureux pour vous plaire. J'avoue que cela me prévient en sa faveur ; mais, madame, pourquoi le laissez-vous venir tout seul ? En vérité, vous êtes trop raisonnable, et nous souffrons trop de votre raison. J'espère que mademoiselle *de Bagnols* aura un beau palais sans l'aller chercher à Turin, ou, pour parler plus juste, un beau château ; j'ai une grande envie qu'elle soit bien établie. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame ; et, si vous n'êtes point

honteuse d'avoir un commerce avec une vieille comme moi, comptez qu'il ne finira point par ma faute. Je vous serai sensiblement obligée, si vous voulez bien me faire la grâce d'assurer madame la comtesse *de Grignan* et M. *le Chevalier* que j'attends leur retour avec toute l'impatience qu'ils méritent.

LETTRE XXXVII.

A LA MÊME.

Paris, 7 mars 1697.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame. Comme il y a long-temps qu'on n'a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de sagesse, de raison et de bon sens, avec tous les charmes de la jeunesse. Il n'y a que vous qui ayez pu accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si long-temps le séjour de M. *de Simiane* en ce pays-ci. Le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. *de Saint-Amant*; il m'a

ensuite fait l'honneur de me venir voir deux fois. Il m'a paru tout comme il vous paroît ; je ne crois pas peu dire. Il a bien raison d'être pour vous, comme il est. J'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir ; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs. Ah ! madame, que ne feroit point notre pauvre madame *de Sévigné dans* une pareille occasion ? Le malheur de ne la plus voir m'est toujours nouveau ; il manque trop de choses à l'hôtel de Carnavalet. Je ne saurois m'empêcher de vous désirer ; et toute votre indifférence pour ce pays-ci ne m'en peut inspirer pour votre retour. Je le souhaite comme si j'étois d'âge à en profiter ; mais il me semble que mon inclination si naturelle pour vous, vous fait souffrir mon âge avec quelque bonté. J'ai eu la conduite que vous m'avez prescrite au sujet de votre lettre ; cependant je vous avouerai, madame, que je l'ai montrée à madame *de Chaulnes*, qui m'a fait promettre de vous dire de sa part qu'elle vous approuve autant qu'elle désapprouve.

prouve, je ne dirai pas qui. Savez-vous que madame *de Chaulnes* a un nouveau mérite à mon égard ? C'est celui de ne se point du tout consoler de la perte de madame *de Sévigné*. Nous en parlons sans cesse ; car, pour moi, c'est ma manière ; j'aime à parler de ce que j'ai aimé, et à ne me point ménager sur les souvenirs qui me sont chers.

Je fis une longue réponse à une lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant la dernière ; je la donnai à madame votre mère, et ma lettre s'est trouvée perdue. Je vous le dis, madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une grossièreté pareille à celle d'y avoir manqué. Au reste, le mariage de ma nièce avec M. *de Poissi* est rompu. Si j'étois à sa place, j'en serois aussi aise qu'elle en est peut-être fâchée. Il ne la désiroit point autant qu'il convenoit pour surmonter les plus petites difficultés : quand cela est ainsi, il me paroît qu'on se doit trouver heureuse de ne point entrer dans une maison où l'on est si peu

souhaitée : je suis assurée que c'est là votre avis. Quel bon sens, madame, que le vôtre, de n'être point entêtée de la cour ! Songez que madame *du Lude*, qui avoit une si bonne santé, est accablée de rhumatismes. Songez qu'il faut qu'elle couche dans la chambre de *la princesse*; qu'elle *se fatigue jour et nuit*, et pour qui (1) ? Cependant je sais une personne du monde, qui admire les agrémens de la place, et la trouve préférable à tout le repos, dont madame *du Lude* pouvoit jouir. J'ai eu quelque escarmouche avec cette personne sur une telle façon de penser, que je vous avoue que je ne comprends point. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, madame. Il faudroit que vous pussiez bien savoir comme je suis pour vous, afin de vous persuader que je n'en suis pas indigne. Permettez-moi de prendre part à la joie de M. le marquis *de Simiane* de se trouver auprès de vous. Sa joie est d'autant

(1) Madame *du Lude* n'avoit point d'enfans.

plus raisonnable, qu'il n'est pas aise tout seul. J'ai eu assez l'honneur de le voir, pour désirer beaucoup de le voir davantage.

LETTRE XXXVIII.

A madame DE GRIGNAN.

Paris, 19 *avril* 1700.

Il y a si long-temps, madame, que je ne fais rien de ce que je désire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma mère a depuis quinze jours la fièvre continue avec des redoublemens ; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprés d'elle : c'est un terrible spectacle. Ce qui se passe en moi dans cette cruelle occasion, ne se peut concevoir ; mais en voilà trop sur un si triste sujet. Il vaut mieux vous faire de très-

sincères complimens sur le voyage que M. le marquis *de Grignan* va faire en Lorraine. Toutes les distinctions sont agréables à son âge; et vous ne sauriez croire, madame, combien celle-là a été recherchée. Je me présentai hier à la porte de *son excellence; elle étoit à Versailles. Je vis madame votre belle-fille* chez madame *de Simiane*, qui est en vérité bien incommodée de sa grossesse. Je rendis mes devoirs à votre appartement; il est très-beau; la vue m'en paroît charmante. Je le regardai avec un air d'intérêt, qui me le fit bien examiner pour la première fois. Vous serez bien logée, madame; mais vous nous ferez trop languir après votre retour. C'est là votre unique défaut; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler. On commence aujourd'hui à tirer la loterie de madame *de Bourgogne*. J'ai eu trente pistoles à la grande, qui s'est faite à l'Hôpital; se peut-il un plus grand malheur dans une pareille occasion? Cependant j'ai eu l'âme assez

intéressée pour préférer ce vilain petit billet noir à un billet blanc; ma sœur a trouvé ce sentiment très-indigne d'elle. M. *de Bagnols* est ici. Je ne désespère point qu'il n'aille à Grignan rendre à M. *de Grignan* tout ce qu'il lui doit ; car pour Paris, ce n'auroit été que la conduite des autres. Madame la duchesse *du Lude* a eu un mal assez considérable au pied. Elle a quelquefois un rhumatisme; mais elle ne sent point ses maux dans la chaleur du combat. Je pense toujours de la même façon sur ce qui la regarde; et, Dieu merci pour elle, sa façon de penser n'est point changée aussi. La pauvre petite madame *d'Aunai*, fille de madame *de Morangis*, est morte à vingt-un ans; les *Villeroi* sont très-affligés avec raison. On assure que M. *de Rochebonne* et M. *de Saint-Germain* ont des raisons d'espérer ; je souhaite de tout mon cœur pour la chose en elle-même, et par l'intérêt sensible que vous y avez tous, que leurs espérances soient fondées. J'ai appris à l'abbé *Testu* que vous l'honoriez de

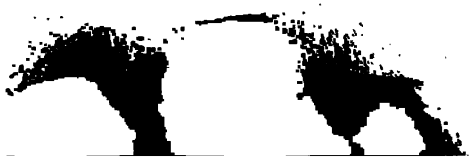
votre souvenir ; mais je vous avouerai que, quoiqu'il ait reçu cette marque de votre bonté avec beaucoup de reconnoissance, il a voulu voir si je ne le trompois point, car il lui faut des démonstrations ; et après avoir été convaincu de la vérité de ce que je lui disois, il a *tiré des conséquences qu'il falloit* qu'il fût charmé, et il a conclu qu'il l'étoit.

LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

Paris, 30 *juillet* 1700.

Tout ce que vous me faites la grâce de me dire est vrai, madame; cependant on ne sauroit s'imaginer ce que la nature soutenue du spectacle m'a fait souffrir. L'impression qui m'en est restée est si vive, que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation. J'espère en la diversion que je n'ai point encore éprouvée; car je n'ai vu personne dans cette triste conjoncture. Je ne vous fais point d'excuses de n'avoir pas fait réponse à votre lettre; vous jugez aisément, madame, de ce qui m'en a empêchée, et combien j'avois renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étois retranché celui de vous entretenir. M. *de Coulanges* est à Versailles; on vient de me dire qu'il vit hier madame *de Maintenon* chez madame *de Saint-Géran*, et qu'il en avoit



reçu des amitiés infinies. Il a mandé cette heureuse rencontre à madame *de Louvois*. C'est une chose raisonnable que les *secondes femmes* soient mieux traitées que les premières ; et je suis assez juste pour ne me point plaindre de la préférence que M. *de Coulanges* donne à madame *de Louvois*. Que dites-vous de la mort de la duchesse *d'U**** ? Pour moi, je voudrois qu'on fît un exemple de tels assassinats. On dit cependant que la presse est grande à qui épousera ce joli héros. O grand pouvoir du tabouret ! Le roi est à Marli pour dix jours. Je donnai à dîner à madame *de Simiane* en plein réfectoire le jour de la Madeleine. Nous avions la comtesse *de Grammont* à notre dîner, et ensuite il fut question d'un sermon tout neuf du père *Massillon*. La seule visite que je me suis permise, a été celle de la maréchale *d'Humières*. En vérité, il n'y a qu'à habiter le faubourg Saint-Jacques pour être une personne au dessus des autres. On ne peut assez admirer la parfaite patience de cette maréchale, sa ré-

signation,

signation à la mort, sa piété, son courage; enfin, rien n'est tel que le faubourg Saint-Jacques. Madame *de Guitaut* l'habite aussi; je vous assure que ce quartier fournit une très-bonne compagnie. Je voudrois bien, pour nous venger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant que nous. Si cela étoit, madame, il nous seroit permis d'espérer bientôt votre retour. Une des grandes nouvelles du monde, c'est que madame *de Bourgogne* changera de confesseur aussi souvent qu'elle voudra, pourvu qu'il soit jésuite.

LETTRE XL.

A LA MÊME.

Paris, 18 décembre 1700.

Vous n'avez pas eu de peine, madame, à imaginer la raison, je ne dis pas de mon oubli, mais de mon silence, puisque vous m'avez fait la grâce de le remarquer

Votre vie est plus remplie que la mienne; ainsi c'est à moi qu'il convient d'être discrète. Je suis plus solitaire que jamais, et ne le suis pas encore assez à mon gré. Il n'a pas été au pouvoir des grands et prodigieux événemens qui sont arrivés (1), de m'obliger à quitter ma chambre. Les années m'ont tellement mise à la raison, que si j'en avois encore beaucoup à passer, je crois que je me retirerois dans quelque petit désert; mais l'avenir est court pour moi. Vous jugez bien qu'avec de telles dispositions je ne suis pas assez informée des nouvelles du monde, pour avoir la confiance d'espérer vous divertir; et je ne dois pas avoir celle de croire que de ne vous apprendre que des miennes, cela vous suffise. Ce n'est pas que je n'aie véritablement souffert d'ignorer ce qui se passoit dans les lieux que

(1) La mort de Charles II, roi d'Espagne, appela, par son testament, M. le duc *d'Anjou* à la succession entière de la monarchie d'Espagne.

vous habitez, et que je n'en aie été instruite, autant que je l'ai pu, par madame *de Simiane*. Il faut avouer cependant que les nouvelles considérables n'ont pas manqué depuis quelque temps; mais *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi*. Vous allez avoir bien des affaires, madame, pour recevoir les princes (1); je suis assurée que vous n'en serez point du tout embarrassée. Madame *de Simiane* trouva hier au soir ici madame la duchesse *du Lude*, qui est venu passer deux ou trois jours à Paris, et lui demanda de quelle manière il convenoit que vous fussiez habillée pour recevoir cette belle et grande compagnie. Elle lui répondit que ce n'étoit pas une question; qu'il falloit un grand habit, une coiffure noire, en un mot, comme vous seriez au souper du roi. Je ne vous parle point de

(1) M. le duc *de Bourgogne* et M. le duc *de Berri*, après avoir accompagné le roi d'Espagne, leur frère, sur la frontière d'Espagne, firent le voyage de Provence.

plusieurs mariages dont il est question, et dont je suis sûre que vous ne vous souciez guère. Madame *de Simiane* s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce *de Tillières*, où est le rendez-vous du beau monde tous les jours. Vous voyez bien, madame, qu'on a du monde, quand on en veut avoir. *M. de Coulanges* veut répondre lui-même aux aimables reproches que vous lui faites; il est cause que l'on a fait des chansons sur tous les grands directeurs: il a eu la goutte comme un grand homme. Je le plains, si jamais il est obligé de se croire vieux.

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

Paris, 17 *juin* 1701.

Je vous rends mille grâces, madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont par les soins *de Chambon* j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous

devoir ce médecin ; car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un sincère attachement ; j'espère vivre et mourir de sa façon. Vous aurez été fâchée et surprise de la mort de *Monsieur* (1), j'en suis assurée. La dernière fois que j'eus l'honneur de le voir, il me demanda tant de vos nouvelles, que je lui fis très-bien ma cour par être en état de lui répondre sur ce qui vous regardoit. En vérité, la mort est un événement trop ordinaire pour pouvoir compter sur cette vie ; pour moi, j'avoue que je ris quand je vois traiter solidement quelque chose d'aussi court et d'aussi fragile ; c'est ma raison qui a cette conduite ; car si c'étoit le sentiment, eh ! mon Dieu, on ne feroit rien de tout ce que l'on fait, et on feroit tout ce que l'on ne fait point. On vous aura sans doute mandé, madame, que le roi conserve à M. le duc *d'Orléans* tous

(1) *Philippe*, fils de France, frère unique de Louis XIV, mort à Saint-Cloud le 9 de juin 1701, âgé de soixante ans et huit mois.

les honneurs et priviléges *de Monsieur ;* des gardes, tous les grands officiers, et même un chancelier. Le roi est très-véritablement affligé. Toutes les femmes ont paru en mante devant S. M., et les cours souveraines vont lundi la haranguer. Les personnes, dont la mort devroit faire le plus d'impression, sont *celles qui* paroissent le moins regrettées, par la raison que l'on se tourne tout d'un coup à ce qui remplit leurs places. J'avoue, madame, que mon goût ne diminue point pour le repos, et qu'à l'heure qu'il est, je n'y préférerois que ce qui se doit préférer à tout ; mais je n'aime point le repos que vous avez ; il est trop loin de moi. Ce n'est pas que le séjour de Grignan ne me plût infiniment, si j'y pouvois aller. Au reste, madame, à propos de beau château, je vais avoir celui d'Ormesson ; et je suis assez modérée pour n'en point désirer d'autres, ne voyant rien au-dessus que le séjour de Grignan. Nous avons eu ici la duchesse *du Lude* cinq ou six jours avant la funeste mort de *Monsieur*. J'ai

vu l'abbé *de Polignac* depuis son retour, dont il se croit redevable au P. *de la Chaise*; il est plus aimable que jamais, je dis l'abbé *de Polignac*. M. *de Coulanges* est ravi de la fin de cette disgrâce; mais comme il court toujours les champs, je crois qu'il ne l'a point encore vu. M. le cardinal *de Bouillon* est tranquille dans son abbaye, chose étonnante et difficile à croire? mais, madame, vous n'en serez point surprise, quand vous saurez qu'il est dans une extrême dévotion. Le roi lui a fait la grâce de lui accorder une main-levée pour la jouissance de tous ses revenus; cela fait espérer bien des adoucissemens dans ses malheurs. Il faut que je vous remercie beaucoup de vous être souvenue de mon amie la marquise, dont je ne sais seulement pas le nom, mais qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. On me l'amena hier. Elle dit qu'elle connoissoit fort toute ma famille à Lyon; je ne me souviens point de l'y avoir vue. Tout ce que je sais, c'est que c'est une femme de bonne maison,

et que je vous suis très-obligée, madame, et à M. *de Grignan*, de la bonté que vous avez eue l'un et l'autre d'avoir égard à la très-humble prière que je vous ai faite. Madame *de Sulli* est assez malade ; elle est dans toutes les règles des mauvais médecins, *du lait, saignare, purgare, etc. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela*, quoiqu'elle *l'entende* si bien sur toute chose. Continuez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. Ma sœur brille à Bruxelles ; elle a tous les soirs madame la comtesse *de Soissons* à souper chez elle. Il me prend quelquefois envie d'aller à Bruxelles représenter madame *de Béthune* (1) en Pologne. Vous ne sauriez comprendre à quel point je désire votre retour, madame. Plus je suis indifférente pour tout ce qui vient,

(1) Louise-Marie *de la Grange d'Arquien*, femme du marquis *de Béthune*, et sœur de Marie-Casimire *de la Grange*, reine de Pologne.

plus je m'attache à ce qu'il y a quelque temps que je connois. M. *de Coulanges* s'en va en Bourgogne avec madame *de Louvois*, et moi à Choisi toute seule prendre patience de ne pouvoir être à Ormesson que l'année qui vient; mais le moyen de faire encore des projets avec les exemples qu'on a chaque jour sous les yeux.

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

Paris, 12 *septembre* 1701.

Je suis dans le monde, madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserois vous agacer; mais quand vous m'honorez de votre souvenir, j'y réponds avec un empressement, qui vous doit faire connoître la sensible joie que j'en ai, et juger en même temps que mon silence doit s'appeler de la discrétion toute pure. Il est vrai, madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de

ce monde. Vous réussissez si bien, qu'il seroit malheureux que vos talens ne parussent point. Vous ne payez pas seulement d'invention; on n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les princes; ce n'étoit qu'en attendant la reine d'Espagne. Madame *de Bracciane* sera ravie *de vous* présenter à sa jeune reine. Je la trouve, comme vous, bien digne de l'emploi qu'elle a; mais la façon de penser de quelqu'un qui n'est plus jeune, ne laisse rien imaginer d'agréable (1). J'ai déjà tant vécu, qu'il me paroît peu possible d'envisager un long avenir; ainsi ce peu qui me reste, j'aimerois à le passer dans le repos. Je n'ai jamais eu de goût pour les personnages, qui n'étoient point les jeunes dans les comédies. Cela m'est demeuré pour le théâtre du monde. Ma paresse naturelle, une foible santé sans doute, me donnent de telles pensées, qui s'ac-

(1) Madame *de Bracciane* étoit fort vieille.

commodent si bien avec ma médiocre fortune, que je n'en puis assez remercier Dieu. J'ai trop aimé le monde. Il me semble cependant que je n'ai pas perdu le temps que j'ai passé à m'en détromper; car il est certain que je préfère la vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité dont elle me laisse jouir: mais je veux répondre à vos questions, madame. Le voyage que madame *de Louvois* devoit faire en Bourgogne, est rompu; elle est à Choisi pour toute l'automne: monsieur *de Coulanges* y est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours. Comme je n'ai point encore de maison de campagne, je prends patience à Paris. Si je vis jusqu'à l'année qui vient, j'aurai Ormesson, qui n'est plus reconnoissable que par le bois. La maison est aussi blanche qu'elle étoit noire. Les fenêtres sont coupées jusques en bas; enfin, il y aura pour se coucher, pour se promener; et, grâce à Dieu, je n'en désire pas davantage. Pardonnez-moi, je désire passionnément de

vous y recevoir ; les cabarets plaisent quelquefois, quand on est accoutumé aux délices des grands palais. Oui, madame, M. *de Coulanges* ira voir M. le cardinal *de Bouillon*, lequel, à ce que j'apprends, est bien plus heureux qu'il n'a jamais été. Je suis tout-à-fait sensible au malheur qui vient d'arriver à madame *de Chatelux*. Son fils, bien fait, bien riche, qu'elle alloit marier à une héritière de Bourgogne, a été tué à cette dernière occasion (1). Je crois que le maréchal *de Villeroi* justifiera tout-à-fait la conduite de M. le maréchal *de Catinat*. Il est si honnête, qu'il ne dira que des vérités. Votre amie madame *de Lesdiguières* a été bien heureuse. Vous ne m'aviez jamais confié que ce qu'elle a pour vous, madame, est une passion très-vive. Madame *de Louvois* et moi, passâmes avec elle, il y a quelques jours, une partie de l'après-dinée. Elle nous mon-

(1) Au combat de Chiari.

tra un assortiment pour prendre du café d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point. On proposa d'en faire usage ; elle nous assura que personne ne s'en serviroit avant votre retour. Elle l'attend avec une impatience que je comprends mieux que personne ; en un mot, madame, vous lui avez inspiré des sentimens qui lui seroient inconnus sans vous. Son palais est plus beau et plus tranquille que jamais. Je m'y trouve à merveille ; il me paroît qu'on ne se peut ennuyer dans un lieu où vous êtes si chérie. L'abbé *Testu* a été ravi de l'honneur de votre souvenir, aussi bien que madame *Frontenac* et mademoiselle *d'Outrelaise*. Ce premier est plus jeune que jamais ; il seroit tout prêt à conduire le roi d'Espagne (1). Chaque année lui en ôte deux, de façon qu'il est assurément trop jeune. Il y a

(1) Allusion à madame *de Bracciano*, qui, malgré son âge avancé, conduisoit la reine d'Espagne.

long-temps que je n'ai vu madame votre belle-sœur. Elle a des vapeurs ; et quand cela est ainsi, elle est seule sur son lit. Je lui ferai vos reproches. Je crois que M. *de Sévigné* reviendra bientôt de Bretagne. A propos de Bretagne, personne ne doute que M. *de Beaumanoir* n'épouse mademoiselle *de Noailles*. Madame *de Simiane* accouchera bientôt. Je voudrois bien pouvoir lui être bonne à quelque chose ; mais je suis très-peu habile sur les accouchemens ; et comme vous savez que je ne joue point, vous voyez bien qu'il m'arrive encore de lui être inutile, quand elle se porte bien. J'aurai cependant l'honneur de la voir, et de vous mander de ses nouvelles, quand elle ne sera point en état de vous écrire. Madame *de Sanzei* est à Autri. La cour est à Marli jusqu'à samedi. Elle partira mardi pour Fontainebleau ; elle séjournera deux jours à Sceaux ; Meudon, Chaville, Sceaux, Lestang, admirez madame, comme tout cela a changé en peu de temps : il n'y a que madame *d*

Bracciane et l'abbé *Testu* qui ne changent point. Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir ; je crains qu'il ne m'en coûte d'être long-temps sans recevoir de vos nouvelles. Seroit-il possible, madame, que je vous puisse recevoir à Ormesson? Vous ne me parlez jamais de votre retour, et cela m'afflige. Madame *de Lesdiguières* assure qu'il est décidé pour le printemps. Je la verrai aujourd'hui, et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de vous. J'aime fort à lui plaire ; mais il n'est pas aisé de démêler qui est la complaisante de nous deux, quand il est question de vous, madame.

LETTRE XLIII.

A LA MÊME.

Paris, 4 avril 1702.

JE *suis bien récompensée du soin que j'ai pris pour le chocolat de M. de Grignan*, madame, puisque cela m'a attiré une marque d'honneur de votre souvenir. Il me semble que je vous aurois importunée, si je vous avois écrit dans toutes les occasions où il a été question de vous en ce pays-ci. Vous avez fait les honneurs de la France avec une telle magnificence et une telle profusion que l'on en parle encore tous les jours. Vous allez avoir le roi d'Espagne. J'avoue que tous ces honneurs ne me laissent point oublier mes intérêts, et je crains toujours que cela ne retarde votre retour, que je ne puis m'empêcher de désirer très-vivement. Je ne doute point que vous n'ayez été fort sensible à la perte de notre pauvre

duchesse

duchesse *de Sulli*(1).Elle vous aimoit véritablement, et c'étoit une très-aimable femme. Ah! madame, je la vis la veille de sa mort. Elle se croyoit bien malade; mais elle étoit bien éloignée de penser que le terme fût aussi court. Sa docilité pour les médecins l'a tuée; cependant s'il est vrai que nos jours sont comptés, pourquoi ne nous pas désaccoutumer de nos ridicules raisonnemens? Quant à moi, qui me trouve seule de toutes les personnes avec qui j'ai passé ma vie, je demeure dans ma solitude sans vouloir faire aucune nouvelle connoissance; cela n'en vaut pas en vérité la peine. Ma vie est très-éloignée de celle du monde. Je ne m'y trouve plus du tout propre. Ces nouveautés qu'il me présente ne sont plus à mon usage; et mon antiquité n'est plus au sien. Ainsi, grâce à Dieu, nous nous passons à merveille l'un de l'autre.

(1) Marie-Antoinette *Servien*, morte le 26 janvier 1702.

Vous jugez bien, madame, que cela me rend peu digne du commerce que je pourrois avoir avec madame *de Simiane*. Son âge (1) et le mien sont trop disproportionnés. Je sais cependant qu'elle va habiter notre quartier, et je la plains beaucoup. Je suis assurée que quand elle auroit tort à votre égard, vous chercheriez toujours à la justifier. Ainsi, j'espère que vous l'aimerez toujours par la raison qu'elle vous est fort attachée, et que vous l'aimez naturellement. Elle est aussi très-aimable; cela est constant. Mais, madame, savez-vous bien que votre amie, madame *de Lesdiguières*, n'est point du tout en bonne santé? elle a une jambe qu'elle ne sent point, et qui est enflée. Elle n'imagine point d'autre remède que la saignée, qui est le seul, je crois, qui peut rendre son mal dangereux. Il faudroit fournir des esprits, et elle se

(1) Madame *de Simiane* n'avoit alors que 26 à 27 ans.

veut épuiser, ce qui n'est assurément pas raisonnable. Je vous en avertis comme la seule personne qui peut lui faire entendre raison. La maréchale *de Villeroi* a commencé à être affligée du jour que le maréchal partit pour l'Italie. L'événement n'a que trop justifié sa douleur; il étoit plus heureux, étant le marquis *de Villeroi*. Mais, madame, vous nous avez envoyé un prisonnier, qui l'est, je crois, présentement de mademoiselle *de Bellefond*. Il soupa avec elle le jour de son arrivée à Vincennes; il fut charmé avec raison de sa beauté. Il a gagné le donjon depuis, avec l'idée de cette jolie fille, qui est toute des plus aimables. Enfin, elle n'a des *Mancini* que la beauté. J'ai si peu de commerce avec M. *de Richelieu* (1), que je ne l'ai point vu depuis son mariage. Si on le voyoit toutes les fois qu'il se ma-

(1) Armand-Jean *du Plessis*, duc *de Richelieu*, épousa en troisièmes noces, le 20 mars 1702, Marguerite-Thérèse *Rouillé*, veuve du marquis *de Noailles*.

rie, on passeroit sa vie avec lui. Il est trop jeune pour moi ; je ne sais pas si madame *de Richelieu* lui trouvera ce défaut. On ne peut trop louer sa modération ; elle n'a pas encore pris son tabouret. L'hôtel *de Richelieu* est à vendre. Pour l'abbé *Testu*, je le crois très-fâché de ne pouvoir suivre l'exemple de *M. de Richelieu*. Sa jeunesse augmente tous les ans ; et vous croyez bien, madame, qu'avec un tel privilége il est assurément trop jeune pour se marier. Il m'a priée de vous dire des choses très-passionnées de sa part. La princesse de *la Cisterne* (1), à qui j'ai appris que vous vous étiez souvenue d'elle, m'a fait promettre, madame, que je vous dirois combien elle est véritablement affligée de ne vous

(1) Marie-Henriette *le Hardi*, fille unique du marquis *de la Trousse*, lieutenant-général des armées du roi, chevalier des ordres de sa majesté, et de Marguerite *de la Fond*, étoit veuve d'Amédée-Alphonse *del Pozzo*, prince *de la Cisterne*.

avoir point trouvée en ce pays-ci. Elle y a réussi à merveilles ; la cour lui en a fait. Elle a tourné l'esprit de sa mère à tout ce qu'elle a désiré. Sa petite fille est morte ; et c'est un bien pour faire réussir ses projets. Elle a un fils aîné, qui est fort grand seigneur dans son pays ; et un petit, beau comme le jour, qu'elle prétend établir en France sous le nom de marquis *de la Trousse* avec ses deux belles terres de la Trousse et de Lisi. Elle ne trouve nul obstacle du côté de sa mère, qui lui a, je crois, assuré tout son bien. C'est une très-habile femme que madame *de la Cisterne*. Je la regrette ; elle nous quitte après un voyage de huit jours qu'elle va faire à la Trousse. Elle vous plairoit, madame ; elle a un esprit bon et naturel : je pense qu'elle pourra bien se venir établir en France dans quelques années ; mais je ne prends plus aucune part dans les projets éloignés. Nous sommes ici dans l'agitation du Jubilé. Cette dévotion n'est point dans les principes du Quiétisme ; car il se faut donner bien du mouvement.

Le roi viendra trois jours de suite à Notre-Dame, à commencer jeudi, et s'en retournera à Meudon; *Monseigneur* y est venu ces jours-ci. Enfin, madame, tout le monde est dans la ferveur, jusqu'à M. *de Coulanges*, qui, avant que d'aller courir les rues, m'a fort priée de vous assurer de ses respects. Je ne puis vous dire, *madame*, à *quel* point je sais vous honorer et vous aimer; mais les absences sont trop longues. Je ne les trouve point proportionnées à la brièveté de la vie; et vous jugez bien, madame, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

LETTRE XLIV.

A LA MÊME.

Paris, 10 *mai* 1703.

J'espérois n'avoir aujourd'hui qu'à vous rendre mille très-humbles grâces d'une très-aimable lettre que je reçus hier de vous, madame, et je me trouve obligée de vous faire un triste compliment sur la

mort du petit marquis *de Simiane*. La jeunesse et la fertilité du père et de la mère doivent donner de grandes espérances de voir bientôt cette perte réparée ; mais enfin il étoit tout venu, et je prends un véritable intérêt à tout ce qui vous regarde. Je suis ravie, madame, que vous approuviez les dernières connoissances que j'ai faites ; car je n'ose encore traiter d'amis des personnes avec qui j'ai eu aussi peu de commerce. J'ai bien de quoi m'annoncer auprès d'eux par leur conter comme vous parlez de leur mérite ; c'est par-là que je suis bien sûre de leur plaire. Ils m'ont déjà confié ce qu'ils pensoient de vous et de tout ce qui s'appelle Grignan. M. *de Marsin* est malade ; il attend le retour de sa santé pour aller où son devoir l'appelle. Le maréchal (*de Catinat*) est dans sa campagne plus philosophe qu'on ne peut vous le dire. Il a raison de se plaindre que je le fais trop attendre. Nous n'avons plus de temps à perdre tous deux ; mais aussi nous sommes trop avancés, pour que le temps nous

puisse faire tort ni à l'un ni à l'autre. Ma sœur doit partir pour Bruxelles le lendemain des fêtes ; et voilà ce qui m'a empêchée jusqu'à présent de m'aller établir à Ormesson, où je compte passer une partie de l'été ; mais je serai bien honteuse, si j'y reçois jamais M. *de Grignan*, de ne lui présenter qu'un grand bois, lui qui est accoutumé, comme vous dites, madame, aux délices de Capoue. Il n'importe, je désire très-vivement d'avoir cette honte ; car si je ne lui présente point les objets charmans, dont il jouit à Mazargues (1), et les belles eaux que je crois qui surpassent en beauté celles de Versailles, je lui présenterai une antique personne très-touchée des charmes de la solitude, et qui, sans avoir aucune aigreur contre le monde, en est fort dégoûtée. J'espère que, par ses conversations, il me tiendra moins de rigueur, et

(1) Terre située en Provence, sur le bord de la mer, et qui appartenoit alors à la maison *de Grignan*.

qu'il

qu'il me pardonnera mes bois très-dénués de vue. Pour vous, madame, j'ose dire que vous serez surprise de l'arrangement de cette vieille maison, si vous pouvez faire un assez grand effort de mémoire pour vous en souvenir. Que dites-vous du parfait bonheur de M. le maréchal *de Villars*? Il est bien heureux de n'être pas désabusé du monde; car assurément le monde est tourné bien agréablement pour lui; et le moyen alors de penser qu'il n'y ait pas de plaisir dans cette vie? On dit qu'il a des inquiétudes qui le troublent, et que je crois cependant très-peu fondées. Si ma nièce avoit bien voulu me croire, le maréchal seroit heureux, et elle grande dame. Son insensibilité va jusqu'à n'être pas touchée de la conduite qu'elle a eue. J'avoue que je ne reconnois point mon sang à cette indolence. M. *de Coulanges* arriva hier de Versailles avec un portrait qu'il tenoit de la libéralité de M. le duc *de Bourgogne*. Il est aussi content que le peut être le maréchal *de Villars*. Tout Paris dit qu'il va être

duc, je ne dis pas M. *de Coulanges*. Je conterai à *Sanzei* que vous savez de ses nouvelles ; il est si discret, qu'il ne nous a point parlé de ses bonnes fortunes. Il est aide de camp de M. le duc *de Bourgogne* ; et il me paroît encore plus attaché à son maître qu'à sa maîtresse. Je ne vous puis rien dire de *Chambon* ; *j'en suis désolée. Moins il est coupable*, plus sa prison sera longue. Il n'oseroit dire ce qui pourroit le justifier : cela vous paroîtra un peu énigme ; mais je n'ose en dire davantage, de peur d'être à la Bastille. Je vis, il y a deux jours, madame la duchesse *de Lesdiguières*. La manière dont je désire votre retour, me fait un mérite auprès d'elle ; mais je ne suis point contente que vous me parliez de ce retour avec si peu de certitude. Nous attendons la Saint-Jean avec autant de crainte que d'impatience ; car si vous ne donnez point congé à M. *de Rezé*, nous ne tenons rien. Ainsi cet événement-là ne nous est pas assurément indifférent. Si vous saviez ce que c'est que la calèche

de velours jaune que madame *de Lesdiguières* vient de faire paroître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans ; on ne parle d'autre chose. Elle est singulière, magnifique, mais très-éloignée d'être ridicule, comme on l'avoit dit. On me l'avoit faite semée de *mores ;* et cela est faux. Les roues sont bleues, et paroissent de lapis. Cela fait un effet charmant avec ce jaune. Il y a trois mois que je n'ai vu madame votre belle-sœur (1); elle n'a plus aucun commerce avec les profanes. J'ai été des dernières avec qui elle a rompu ; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut point s'en faire accroire : la maison qu'elle va habiter est laide ; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote. On ne

(1) Jeanne *de Brehan*, marquise *de Sévigné*.

trouve point le P. *Gaffarel* (1) à la campagne ; et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. *de Sévigné*. Je suis en peine de ce dernier. Sans sa docilité, ce seroit un homme perdu ; mais aussi, sans sa docilité, n'iroit-il point habiter le faubourg Saint-Jacques. Pardonnez, madame, la longueur de cette lettre en faveur de la joie que *j'ai de vous entretenir*, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés dont vous m'honorez. Ne laissez plus aller M. le chevalier *de Grignan* dans sa solitude, et entretenez M. le comte dans l'envie qu'il a de venir faire sa cour. Je ne crois personne plus propre que lui à convertir les Huguenots ; il a bien de la douceur, bien de la raison, et n'est point du tout hérétique. Voilà de grands talens pour *Orange* ; mais il en a aussi pour le

(1) Prêtre de l'Oratoire, d'un très-grand mérite, qui demeuroit au séminaire de Saint-Magloire.

monde, qui le font bien désirer ici. Ne savez-vous pas, madame, que M. le maréchal *de Villeroi* a été voir madame la comtesse *de Soissons* à Bruxelles ? Il lui a mené son fils; et madame la comtesse *de Soissons* avoue qu'il y a long-temps qu'elle n'a eu une si grande joie. J'ai lu le *Traité de l'Amitié* (1), qui m'a paru rempli d'esprit ; mais je ne l'aime point. Je donne ce goût pour le mien, et point du tout pour bon. Je hais les règles dans l'amitié, et je ne laisserai jamais mourir mon ami. J'aime cent fois mieux manquer à mon serment.

(1) De M. *de Saci*, de l'académie françoise.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

Paris, 17 juin 1703.

J'AI eu la même conduite pour vous, madame, *que j'ai eue pour moi* ; c'est celle aussi qu'ont observée toutes les personnes qui, par discrétion, n'ont pas cru devoir écrire à madame *de Maintenon*. Elles ont fait passer leurs complimens par madame la duchesse *du Lude*. J'ai écrit à cette dernière, et je me suis chargée de tout. Vous verrez par sa réponse que je dis vrai ; et je suis même assurée que vous me croiriez, quand je ne vous l'enverrois point. Il est impossible d'être plus touchée que madame *de Maintenon* l'a été de la mort de M. *d'Aubigné* (1). Pour moi, je le suis fort

(1) Charles *d'Aubigné*, gouverneur de Berri, chevalier des ordres du roi, frère de madame *de Maintenon*.

de celle de *Gourville*, avec lequel j'avois renouvelé un commerce très-vif. J'y ajouterai que son esprit étoit si parfaitement revenu, que jamais lumière n'a tant brillé avant que de s'éteindre. Je n'ai point été à la campagne, comme je l'avois espéré; je me suis amusée à marier le frère de madame *de Mornai* avec mademoiselle *de Menars*. Cette pensée-là me vint; je la proposai à M l'abbé *Duguet*, qui voulut bien entrer dans cette affaire. Elle est enfin conclue, et les noces se sont passées avec toute la magnificence possible. Nous espérons de la bonté du roi l'agrément pour la charge de président à mortier. Mademoiselle *de Menars* a tant de parens considérables, qu'il y a lieu de croire que cette espérance n'est pas chimérique. On présenta hier la nouvelle mariée au roi et à toute la cour. Madame *de Maintenon* lui fit des prodiges. Ma complaisance n'a point été jusqu'à aller à Versailles, quoiqu'on l'eût désiré. J'ai renoncé au monde, et je n'ai pas l'humilité d'aller dans un pays

où je n'ai que faire, et où je n'ai rien d'agréable, ni de nouveau à montrer. Je cours ce soir à Ormesson, où M. le maréchal *de Catinat* et M. *de Coulanges* m'attendent. Je vous manderai des nouvelles de la vie que nous allons faire ce maréchal et moi. Je suis ravie d'apprendre que vous avez enfin donné congé à M. *de Rezé ;* j'en tire la conséquence que vous revenez cet hiver. Je vous assure qu'il y a long-temps qu'aucun événement ne m'a fait un plaisir si sensible. Je vous prie, madame, que je sois rassurée sur votre rhumatisme, dont je suis très en peine. Vous vous traitez si durement, que je ne vous trouve point bien entre vos mains. Je vis avant-hier madame *de Simiane*, que je trouvai consolée de la perte qu'elle a faite. Elle l'a réparée, car elle est grosse ; mais il en coûte quelque chose à sa jolie figure. M. *de Sévigné* nous a quittés pour sa Bretagne ; et madame votre belle-sœur va jeudi habiter la maison de ma grand' mère. Je me suis trouvée attendrie en leur

disant adieu ; il me paroît qu'ils vont changer et de vie et d'amis. C'est, en vérité, une vraie sainte que madame votre belle-sœur, plus aisée à admirer qu'à imiter. Je me plains, madame, de n'avoir point appris par vous votre retour ; mais j'en pardonnerois bien d'autres, si vous reveniez, comme je le veux espérer.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

Paris, 7 juillet 1703.

Je ne suis point contente, madame, de la manière dont vous me parlez de votre retour. Il me paroît que la saison de Noël vous fait peur ; pour moi, je suis persuadée que le printemps et l'été n'arriveront qu'alors. Depuis trois semaines que j'habite ma solitude, je n'ai eu qu'un seul beau jour. Les vents sont déchaînés ; les pluies continuelles ; tous

les biens de la terre perdus ; voilà les événemens qui nous occupent le plus. Cependant celui de la petite victoire (1) de M. le maréchal *de Boufflers* est venu jusques à nous. Il étoit temps qu'il fît parler de lui, et que l'on se souvînt que le maréchal *de Villars* n'est pas le seul conquérant que nous ayons. Nul bonheur sans mélange dans ce monde. La passion de ce dernier pour sa femme est au dessus de celle qu'il a pour la gloire, et sa délicatesse lui persuade que la gloire le traite mieux. Sa mère est charmante par ses mines, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont entendus que des personnes qui la connoissent. Mais, madame, je m'amuse à vous parler des maréchaux de France employés, et je ne vous dis rien de celui (2) dont le loisir et la sagesse sont au dessus

(1) Le combat d'Ekeren, donné le 30 juin 1704.

(2) M. *de Catinat.*

de tout ce que l'on en peut dire. Il me paroît avoir bien de l'esprit, une modestie charmante ; il ne me parle jamais de lui, et c'est par là qu'il me fait souvenir du maréchal *de Choiseul*. Tout cela me fait trouver bien partagée à Ormesson (1); c'est un parfait philosophe, et philosophe chrétien ; enfin, si j'avois eu un voisin à choisir, ne pouvant m'approcher de Grignan, j'aurois choisi celui-là. Il vous honore beaucoup, et nous parlons souvent de vous et de M. *de Grignan*. Il ne lui arrive point aussi d'oublier M. le chevalier.

Madame votre belle-sœur est établie au faubourg Saint-Jacques ; et M. votre frère ira y descendre en arrivant de Bretagne. Je suis persuadée qu'il va être compagnon du P. *Massillon* (2) ; c'est son premier métier que celui d'être dévot.

(1) M. *de Catinat* s'étoit retiré à Saint-Gratien dans le voisinage d'Ormesson.

(2) Célèbre prédicateur de l'Oratoire, depuis évêque de Clermont.

Les dévots sont en vérité plus heureux que les autres. Je les envie, et je voudrois bien les imiter. Une des premières visites que je ferai, sera celle d'aller dans la maison de ma grand'mère; car c'est la même qu'occupe madame votre belle-sœur.

L'esprit de Gourville étoit plus solide et plus aimable qu'il n'avoit *jamais* été. Il étoit revenu d'une manière, qui a fait sentir bien vivement le regret de le perdre. Ses mémoires sont charmans; ce sont deux assez gros manuscrits de toutes les affaires de notre temps, qui sont écrits, non pas avec la dernière politesse, mais avec un naturel admirable. Vous voyez *Gourville* pendu en effigie, et gouverner le monde. Tout ce qui m'en a déplu (car je les ai entièrement lus), c'est un portrait, ou plutôt un caractère de madame *de la Fayette*, très-offensant par la tourner très-finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant sa mort avec la comtesse *de Grammont*; et je l'assurai que je passois toujours cet

endroit de ses mémoires. Les caractères de tous les ministres y sont merveilleux; l'histoire de madame *de Saint-Loup* et *de la Croix* y est narrée dans le point de la perfection. Vous m'allez demander si l'on ne peut point avoir un aussi aimable ouvrage (1); non, madame, on ne le verra plus, et en voici la raison : *Gourville* y parle de sa naissance avec une sincérité parfaite ; et son neveu n'est pas un assez grand homme pour soutenir une chose aussi estimable à mon gré.

Ma sœur est présentement à Bruxelles. Je lui manderai que vous lui faites l'honneur de vous souvenir d'elle. Notre nouvelle mariée me vint voir hier. C'est une femme très-vertueuse, et qui donne de très-agréables alliances à son mari ; et une charge de président à mortier après la mort de M. *de Menars*. Je vous

(1) Les mémoires dont il s'agit furent enfin imprimés à Paris en 1724, avec privilége; 2 vol. in-12, et sans doute après la mort du neveu de *Gourville*.

réponds sur toutes les questions que vous me faites, madame, à mesure qu'il m'en souvient, et je n'y cherche point de liaison. On ne vous a pas bien informée de la santé, ou plutôt de la maladie de madame *de Maintenon*. Depuis cette fièvre de l'hiver passé, elle en a toujours eu des accès précédés de grands frissons, *sans marquer aucune règle*; mais quand ses accès sont passés, elle se porte à merveille. Point de dégoût, point d'insomnie, très-peu de changement; voilà de bonnes marques, et qui font espérer qu'elle aura assez de force pour supporter cette bizarre fièvre. Madame la duchesse de Bourgogne s'est baignée à Marli; il faut espérer au retour de M. le duc de *Bourgogne*. Je suis persuadée que M. le comte *de Grignan* est entièrement délivré de sa fièvre tierce. C'est une petite maladie faite pour le quinquina; et il me paroît qu'il n'a rien à hasarder à le continuer. Ma galerie est bien honorée d'être le modèle de la belle et magnifique galerie du château de Gri-

gnan ; mais la mienne est auprès de vos palais, comme ces petits trous par où l'on fait voir Versailles. Telle qu'elle est, je voudrois bien vous y tenir, madame. Quant à M. le chevalier, j'espère que *Saint-Gratien* (1) l'attirera dans nos bois, et je le désire beaucoup. Je ne puis souffrir que madame de *Sal*... ait des garçons tous les ans, toujours *Gar*.... et jamais *Grignan* ; on n'y peut résister.

LETTRE XLVII.

A LA MÊME.

Paris, 5 *août* 1703.

Je suis ravie, madame, que la bonne santé de monsieur le comte *de Grignan* continue ; le quinquina l'a bien mieux servi que madame *de Maintenon*, qui, malgré tout l'usage qu'elle en a fait, a toujours la fièvre. On l'en avoit crue guérie

(1) A cause du maréchal *de Catinat*.

pendant quelques jours; mais la fièvre est revenue avec assez de violence, et peu de règle. Son état rend le voyage de Fontainebleau fort incertain. Elle est cependant à Marli; mais elle ne s'en porte pas mieux.

L'affaire du pauvre *Chambon* n'avance point. *J'allai hier à la Bastille; je fis tout mon possible pour le voir.* Jamais mon ami *Joncas* (1) n'y voulut consentir. Je le regarde comme un homme ruiné sans ressource, d'autant qu'on ne voit point la fin de ses malheurs: sa petite femme me fait une extrême pitié.

Je crois que vous regrettez présentement l'hiver du mois de juillet; car voici un été bien chaud. Cependant il ne faut pas s'en plaindre; je crois ce temps-là bon pour M. le chevalier *de Grignan* et pour les vignes. J'allai, il y a deux jours, à Choisi. J'y laissai M. *de Coulanges*, qui doit incessamment venir voir votre maison

(1) Lieutenant de roi de la Bastille.

pour

pour y exécuter vos ordres. Madame *de Lesdiguières*, que je vis hier, ne parle que de la joie que lui donne votre retour; et c'est moi qu'elle choisit pour en parler. Elle a, en vérité, raison; car je ne le désire pas moins vivement qu'elle. Nous allâmes hier, madame *de Simiane* et moi, chercher le maréchal *de Catinat*. Il étoit déjà reparti. Il a passé quelques jours à Paris, où il m'avoit cherchée aussi; mais on ne se voit point à Paris. Je retourne incessamment dans la maison *de Polémon*, où je serai ravie de le trouver; un héros chrétien est bien plus à mon usage maintenant qu'un héros romanesque. La maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts; car, en vérité, je n'y étois soutenue dans ma jeunesse que par des idées très-romanesques. Ce temps-là est bien éloigné. Les pensées solides sont assurément plus raisonnables; et c'est par-là qu'elles sont assez tristes. Au reste, madame, le bel air de la cour est d'aller à la jolie maison que le roi a donnée à la comtesse *de Gram-*

mont dans le parc de Versailles. Le comte dit que cela jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au roi des parties de tous les dîners qu'il y donne. C'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La comtesse va tous les jours dîner à *Marli*, et le *soir revient dans sa jolie maison vaquer* à sa famille.

Madame votre belle-sœur (1) est fort joliment logée. J'allai chez elle en dernier lieu; je la trouvai dans une très-parfaite santé, mademoiselle *de Grignan* et le P. *Gaffarel* avec elle; charmée de la vie qu'elle mène; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont toutes occupées de l'éternité, indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce qui passe. En vérité, madame, ce ne sont pas eux qui ont tort.

La comtesse *de Grammont* se porte

(1) La marquise *de Sévigné*.

très-bien. Il est certain que le roi la traite à merveille ; et c'en est assez pour que le monde se tourne fort de son côté. Mais, comme vous savez, madame, le monde est bien plaisant. Permettez-moi de vous supplier de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces, et d'assurer M. le comte *de Grignan* et M. le chevalier de mes très-humbles services. Je conterai à notre maréchal tout ce que vous pensez de son mérite, et c'est par-là que je prétends me faire valoir auprès de lui.

LETTRE LXVIII.

A LA MÊME.

Paris, 25 septembre 1703.

J'ENTENDS fort bien parler, madame, de la sagesse *de Chambon ;* ainsi, j'espère que son ressentiment ne l'obligera point à quitter Paris, où il rétablira mieux le tort que sa prison a fait à ses affaires

qu'en lieu du monde. Vous ne connoissez plus la cour, de croire qu'on a pu lire sa justification. On ne liroit pas un billet de deux lignes, de quelque importance qu'il pût être. Vous avez été instruite du beau procédé de M. *de Chamillard*, à l'égard de M. *Desmarest*, et des raisonnemens du public. *Ainsi, madame, je ne vous* parlerai plus de cette vieille nouvelle; mais je ne veux pas perdre un moment à vous dire l'état où est Madame *de Lesdiguières*, dont je vous croyois bien informée. Son mal a été une dyssenterie très-violente; et son médecin, un suisse qui a tué, ou du moins avancé la mort de M. *de Chaulnes*, par un breuvage qu'il lui donna. Cependant madame *de Lesdiguières* ne vouloit voir aucun autre médecin; enfin, il y a six jours que madame la maréchale *de Villeroi* lui mena de son autorité *Helvétius*, qui ne la trouva point en état de prendre son remède. Il crut voir des indices certains qu'elle avoit un abcès. Il craignit la gangrène; il lui fait prendre des lavemens d'herbes vul-

néraires avec de l'eau d'arquebusade. Elle en est à rendre du pus. Ainsi, on espère qu'elle reviendra de cette maladie; mais on ne la croit pas encore hors de péril. Son mal est trop grand pour s'en prendre au café. Notre maréchal (1) l'a abandonné pour le chocolat. Je lui ferai assurément voir ce que vous dites de lui; il me paroît fort touché de votre approbation, madame, et de celle de M. le chevalier *de Grignan*. C'est le plus aimable homme du monde; nous ne passons pas un jour sans le voir. Je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée, il ne croit pas en avoir jamais porté. Il voit le roi tous les quinze jours, et puis revient dans sa solitude avec un goût qui paroît naturel. Vous avez raison, madame, de me trouver à plaindre, quand je retournerai à Paris. J'ai promis à madame *de Louvois* d'aller passer quinze jours à Choisi; mais je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'y résoudre. M. et

(1) Maréchal *de Catinat*.

madame *de Simiane* me firent hier l'honneur de venir dîner ici avec notre fille d'honneur de la reine *Marguerite*; et madame votre fille me promit qu'elle y reviendroit passer encore quelques jours. C'est en vérité une jolie femme. On ne peut avoir plus d'esprit, ni un esprit plus aimable *que le sien; une charmante* humeur : il n'est pas possible de se dépêtrer d'elle ; mais c'est bien à moi d'aimer une personne de son âge. Cependant je tomberois infailliblement dans cet inconvénient, si je la voyois trop souvent. J'ai bien de l'impatience de vous voir exécuter le projet que vous avez fait de revenir à Paris. Si j'étois en commerce avec les fées, vous me verriez voler à *Grignan*. Tant que cela ne sera point, croyez que je ne vais que terre à terre.

LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

Paris, 5 février 1704.

LA comtesse *de Grammont*, madame, ne se porte pas bien ; aussi je la crois moins soutenue que le comte par les charmes de la cour, quoiqu'elle y soit traitée avec toutes les distinctions possibles. M. *de l'Hôpital* est mort (1) ; c'étoit une de vos conquêtes. Sa femme (2) demeure avec quarante mille écus de rente. Cela change fort son état ; car on ne la faisoit vivre que des *infiniment petits* (3). L'abbé *Testu* est dans un état très-digne de pitié. Ses vapeurs augmen-

(1) Le 2 février.

(2) Marie-Charlotte *de Romillei de la Chesnelaye.*

(3) Allusion au livre du marquis *de l'Hôpital*, sur *les infiniment petits.*

tent, au lieu de diminuer. Il y a trois mois qu'il n'a dormi. Il ne mange plus, et son imagination se sent des désordres de son corps. Ajoutez à tous ses maux soixante-dix-huit ans, et vous jugerez que nous aurons bien de la peine à le tirer de l'état où il est. Quelle tristesse, *madame, de voir disparoître toutes* les personnes avec qui l'on a vécu! j'apprends dans ce moment la mort de madame *de Boisdauphin.* Je vous quitte avec regret, madame, pour aller au secours de ma*dame de Louvois.* Ce ne sera pourtant qu'après vous avoir suppliée de ne pas oublier la manière dont je vous honore, j'ose dire plus, celle dont je vous aime. Je vois quelquefois madame *de Lesdiguières ;* j'ai même été chez elle à madame *de Simiane*, qui ne l'avoit pas vue depuis la perte de son fils (1). Cette dernière prétend que ce n'étoit pas

(1) Jean-François-Paul *de Créqui*, duc *de Lesdiguières*, mort à Modène le 6 octobre 1703 âgé de 25 ans.

sa faute ; mais il étoit un peu tard, je l'avoue. Elle vous adore (*madame de Lesdiguières*) ; mais elle soutient, et je suis de son avis, que ce n'est pas vous voir que de se souvenir de vous. Je crois le printemps revenu à Marseille ; car il se laisse entrevoir dans ce pays-ci. J'oublois de vous dire que l'abbé *Testu* a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, malgré la cruauté de tous ses maux.

LETTRE L.

A LA MÊME.

Paris, 3 *mars* 1704.

Je me suis acquittée des ordres que vous m'avez donnés, madame, et j'ai mille et mille remercîmens à vous faire de madame *de Louvois*, qui m'a paru fort touchée de votre attention à son égard. La pauvre femme a hérité de cinquante-quatre mille livres de rente. Je ne l'en crois pas plus heureuse, et je

sais bien que je me sens très-éloignée de l'envier. Nous avons eu la duchesse *du Lude* quatre jours ici. Cela devient ridicule d'être aussi belle qu'elle l'est; les années coulent sur elle, comme l'eau sur la toile cirée. Sa joie est très-grande de l'heureuse grossesse de sa jeune princesse. Le *P. Massillon* réussit à la cour, comme il a réussi à Paris; mais on sème souvent dans une terre ingrate, quand on sème à la cour; c'est-à-dire que les personnes qui sont fort touchées de sermons, sont déjà converties, et les autres attendent la grâce, souvent sans impatience; l'impatience seroit déjà une grande grâce. En vérité, madame, M. le marquis *de Grignan* est ce qui s'appelle un homme de bien, sans qu'il lui en coûte de déplaire au monde: au contraire, on l'en aime davantage. Pour moi, j'avoue que je l'honore au dernier point. Madame *de Simiane* se porte à merveille; elle se dispose à vous aller trouver ce printemps, puisque le duc de Savoie ajoute à tous les maux qu'il nous fait, celui de

vous obliger à demeurer en Provence. Nous avons ici un voisin qui vous désire beaucoup à Paris, madame : c'est M. le cardinal *d'Estrées*. Il s'adonne fort à venir ici les soirs ; et j'ai été assez peu polie pour le prier de ne les pas pousser aussi loin qu'il faisoit. Mon antiquité ne me permet plus d'entretenir la compagnie au-delà de neuf heures ; et notre cardinal, qui est plus vif et plus jeune que jamais, ne s'amuse point à savoir l'heure qu'il est. Je compte m'aller établir dans ma solitude (1) vers les premiers jours de mai. J'y verrai le maréchal *de Catinat*, qui se trouve toujours à Saint-Gratien, pour y recevoir le premier rossignol. Le maréchal *de Villars* nous quitte pour aller habiter le quartier de Richelieu : il est si amoureux de sa belle maréchale, qu'il est difficile qu'il soit heureux. Cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos, lors même qu'on a tout lieu de ne se point inquiéter. Le

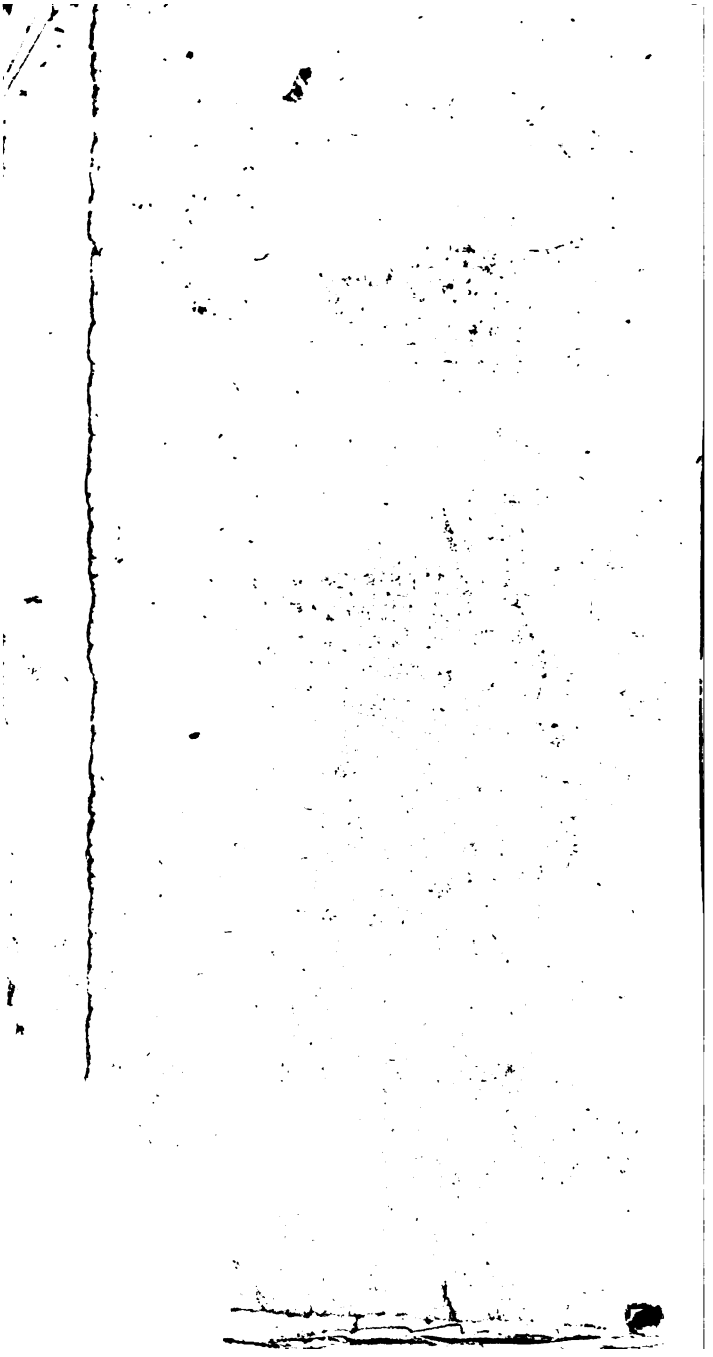
(1) A Ormesson.

maréchal est souvent plus aise que s'il avoit épousé ma nièce ; mais il est bien moins tranquille qu'il ne l'auroit été. La belle-mère de ma nièce se meurt, et le pauvre *Termes* mourut hier à six heures du matin. L'abbé *Testu* a des maladies bien réelles ; il est à craindre maintenant qu'on ne soit obligé de lui faire une opération. Ajoutez à ce mal un cruel rhumatisme, et vous jugerez, madame, que ses vapeurs ne sont pas le plus grand de tous ses maux. Il est comme *Job* sur son fumier, à la patience près ; je suis très-fâchée de son état. C'est, pour ainsi dire, demeurer seule sur la terre, que de voir disparoître tout ce que l'on a connu ; ce qui est de certain, c'est que l'on n'y sera pas long-temps. Votre amie, madame *de Lesdiguières*, fait des merveilles pour la duchesse *de Lesdiguières*, jadis madame *de Canaples*.

Vous savez, madame, que notre *Sanzei* a été fait brigadier.

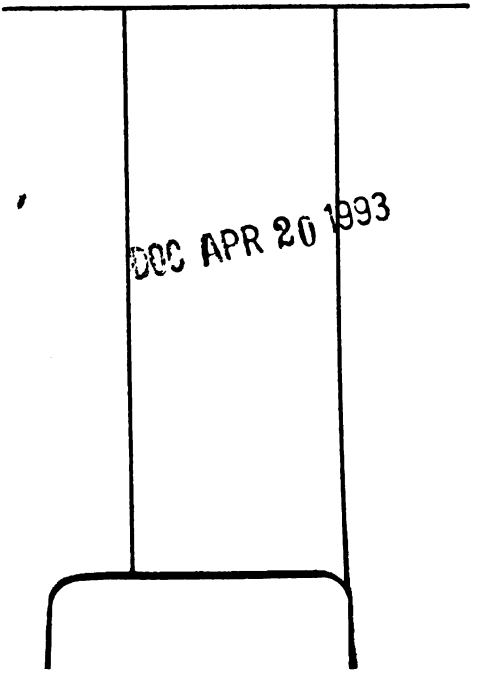
FIN.

ıtus, son assassin, croyoit aux puis-
naturelles, et Auguste, son succes-
égna qu'au nom des dieux.
es nations modernes, étoit-ce un in-
ıe ce fier Sycambre, vainqueur de
les Gaules, qui, tombant aux pieds
e, jetoit les fondemens de l'Empire
Etoit-ce un incrédule que ce Saint
bitre des rois, et révéré même des
Ce Duguesclin, dont le cercueil
es villes, ce chevalier Bayard, sans
ans reproches, ce vieux connétable
norenci, qui disoit son chapelet au
s camps, étoient-ils des hommes sans
ps plus merveilleux encore, où Bos-
noit Turenne dans le sein de l'église!
e nos jours mêmes et sous nos propres
ont-ce des athées qui ont abaissé la
s Pyrénées et des Alpes, effrayé le
le Danube, subjugué le Nil, fait
le Bosphore; qui ont vaincu aux
le Fleurus et d'Arcole, aux lignes de
ıbourg et aux pieds des pyramides,
vallées de Pampelune, et dans les
e la Bavière; qui ont mis sous leur
llemagne et l'Italie, le Brabant et la
t les îles de la Batavie et les îles de la
Munich et Rome, Amsterdam et
Mayence et le Caire? Sont-ce des
ui ont gagné plus de soixante batailles



STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

Stanford University Libraries
3 6105 013 438 879
DC
130
A2L4
1805
v.1

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.